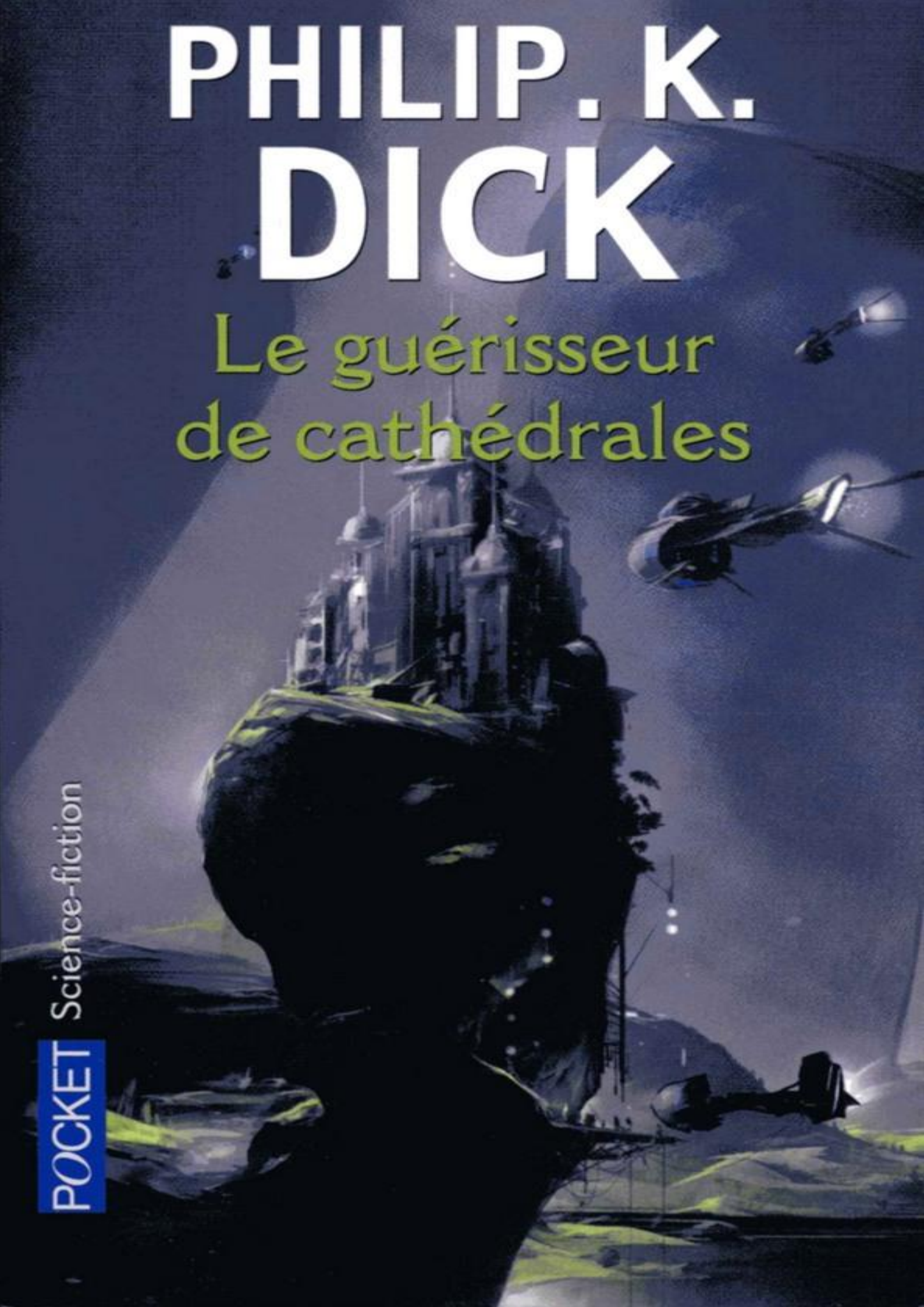


PHILIP. K. DICK

Le guérisseur de cathédrales

Science-fiction

POCKET



PHILIP K. DICK

LE GUÉRISSEUR DE CATHÉDRALES

*traduit de l'américain
par Marcel Thaon*



Pocket

Ce roman a paru sous le titre original :
GALACTIC POT-HEALER

© Philip K. Dick, 1969

Pour la traduction française :
© Pocket, 1980

LA CRÉATION ET LA CRÉATURE

Ce livre est un paradoxe. Seconde traduction d'un ouvrage de base¹ il a pourtant été assez mal accueilli – et surtout assez peu compris – lors de sa parution originale, que ce soit aux U.S.A. ou en France. Bernard Blanc le repousse ainsi d'un pied dédaigneux dans *l'Année 1977-1978 de la science-fiction et du fantastique* (Julliard), après avoir critiqué le style verbeux et le contorsionniste du scénario, suivant en cela les spécialistes américains unanimes qui s'étaient empressés de reléguer l'ouvrage à la cave où il avait rejoint *le Dieu venu du Centaure*, autre victime de la répression. Et en effet, *le Guérisseur de cathédrales* a de quoi dérouter le lecteur pressé de retrouver les thématiques limpides d'un Robert Heinlein ou même les allées dégagées d'un *Ubik*, ouvrage extrêmement linéaire une fois acceptés ses présupposés morbides. Il s'agit tout au contraire d'un ouvrage de fin du monde, produit de la dépression, enfant du chaos interne de l'auteur, admirable dans sa confusion même en tant qu'œuvre d'un homme qui essaie désespérément de maîtriser une inspiration qui s'éparpille. C'est pourquoi, d'accord avec Ursula Le Guin, célèbre auteur de *la Main gauche de la nuit*, nous donnons à ce livre une place élevée dans notre estime, à côté des chefs-d'œuvre que sont *Ubik*, *le Dieu venu du Centaure* et *le Maître du haut-château*.

En effet, *le Guérisseur de cathédrales* a été écrit en 1969, année néfaste s'il en est pour Philip K. Dick – Denis Guiot le note bien dans sa critique récente de *Fiction*. Sa femme venait de le quitter en emmenant sa fille ; les critiques restant médiocres, l'argent manquait totalement et le fisc frappait à la porte pour s'emparer de quelques biens de valeur de l'auteur, qui n'arrivait plus à écrire assez vite ; plus que tout peut-être,

¹ Première version sous le titre *Manque de pot*, aux éditions Champ libre.

l'état de santé de Philip K. Dick se dégradait sous l'abus massif d'amphétamines, cœur et foie menaçant chaque jour de céder. Quelques semaines après *le Guérisseur de cathédrales*, Dick sera d'ailleurs hospitalisé dans un état physique et mental critique – hanté par des fantasmes de morcellement et autres idées de suicide. Un peu plus tard, se croyant persécuté par le gouvernement de son pays, il s'enfuira au Canada faire une conférence puis s'enfouir dans un centre de réadaptation pour toxicomanes. Ce sera le début de la période creuse qui suit *Au bout du labyrinthe* : longtemps vide d'inspiration, l'auteur ne pourra plus écrire. Neuf ans plus tard, il ne s'en est, d'après nous, pas encore complètement remis...

Un dessin paru dans le journal américain *Rolling Stone* nous semble bien décrire la situation psychologique : on y voit Dick, assis dans un fauteuil, qui essaie de lire ; près de lui, un verre et l'amas des sempiternelles amphétamines. Dans son dos s'ouvre une fenêtre. Un monstre aux regards multiples y introduit doucement un tentacule persécuteur, prêt à frapper l'homme encore tranquille.

Ainsi *le Guérisseur de cathédrales* porte les stigmates des orages internes et externes de l'époque : le climat y est singulièrement dépressif autour du héros, Joe Femwright, qui passe son temps à s'accuser de tous les maux de l'univers et à plonger dans un monde glauque, sans espoir, en pleine décomposition. Glimmung lui-même, l'Être tout-puissant qui domine l'ouvrage, se perd constamment dans des doutes peu divins : certain d'échouer (il se compare à Faust), il va essayer tout de même de mener à bien son entreprise, le renflouement d'une magnifique cathédrale engloutie, équivalent symbolique de la confiance en soi perdue.

Et le thème se redouble dans la forme du récit. En tant que traducteur, nous avons été le témoin privilégié du combat de l'auteur avec les mots : comme dans ses autres livres, Philip K. Dick avance ici en petites phrases concises, avares de conjonctions (surtout *et*) qui marquent le lien entre les idées et alignant au contraire comme des pions sur un jeu d'échec ses

propositions bien compactes. Nous avons d'ailleurs essayé de respecter le plus souvent cette tactique qui nous semble le signe de *l'interchangeable*, thème bien connu des admirateurs de l'auteur. Le style, traitant les phrases comme des cubes Lego, reflète l'incertitude des personnages sur leur place et leur statut, notamment quand Joe Fernwright confond son sort avec celui de Glimmung et quand il reprend des anecdotes de son employeur à son compte.

Plus particulière au *Guérisseur de cathédrales* est la tendance constante à employer des images répétitives pour désigner les personnages : dans l'édition originale – nous n'avons pas suivi complètement l'auteur sur ce point, – chaque protagoniste est désigné par une périphrase – « le jeune homme timide », « l'homme au visage rougeaud et massif », « le gastéropode aux pattes multiples », « le bivalve à l'aspect débonnaire » – qui se répète inlassablement. Tout se passe comme si Philip K. Dick, après avoir introduit un élément, n'osait plus rien changer, de peur de voir son récit s'écrouler. Le même malaise ressort dans la difficulté de faire avancer le récit et dans les atermoiements incessants qui entraînent le retour cyclique des mêmes situations.

Pourtant, la gloire de l'auteur sera toujours d'utiliser ses difficultés personnelles comme matériau de l'œuvre réussie. *Le Guérisseur de cathédrales* devient ainsi une réflexion sur l'impuissance qui tourne à son profit ses propres difficultés : en des pages souvent magnifiques, Dick se fera ici poète du désespoir, chantre de la dégradation, scribe de la mort et ange de la fascination. Ce sont ces qualités qui font de lui un écrivain authentique, porteur d'émotions véritables auxquelles un large public a répondu. Pratiquement seul sur la scène de la science-fiction, Dick est devenu le témoin de ces portions cachées de la vie que la plupart souhaitent oublier : les moments de dépression, de culpabilité, de renoncement, mais aussi le goût de la mort et de ses corrélats : décrépitude, pourriture, saleté. Depuis la révélation du *Père truqué* (1954), avec ses dépouilles dans les poubelles, Dick n'a cessé d'explorer les coins obscurs

du psychisme humain, et plus intensément encore à partir du *Dieu venu du Centaure* (1964) jusqu'à *Au bout du labyrinthe* (1969). *Le Guérisseur de cathédrales* restera comme le paradigme de cette époque, l'ouvrage le plus déprimé, le plus décati, le plus incertain de l'auteur. Le seul en fait qui se termine *mal*, fait significatif chez un spécialiste des fins évasives.

Après ce sombre acmé, Philip K. Dick ne se relèvera – comme Heldscalla – qu'avec les plus extrêmes difficultés et un ouvrage aussi contesté que *Deus Irae* (en collaboration avec Roger Zelazny) est très révélateur de la crise de l'auteur avec son caractère morcelé, son humour bizarre et surtout l'appel constant aux citations en langues diverses qui viennent comme des masses étrangères dans la chair du texte.

Le Guérisseur de cathédrales se rattache en bien des points à la tradition dickienne. Les grands thèmes de l'œuvre y sont représentés. Nous avons déjà parlé de la fascination pour la mort et la dégradation qui faisait l'un des intérêts d'*Ubik* ; on la trouve ici à toutes les pages, en particulier dans la descente de Joe Fernwright sous la mer, véritable anthologie de l'horreur. Citons encore :

— La société aliénée décrite dans la première partie rappelle celle d'*Ubik*, où les frigidaires refusent de livrer leur nourriture sans se faire payer. Ces structures externes persécutrices viennent préparer la seconde partie où l'horreur fera retour de *l'intérieur*, chaque personnage trouvant en lui-même, ou en des parties de lui-même projetées au-dehors, l'angoisse qu'il pensait avoir quittée. C'était déjà la démarche d'*Ubik*, du *Dieu venu du Centaure*, du *Docteur Bloodmoney* et de bien d'autres. Dans cette série d'ouvrages, l'auteur paraît rendre le psychisme individuel et ses cauchemars responsables de l'aliénation et contredire les hypothèses de Gérard Klein qui, en 1969, décrivait le monde dickien comme révélateur d'une société américaine psychotique. L'argumentation de Gérard Klein reste légitime, mais à condition de la fonder sur des ouvrages plus

anciens – *Loterie solaire* (1955) – et plus récents – *le Prisme du néant* (1974).

— Derrière la dimension dépressive du livre se profile son antithèse : le désir maniaque de la toute-puissance. Dans tout bon livre de Philip K. Dick existe un être plus ou moins omnipotent, très souvent divin, qui constitue l'adversaire principal du héros. On se rappellera Palmer Eldritch dans *le Dieu venu du Centaure* ou Jory dans *Ubik*. *Le Guérisseur de cathédrales* innove en la matière, en ce sens que la créature toute-puissante, Glimmung, va *aider* Joe Fernwright, qui aura d'ailleurs du mal à lui faire confiance (aurait-il lu les autres œuvres de l'auteur ?). Glimmung est un « dieu » aux chevilles d'argile, presque aussi incertain que Joe auquel il est souvent identifié ; il va, malgré sa puissance, se heurter à un système plus puissant et plus idéal que lui : le *Livre Ultime* où toute chose, passée et future, est inscrite. Dans *le Maître du Haut-Château* ou dans une autre nouvelle comme *Un auteur éminent* (1954), le livre idéal concentrait l'espoir des personnages ; ici, par un renversement de perspective, il fonctionne comme instrument de persécution, représentant des forces implacables du destin contre lesquelles l'homme se révolte. Glimmung comme Joe Fernwright essaieront avec succès de tromper le Livre, tenu pour responsable de l'aliénation.

C'est dans ce dernier thème que nous croyons repérer l'objet même du *Guérisseur de cathédrales* : les problèmes de l'écrivain face à sa création. Nous considérons ce récit comme une immense parabole sur la difficulté d'écrire. Impossibilité de produire un ouvrage parfait (le Livre des Kalendes) ; obligation d'imiter, de « soigner » les œuvres des autres (voir le métier de Joe Fernwright) ; besoin de jouer à transformer en langue étrangère les livres des grands auteurs (le « jeu » de la première partie) ; impossibilité de *créer* (pas de rêve personnel) ; impression que le roman produit ne pourra être apprécié, surtout dans le dénouement de l'histoire. Et c'est quand Joe Fernwright contempera son immonde poterie que nous

comprendrons les affres de l'auteur en quête de son œuvre ultime.

Ceux qui ont lu le texte de la conférence qu'a donnée Philip K. Dick à Metz en 1977 (*L'Année 1977-1978 de la science-fiction et du fantastique*, Julliard) sauront comment ce grand écrivain a débouché sur le fantasme ultime : croire que ses livres sont des écrits de prophètes, confondant ainsi Histoire et Littérature, réel et imaginaire, la Bible et *le Maître du haut-château*.

Marcel THAON.

I

SON père avait soigné les poteries avant lui. Aussi, guérissait-il les céramiques, n'importe quelle céramique réchappée du passé, le temps d'avant la guerre où les objets n'étaient pas encore tous faits de plastique. Une porcelaine était une chose merveilleuse, et chacune devenait un objet d'amour, un souvenir inoubliable, après qu'elle était repartie de chez lui, guérie. Sa forme, sa texture, son éclat restaient en lui à jamais.

Malheureusement, plus personne n'avait besoin de ses services. Il ne restait que trop peu de pièces en céramique et ceux qui les possédaient prenaient grand soin de ne pas les briser.

Je m'appelle Joe Fernwright, commença-t-il à soliloquer. Je suis le meilleur guérisseur de poteries de la Terre. Moi, Joe Fernwright, je ne suis pas comme les autres hommes.

Dans son atelier, des tas de caisses vides s'empilaient. Des récipients d'acier dans lesquels il retournait les poteries guéries. Mais à l'endroit où arrivaient les colis, il n'y avait pratiquement rien. Son établi était vide depuis sept mois.

Tout ce temps, il l'avait passé à penser. À penser qu'il ferait mieux de tout laisser tomber et de s'atteler à un autre travail – n'importe lequel, afin de pouvoir se passer de sa misérable pension d'ancien combattant. À penser que son travail n'était pas assez bon et que s'il n'avait pas de client, c'est parce qu'ils envoyaient leurs poteries brisées à d'autres firmes. Il avait envisagé le suicide. Une fois, il avait même imaginé commettre un crime terrible, tuer quelqu'un de haut placé dans la hiérarchie du Sénat mondial pour la paix internationale. Mais à quoi cela pourrait-il bien servir ? De plus, la vie n'avait pas vraiment une fadeur absolue, il restait quelque chose d'intéressant, même si tout le reste lui avait échappé ou l'ignorait : le Jeu.

Sur le toit de son immeuble dortoir, Joe Fernwright attendait, sa boîte-repas à la main, que le bus express aérien se décide à arriver. L'air glacial du matin l'enrobait et le pinçait – il frissonna. Il ne devrait plus tarder, se dit-il. Sauf qu'il sera plein et qu'il ne s'arrêtera pas. Il clignotera en s'éloignant plein comme un œuf. Enfin, je pourrai toujours marcher.

Il s'était habitué à marcher. Là comme ailleurs, le gouvernement avait complètement manqué à sa tâche. Qu'ils aillent se faire foutre, pensa-t-il. Ou plutôt, qu'on aille se faire foutre. Ne faisait-il pas lui aussi partie de l'appareil planétaire du parti, la dense toile qui les avait pénétrés, puis, dans les convulsions de l'amour enserrés dans une étreinte mortelle à la dimension du monde ?

« Je laisse tomber », dit son voisin avec une grimace irritée de ses joues rasées et parfumées. « Je descends le glissoir jusqu'au niveau du sol et je marche. Bonne attente. » L'homme se fraya un passage dans la masse de ceux qui attendaient le véhicule public ; elle se referma derrière lui, souple comme un liquide, et il disparut.

J'y vais aussi, décida Joe. Il se dirigea vers le glissoir, imité par d'autres clients maussades.

Au niveau de la rue il commença à arpenter un trottoir plein de lézardes, prit une goulée d'air profonde et rageuse et partit vers le nord.

Un véhicule de la police plongea pour se balancer un peu au-dessus de la tête de Joe. « Vous marchez trop lentement », l'informa l'officier de police en uniforme en pointant sur lui un pistolet laser Walters & Jones. « Accélère ou je te coffre. »

Joe répondit : « Je vais me presser, je le jure. Donnez-moi juste le temps de prendre mon rythme ; je viens juste de démarrer. » Il augmenta sa vitesse et s'aligna sur celle des autres piétons rapides – ceux qui comme lui avaient la chance d'avoir un travail, d'avoir un endroit où aller en ce jeudi matin crasseux d'un début d'avril 2046, au cœur de la cité de Cleveland, dans la république populaire d'Amérique du Nord.

Ou d'avoir quelque chose qui *ressemble* à un travail. Un lieu, un talent, une expérience, et un jour, très bientôt, une commande à honorer.

Ce qui constituait son bureau et son atelier était en réalité un petit cube rempli par un établi, des outils, des piles de caisses métalliques, une table de travail et son vieux fauteuil, une antiquité couverte de cuir qui avait appartenu à son grand-père, puis à son père. C'était lui qui occupait maintenant ce fauteuil, il s'y asseyait chaque jour pour recommencer le lendemain jusqu'à ce que les mois passent. Il possédait aussi un unique vase en porcelaine, court et ventru, dont le biscuit blanc était recouvert d'un bleu terne librement appliqué. Il l'avait découvert des années auparavant et avait reconnu en lui une pièce japonaise du XVII^e siècle. Il l'adorait. Jamais il n'avait été cassé, même pendant la guerre.

Il prit le fauteuil et le sentit céder sous son poids de-ci de-là pendant qu'il s'ajustait au corps familial. Le fauteuil le connaissait aussi bien qu'il connaissait le fauteuil ; ils avaient vieilli ensemble. Il tendit ensuite la main vers le bouton qui ferait descendre le courrier du matin sur son bureau – mais il arrêta le geste en plein vol. Et s'il n'y avait rien ? se demanda-t-il. Car il n'y a jamais rien. Mais ce jour pourrait être différent. C'est comme un buteur, quand il n'a pas marqué depuis longtemps. On se dit que ça ne va pas tarder. Joe pressa le bouton.

Trois factures sortirent du tube.

Le paquet gris contenant sa paye du jour, l'aumône du gouvernement, les accompagnait. Ce papier-monnaie, sous la forme de timbres-prime bizarrement ornements, ne valait pratiquement rien, dévalué par l'inflation. Lorsqu'il recevait le paquet gris des billets fraîchement imprimés, il s'élançait chaque jour aussi vite que possible vers le *Gub*, le superhypermarchécentrederédemption universel le plus proche, et il échangeait rapidement ses billets contre n'importe quoi : de la nourriture, des magazines, des pilules, un nouveau pull, pendant que l'argent avait encore quelque valeur. Tout le

monde faisait la même chose. C'était une obligation ; garder l'argent du gouvernement même vingt-quatre heures, c'était s'imposer le désastre, une sorte de suicide moral. En deux jours, l'argent public perdait quatre-vingts pour cent de sa valeur rédemptrice.

L'homme du cube voisin le salua d'un « Longue vie et bonne santé au président ». Formule de politesse routinière.

« Ouais », répondit Joe automatiquement. Il y avait d'autres cubes, des empilements énormes, couche après couche. Une pensée lui vint soudain. Combien y avait-il exactement de cubes dans l'immeuble ? Mille ? Deux mille cinq cents ? Il se dit qu'il avait trouvé sa tâche de la journée ; qu'il pouvait enquêter et découvrir combien de cubes il y avait en dehors du sien. Il saurait alors combien de gens partageaient l'immeuble avec lui... En dehors de ceux qui sont restés chez eux malades ou des morts.

Mais tout d'abord une cigarette. Il sortit un paquet de cigarettes de tabac – terriblement illégal en raison du danger pour la santé et de la nature addictive de la plante en question – et commença à en allumer une.

À ce moment son regard tomba comme d'habitude sur le censeur à fumée monté sur le mur qui lui faisait face. Il se dit à lui-même : Dix poscreds la bouffée. Il remit donc les cigarettes dans sa poche, s'épongea sauvagement le front, en essayant d'atteindre la bouche dévorante contenue au plus profond de lui, le besoin qui l'avait poussé à violer la loi plusieurs fois. Qu'est-ce que je désire vraiment ? Quelle est cette chose dont le plaisir oral n'est qu'un substitut ? Une immensité qu'il ressentait comme un bâillement primitif de faim, dont les mâchoires puissantes s'apprêtaient à dévorer l'environnement tout entier. À le faire entrer à l'intérieur.

C'est pourquoi il jouait ; tout cela avait préparé les conditions du Jeu.

Il pressa le bouton rouge et décrocha le téléphone. Il attendit un moment, pendant que la ligne crachotante était occupée par la lente machine-relai.

« Scrouiiiic », fit le téléphone. Son écran déployait une série de couleurs et de formes abstruses, sortes d'équivalents visuels de la diaphonie électronique.

Il composa le numéro de mémoire. Douze chiffres, dont le premier – le trois – le reliait à Moscou.

« Ici le bureau du vice-commissaire Saxton Gordon », dit-il à l'employé du central russe dont le visage le fixait sur l'écran miniature. Celui-ci lui répondit : « Encore des jeux, je suppose. »

Joe déclara : « Un bipède humanoïde ne peut maintenir l'équilibre de son métabolisme en n'absorbant que de la farine de plancton. »

Après lui avoir jeté un regard aussi désapprobateur que puritain, l'employé le relia à Gauk, dont le visage maigre et maussade de petit fonctionnaire soviétique apparut bientôt. La morosité fit aussitôt place à l'intérêt. « A preslávni vityaz », entonna Gauk. « Dostoini konovód tolpi byezmózgloi, prestó opnaya... »

« Ne faites pas de discours », interrompit Joe, impatient. Il se sentait hargneux, à son humeur matinale habituelle.

« Prostitye », s'excusa Gauk.

« Vous avez un titre pour moi ? » lui demanda Joe, le stylo en attente.

« Le traducteur électronique de Tokyo a été occupé toute la matinée », répondit Gauk. « Je suis donc passé par ce petit qui se trouve à Kobe. D'une certaine manière, il est plus – comment dirais-je ? – *cocasse* que Tokyo. » Il fit une pause, et consulta un bout de papier. Comme celui de Joe, son bureau consistait en une cellule, à peine meublée d'une table, d'un téléphone, d'une chaise en plastique à dossier droit et d'un bloc-note.

« Prêt ? »

« Prêt. » Joe fit une marque au hasard avec son stylo. Gauk s'éclaircit la voix et lut son papier, un sourire tendu sur le visage ; c'était une expression douceuse, comme s'il était sûr de son coup. « Celui-ci vient de ta langue », expliqua-t-il en respectant ainsi une des règles qu'ils avaient élaborées

ensemble, l'armée éparpillée des occupants de petites cellules, de petites fonctions, ceux qui n'avaient rien à faire, ni tâche, ni souci, ni problème à résoudre. Rien que le terrible vide de leur société collective, auquel chacun s'opposait à sa façon et qu'ils exorcisaient tous ensemble au moyen du Jeu. « C'est un titre de livre », continua Gauk. « Je ne te donnerai pas d'autre indice. »

« Est-il célèbre ? » demanda Joe.

Gauk ignora la question et lut : « Pourris le liquide stomacal merveilleux ! »

« Monacal ? » demanda Joe.

« Non. Stomacal. »

« Pourris », réfléchit tout haut Joe. « Gâte, liquide stomacal... Acide ? » Il gratta ses associations sur le papier, mais se sentait dans une impasse. « Et c'est le cerveau électronique de Kobe qui vous a donné cette traduction ? Bile », décida-t-il soudain. « Gâte – Bile, le merveilleux, fantastique, extraordinaire, *magnifique*. » Il écrivit le mot rapidement. « Gâte, ça doit être lié, Gatbi le... » Il l'avait presque. « *Gatsby le magnifique*, de F. Scott Fitzgerald. » Il jeta son stylo sur la table en signe de triomphe.

« Dix points pour toi », dit Gauk. Il calcula le total. « Ça te met ex aequo avec Hirshmeyer de Berlin, juste devant Smith de New York. Tu veux en essayer un autre ? »

Joe répondit : « J'en ai un ». Il sortit de sa poche une feuille pliée en quatre, l'étala sur la table et lut : « La structure des nerfs du tout-puissant féminin. » Il regardait Gauk avec la chaude certitude interne d'en avoir trouvé un bon, grâce au plus grand cerveau traducteur de Tokyo-centre.

« Un phononyme », dit Gauk sans effort. « Choline. Colline. *La Colline de l'adieu*. Dix points pour moi. » Il prit note de son score.

Furieux, Joe lança : « Le cochon y graine la donation épuisée. »

« Encore un autre de “La bête fabuleuse était la dynastie approbatrice” », dit Gauk avec un sourire béat. « *Pour qui sonne le glas*. »

« La dynastie approbatrice ? » répéta Joe sans comprendre.

« Ernest Hemingway. »

« Je laisse tomber », fit Joe. Il était épuisé ; comme toujours, Gauk avait une large avance sur lui dans leur jeu mutuel de retraduire les traductions des ordinateurs dans leur langue originelle.

« Tu veux essayer encore une fois ? » demanda Gauk d'une voix de soie, le visage impassible.

« Encore un », décida Joe.

« Dix amoureux certains d'avaler un canard femelle. »

« Mon Dieu », dit Joe, écrasé. Son esprit était vide, complètement vide. « *Dix amoureux*. C'est peut-être des amants. Dix amants. Diamants ? C'est probablement ça, mais que veut dire "avaler un canard" ? » Il réfléchit rapidement. « Manger. Dévorer. Engloutir. » Le mystère s'épaississait. « Le canard femelle doit être une *cane*. » Il médita en silence encore quelques instants, à la manière yogi. « Non », finit-il par déclarer. « Je n'y arrive pas. J'abandonne. »

« Déjà ? » demanda Gauk, le sourcil relevé.

« Ma foi, pas besoin de rester là toute la journée à se creuser la cervelle. »

« Canapé », l'amorça Gauk. Joe eut un grognement.

« Tu râles ? » fit Gauk. « Parce que c'en est un que tu aurais dû trouver ? Es-tu fatigué, Fernwright ? Ça t'épuise de rester là dans ton trou à rats à ne rien faire heure après heure, comme nous tous ? Tu préfères attendre seul dans le silence plutôt que de nous parler ? Tu ne veux plus essayer ? » Gauk avait l'air terriblement bouleversé ; son visage s'était assombri.

« C'est parce que celui-là était tellement facile », répondit Joe d'un air piteux. Mais il se rendait bien compte que son collègue de Moscou n'était pas convaincu. Il reprit alors : « Eh bien oui, je suis déprimé, je ne peux plus tenir. Est-ce que vous me comprenez ? Vous *devez* me comprendre. » Il attendit. Le temps anonyme s'écoulait entre eux deux qui restaient silencieux. « Je raccroche », dit Joe qui commença à poser le récepteur.

« Attends », fit rapidement Gauk. « Encore un. »

« Non. » Joe raccrocha et resta à fixer le vide. Sur sa feuille de papier dépliée il y avait plusieurs autres énigmes, mais je n'ai plus le feu sacré, se dit-il plein d'amertume. J'ai perdu l'énergie, la capacité de joujouer toute une vie sans travail digne, avec pour compensation la répétition triviale, même ce trivial volontairement construit en commun qu'est le Jeu. Pouvoir communiquer avec autrui ; par le Jeu, notre isolement est lacéré et son corps de glace détruit. Nous hasardons un œil dehors, mais que voyons-nous vraiment ? Nos propres images dans un miroir, nos doubles exsangues au comportement vide, sans but particulier pour autant que je puisse figurer. La mort est proche. Lorsque mes pensées prennent cette tournure, je la sens tout près. Tellement près. Rien ne m'agresse ; je n'ai ni ennemi ni opposant ; j'expire tout simplement, comme un abonnement à un magazine : mois après mois. Et c'est parce que je me suis déjà trop vidé pour continuer à participer. Même s'ils ont besoin de moi, s'ils appellent ma pauvre contribution – ceux qui jouent le Jeu avec moi.

Et pourtant, pendant qu'il fixait d'un regard aveugle le papier étalé devant lui, il sentit un mouvement imperceptible en lui, semblable au rythme sourd de la photosynthèse. Les quelques forces qui lui restaient se rassemblaient automatiquement. Laissé solitaire à son fonctionnement aveugle, l'effort biologique de son corps trouvait effet sur son physique ; il commença à noter un nouveau titre.

Il fit un numéro, et obtint un relai satellite pour le Japon ; il eut Tokyo et donna le numéro du ordinateur-traducteur. L'expérience aidant, il établit une ligne directe avec la grande structure cliquetante et bourdonnante, court-circuitant la foule des questionneurs en attente.

« Transmission orale », annonça-t-il.

L'énorme ordinateur G X 9 passa avec un claquement à la réception orale, délaissant la visuelle.

« *Le ciel est bleu* », fit Joe. Il mit en marche le magnétophone qui faisait partie du téléphone.

L'ordinateur répondit aussitôt en donnant l'équivalent japonais.

« Merci. Terminé », et Joe raccrocha sur ces mots. Il appela ensuite le traducteur électronique de Washington. Après avoir rembobiné, il lui transféra les mots japonais afin de récupérer une phrase anglaise.

L'ordinateur répondit : « L'interjection n'a pas d'expérience. »

« Pardon ? » fit Joe en riant. « Pouvez-vous répéter ? »

« L'interjection n'a pas d'expérience », répondit le ordinateur avec une patience sereine digne d'un dieu.

« Est-ce la traduction exacte ? » s'inquiéta Joe.

« L'interjection n'a... »

« D'accord. Salut. » Joe raccrocha et resta à grimacer de satisfaction ; sous l'effet de l'amusement, son énergie rejaillissait en lui et lui donnait des forces nouvelles.

Il hésita quelques instants, puis se décida à appeler ce bon vieux Smith de New York.

« Office des fournitures, Aile sept », répondit Smith ; sa tête de chien battu, marqué par l'ennui, apparut sur l'écran grisâtre. « Ah, salut Fernwright. Vous avez quelque chose pour moi ? »

« Un facile », répondit Joe. « L'interjection... »

« Attendez d'entendre le mien », l'interrompit Smith. « Je passe en premier ; allez, Joe... c'en est un de vraiment bon. Vous ne le trouverez jamais. Écoutez. » Il lut rapidement en trébuchant sur les mots. « Le persil perspicace se suce le pouce. »

« Non », fit Joe.

« Quoi non ? » Smith releva les yeux en fronçant les sourcils. « Vous n'avez même pas essayé ; vous n'avez même pas pu bouger. Vous avez le temps. Les règles disent cinq minutes et vous avez cinq minutes. »

« J'abandonne. »

« Vous abandonnez quoi ? Le Jeu ? Mais vous êtes parmi les meilleurs ! »

« Je quitte ma profession », répondit Joe. « Je vais laisser tomber mon travail et annuler mon abonnement téléphonique. Je ne serai plus là ; je ne pourrai plus jouer. » Il prit une profonde inspiration et continua. « J'ai économisé soixante-cinq pièces d'avant la guerre. Ça m'a pris deux ans. »

« *Des pièces ?* » Smith le regardait bouche bée. « De l'argent de *métal*. »

« Elles sont dans un sac d'amiante sous le radiateur de ma chambre. » Joe se dit à lui-même qu'il n'attendrait pas demain pour le décrocher. « Il y a une cabine téléphonique en bas de la rue qui passe devant mon immeuble, juste au croisement. » Je me demande, songea-t-il, si en fin de compte j'aurai assez de pièces. On dit que monsieur Travail donne très peu ; ou – et cela signifie la même chose – qu'il coûte très cher. Mais soixante-cinq pièces, c'est vraiment énorme. Cela équivaut à... il dut faire le calcul sur son calepin. « Dix millions de dollars en timbres-prime », annonça-t-il à Smith. « Suivant le cours du change d'aujourd'hui, tel qu'il apparaît officiellement dans le journal de ce matin. »

Après une pause interminable, Smith répondit doucement : « Je vois. Eh bien je vous souhaite bonne chance. Vous lui tirerez vingt mots avec ce que vous avez mis de côté. Peut-être deux phrases. “Allez à Boston. Et demandez...”. Ça s'arrête brusquement, le couvercle se referme sur vous. La boîte qui a gobé vos pièces résonnera ; votre argent sera bien au fond dans ce labyrinthe de viaducs, roulant sous la pression hydraulique jusqu'au central de monsieur Travail à Oslo. »

Il se frotta sous le nez, comme s'il épongeait l'humidité accumulée, semblable à l'écolier qui plie sous le par-cœur. « Je vous envie, Fernwright. Et peut-être que deux phrases suffiront. Je l'ai consulté il y a longtemps. Je lui ai donné cinquante pièces. Il m'a dit « Allez à Boston. Appelez... » et il s'est arrêté ; j'ai eu l'impression qu'il aimait ça. Qu'il tirait du plaisir de s'arrêter, comme si mes pièces l'avaient fait jouir, de cette sorte de jouissance qu'une pseudo vie apprécierait. Mais allez-y. »

« D'accord », fit Joe d'une voix stoïque.

« Quand il aura avalé toutes vos pièces... » continua Smith avant d'être interrompu par Joe dont le ton révélait la rancœur. « J'ai compris », dit celui-ci. « Les prières seront inutiles », insista Smith. « D'accord », répéta Joe.

Ils se firent face un moment en silence.

« Les prières ne servent à rien », répéta enfin Smith. « Non, rien ne fera cracher un mot de plus à cette putain de machine. »

« Hummm », fit Joe, en essayant de paraître décontracté.

Mais les paroles de Smith avaient fait leur effet ; il se sentait tout refroidi. Il frissonnait sous le vent, la bise hurlante de la terreur. Il prévoyait le moment où il se retrouverait avec rien. Une proposition tronquée et partielle de monsieur Travail, et puis, comme le dit bien Smith, – *blam*. Monsieur Travail qui s'éteint, c'est cet ultime visage de fer sombre venu du plus profond des siècles. Le rejet final. S'il existe une surdité surnaturelle, pensa-t-il, c'est bien celle-là : celle qui suit la dernière des pièces tombée dans les entrailles de monsieur Travail.

Smith reprit : « Puis-je vous en donner rapidement encore un ? Il vient du traducteur de Namengan. Écoutez plutôt. » De ses longs doigts de pianiste, il manipula fiévreusement son papier replié. « *Le liquide fétide du pays chaud*. Film célèbre des années... »

« *Lawrence d'Arabie* », fit Joe d'une voix sans timbre.

« Oui ! En plein dans le mille, Fernwright, les doigts dans le nez ! Encore un autre ? Ne raccrochez pas ! J'en ai un qui est vraiment formidable ! »

« Proposez-le à Hirshmeyer de Berlin », répondit Joe en coupant la communication.

Je suis en train de mourir, se dit-il.

Affalé dans son vieux fauteuil aussi antique que râpé, Joe vit, sans bien s'en rendre compte, que la lumière rouge de son tube à courrier était allumée, probablement depuis déjà quelques minutes. Bizarre, pensa-t-il. Il n'y a pas de tournée avant une heure quinze, cet après-midi. Serait-ce un *courrier spécial* ? Il appuya sur le bouton.

Une lettre marquée « express » sortit en roulant du tube contourné. Il l'ouvrit. À l'intérieur, un morceau de papier disait :

GUÉRISSEUR DE POTERIES, J'AI BESOIN DE TOI
ET JE SUIS PRÊT À BIEN TE PAYER

Pas de signature. Aucune adresse, sinon la sienne, celle du destinataire. Mon Dieu, pensa-t-il, voilà quelque chose de réel et c'est énorme. Je le sais.

Il fit lentement pivoter son fauteuil de manière à faire face à l'ampoule rouge du courrier. Et il se prépara à attendre. Jusqu'à ce qu'il arrive, se dit-il. Sauf si je meurs de faim avant. Mais je ne mourrai pas de ma propre volonté, maintenant, pensa-t-il avec force. Je veux rester en vie. Et attendre. Et attendre encore.

Il attendit.

II

IL n'y eut pas de nouveau message ce jour-là et Joe Fernwright se traîna vers son « chez soi ».

Le « chez soi » se résumait à une pièce d'un des niveaux enfouis sous un immense immeuble résidentiel. Jadis, la compagnie « Paranoma-Express », de Cleveland-Banlieue, venait tous les six mois remplir sa « fenêtre » – un simulacre de fenêtre – d'une vision mouvante à trois dimensions recréant un paysage de Carmel en Californie. Mais sa mauvaise situation financière avait poussé Joe à abandonner sa position imaginaire, en haut d'une colline surplombant la mer et les immenses séquoias aux feuillages sanglants, pour se contenter – résigné – du rectangle de verre noir, inerte et vide qui lui faisait face maintenant. Et comme si ce n'était pas assez, il avait laissé expirer son abonnement à l'excitateur psychique, ce gadget encéphalique installé au fond d'un placard qui obligeait son cerveau à croire en la réalité du paysage de Carmel, dès qu'il avait passé la porte de son « appartement ».

L'illusion avait quitté son esprit comme elle avait fui sa fenêtre. Et maintenant, lorsqu'il rentrait « chez lui », il n'avait plus qu'à s'asseoir et à cultiver sa dépression en pensant aux aspects futiles de sa vie.

Autrefois, le musée d'Histoire des objets façonnés de Cleveland lui avait envoyé régulièrement du travail. Sa pointe à fusion avait fondu bien des fragments. L'une après l'autre, chaque céramique était redevenue entre ses mains une unité homogène, ainsi qu'il l'avait appris de son père. Mais c'en était maintenant fini ; toutes les céramiques que possédait le Musée étaient réparées.

Dans sa chambre solitaire, Joe Fernwright contemplait le vide autour de lui. Les riches possesseurs de poteries aussi précieuses que cassées s'étaient longtemps bousculés pour lui

apporter les morceaux éparpillés ; et il en avait été fait selon leur désir. Joe avait guéri leurs poteries et ils étaient repartis. Rien ne demeurerait après leur départ ; pas la moindre poterie pour embellir sa pièce et cacher la « fenêtre ». Un jour, alors qu'il était assis à la même place, il avait pris l'aiguille à fusion qui lui servait d'outil et s'était mis à ruminer : si j'appuie ce minuscule instrument contre ma poitrine, si je l'allume et me l'enfonce dans le cœur, il ne faudra pas une seconde pour que ma vie soit terminée. D'une certaine manière, c'est un objet très puissant. L'échec de ma vie qui occupe sans cesse ma pensée disparaîtrait. Pourquoi pas ?

Mais il y avait l'étrange message reçu par le courrier. Comment le ou les expéditeurs avaient-ils bien pu entendre parler de lui ? Pour provoquer les commandes, il faisait passer une petite annonce perpétuelle dans *le Mensuel de la céramique*... Et par elle, le maigre ruisselet du travail avait continué de couler bon an mal an. De couler jusqu'à la sécheresse actuelle. Mais rien n'avait jamais ressemblé à *cela* ; à ce message mystérieux.

Il décrocha le téléphone, fit un numéro, et quelques secondes plus tard le visage de Kate, son ex femme apparut sur l'écran ; blonde et anguleuse, elle l'observa d'un air hostile.

« Hello », dit-il d'une voix qui se voulait amicale.

« Où est le chèque de ma pension alimentaire ? » répondit-elle.

« Je suis sur un gros coup et je pourrai bientôt rattraper tout mon retard, si... »

« Si quoi ? » l'interrompit Kate. « Encore une de tes idées délicates sorties des profondeurs de l'endroit que tu appelles ta cervelle ? »

« Je voudrais te lire une lettre que j'ai reçue pour voir si tu peux en tirer plus que moi. » Bien qu'il la détestât pour cette raison parmi bien d'autres, son ex-femme avait l'esprit rapide. C'est pourquoi, un an après son divorce, il recherchait encore l'appui de son jugement assuré. Il avait pensé : Bizarre comme l'on peut détester une personne, ne plus jamais vouloir la

rencontrer, et pourtant mendier son avis. C'est complètement irrationnel ; ou alors idéalement rationnel au point de s'élever au-dessus de la haine...

Mais n'était-ce pas la haine qui défiait la logique ? Car après tout, Kate ne lui avait jamais rien fait – sauf de le pousser à la conscience exacerbée, taraudante et perpétuelle de son incapacité à gagner de l'argent. Elle lui avait appris à se détester, puis, sûre de sa victoire, l'avait laissé tomber.

Il continuait pourtant à l'appeler pour lui demander conseil.

Joe lut le message.

« De toute évidence, c'est illégal », n'hésita pas Kate. « Mais tu sais bien que tes histoires de travail ne m'intéressent pas. Tu te débrouilleras tout seul ou avec la personne qui partage ton lit pour le moment, probablement une petite minette de dix-huit ans qui ne connaît rien à la vie et ne peut avoir la maturité d'une femme plus âgée. »

« Qu'entends-tu par "illégal" ? demanda Joe. Quel genre de poterie est illégal ? »

« Et les objets pornographiques ? Ceux que les Chinois produisaient pendant la guerre ? »

« Mon Dieu », fit-il ; il n'y avait pas pensé. Il fallait être Kate pour se rappeler de ceux-là ! Elle avait regardé avec une fascination lubrique les rares qui étaient passés entre ses mains.

« Appelle la police », fit Kate.

« Mais... »

« Tu as quelque chose d'autre à me dire ? » coupa-t-elle. « Maintenant que tu as définitivement interrompu mon dîner, ainsi que celui de ceux qui m'accompagnent ? »

« Je peux venir ? » fit Joe ; la solitude l'emplissait et donnait à sa question l'incertitude tremblante que Kate avait toujours su repérer en lui : la peur de la voir se rétracter dans son fortin implacable, la forteresse de son esprit et de son corps dont elle ne sortait que pour infliger une ou deux blessures pour y redisparaître bientôt, laissant à la porte un masque inexpressif destiné à l'accueillir. Derrière cette protection elle pouvait tout à son aise se servir des problèmes de Joe pour lui faire mal.

« Non », dit Kate.

« Pourquoi ? »

« Parce que tu n'as rien à offrir à personne, que ce soit une parole, une discussion, une idée. Comme tu l'as dit trop souvent, ton talent est dans tes mains. À moins que tu n'aies l'intention de venir chez moi casser un de mes beaux vases bleus pour pouvoir le réparer ? Ou plutôt le "guérir" d'une incantation magique destinée à faire se tordre de rire l'assistance tout entière. »

Joe rétorqua : « Je sais parler en société. »

« Donne-moi un exemple. »

« Quoi ? » fit-il en fixant, hébété, le visage de sa femme sur l'écran.

« Sors-moi une pensée profonde. »

« Tout de suite ? »

Kate approuva de la tête.

« La musique de Beethoven est fermement intriquée à la réalité. C'est ce qui le rend unique. D'un autre côté, si Mozart était un génie... »

« Écrase », lança Kate avant de raccrocher ; l'écran était vide.

Je n'aurais jamais dû lui demander de me recevoir, reconnaît Joe qui sentait le désespoir monter en lui. Je lui ai ouvert une faille, une porte dans ma cuirasse psychique, et elle s'y est engouffrée comme un oiseau de proie. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me suis-je laissé aller ? Il se leva et commença à arpenter lourdement sa chambre ; ses mouvements devinrent de plus en plus erratiques jusqu'à ce qu'il s'arrête enfin et reste immobile à penser. Il faut que j'arrive à me préoccuper de ce qui est vraiment important, réfléchit-il. Et ce qui est important, ce n'est pas qu'elle ait raccroché ou qu'elle m'ait agressé, mais plutôt si le message de ce matin a un sens. Elle a probablement raison, ce doit être des poteries pornographiques. Il est illégal de les restaurer ; alors ma chance m'est encore passée sous le nez.

J'aurais dû comprendre tout de suite. C'est bien la différence qui existe entre Kate et moi. Elle devine immédiatement.

J'aurais probablement dû attendre de finir mon travail, je n'aurais réalisé la vérité qu'après avoir remplacé le dernier morceau. Je ne suis qu'un pauvre imbécile. Je ne tiens pas la comparaison avec elle. Ou avec le reste du monde.

« Le total arithmétique éjacula en un flot laiteux », pensa-t-il sauvagement. C'est ma meilleure. Je suis au moins bon au Jeu. Et alors ? *Et alors ?*

Il pensa : Monsieur Travail aidez-moi. Le moment est venu. C'est pour ce soir.

Il passa rapidement dans la minuscule salle de bains rattachée à sa chambre, agrippa le couvercle de la chasse d'eau, pour s'emparer du sac de pièces qui pendait là. Il ricana intérieurement, personne n'irait penser à regarder à cet endroit.

Dans l'eau dormante flottait un petit container en plastique. C'est la première fois qu'il le voyait.

Stupéfait, il le sortit de l'eau et vit à l'intérieur un rouleau de papier bien serré, ce qui ne fit qu'ajouter à sa confusion. Un message, qui flotte dans la cuvette des cabinets comme une bouteille lancée à la mer. C'est pas possible, il se sentait pris de fou rire. C'est vraiment impossible. Mais il ne rit pas, car il sentait la marque de la peur. D'une peur à la frontière de la terreur. Ça doit être un autre message, se dit-il à lui-même. Semblable à celui du courrier. Mais personne ne communique de cette manière ; ce n'est pas humain.

Il déboulonna le couvercle du récipient et sortit le rouleau de papier. Oui, il y a quelque chose d'écrit dessus ; il avait raison. Il lut plusieurs fois le message :

JE VOUS PAIERAI TRENTE-CINQ MILLE CRUMBLES.

Putain de Dieu, qu'est-ce que c'est qu'un « crumble » ? Et à l'écho de cette question, la terreur se transformait en panique. Joe se sentait mourir de sous-alimentation. C'était la réponse somatique ; son corps comme son esprit essayaient de s'adapter.

Il retourna à la pièce principale, prit le téléphone et appela le dictionnaire perpétuel.

« Qu'est-ce qu'un "crumble" ? » demanda-t-il au robot-moniteur.

« Une substance qui se désagrège », fut la réponse de l'ordinateur. « En d'autres termes, de fins débris, des miettes, des particules. Terme introduit dans la langue anglaise en 1577. »

« En d'autres langues ? » demanda Joe.

« En anglais moyen : kremelen. Ancien anglais : gecrymian. Au milieu de l'âge gothique... »

« Et les langues extra-terrestres ? »

« Dans la langue urdienne de Betelgeuse VII, "crumble" veut dire une petite ouverture de nature temporaire : une cale qui... »

« Ce n'est pas ça », fit Joe.

« Sur Rigel II, cela veut dire une forme de vie inférieure qui se déplace... »

« Ce n'est pas ça non plus. »

« Dans la langue plabkienne de Sirius V le "crumble" est une unité monétaire. »

« C'est ça », dit Joe. « Dites-moi donc combien valent trente-cinq mille crumbles en monnaie terrienne ? »

Le dictionnaire-robot répondit : « Je regrette, monsieur, mais vous devrez consulter les renseignements bancaires. Veuillez consulter votre annuaire, vous en trouverez le numéro. »

Il raccrocha, et l'écran s'éteignit.

Joe chercha le numéro et appela la banque.

« Nous sommes fermés la nuit, monsieur », l'informa le robot de service.

« Dans le monde entier ? » fit Joe, étonné.

« Partout. »

« Combien de temps dois-je attendre ? »

« Quatre heures. »

« Ma vie, mon avenir tout entier... » Mais il parlait à une ligne morte. Le service de renseignements de la banque avait rompu le contact.

Il ne me reste plus qu'une chose à faire, décida Joe, me coucher et dormir quatre heures. Il n'avait qu'à mettre le réveil à onze heures.

L'action d'une touche fit sortir le lit du mur dans un glissement. Il remplissait maintenant toute la pièce. Encore quatre heures à attendre, se dit-il en réglant l'horloge insérée dans le lit. Il s'étendit et essaya de trouver une position confortable sur le lit-spartiate. Il tâtonna au-dessus de lui pour trouver la manette qui induisait un sommeil immédiat et puissant, du type le plus profond.

Une sonnerie retentit.

Saloperie de circuit à rêves, s'insurgea-t-il en lui-même. Suis-je obligé de l'utiliser à une heure si précoce ? Il sauta du lit, ouvrit l'armoire derrière lui et sortit le mode d'emploi. Oui, rêver était requis par la loi à chaque utilisation du lit... sauf, bien sûr, s'il enclenchait la touche « sexualité ». Je n'ai qu'à faire ça, se dit-il. Je vais lui dire que je me consacre à la connaissance, au sens biblique du terme, d'une personne du sexe féminin.

Il se recoucha et rabaissa la manette « sommeil ».

« Vous pesez soixante-dix kilos », lui annonça le lit. « Et il y a exactement ce poids étendu sur moi. Vous ne copulez donc pas. » Le mécanisme annula sa manœuvre et le lit commença à s'échauffer ; les bobines chauffantes luisaient d'une lueur rougeâtre sous Joe.

Impossible de discuter avec un lit en colère. Il se résigna alors à brancher le circuit de rêves et ferma les yeux.

Le sommeil vint aussitôt ; comme toujours : le mécanisme était parfait. Et avec lui vint le rêve. Celui que tous les dormeurs, étendus autour du monde, faisaient en même temps. Le rêve s'enclencha.

Un rêve pour tous. Mais, Dieu merci, un différent chaque soir.

« Bonjour à tous », fit la voix illusoire, pleine d'entrain. « Le rêve de ce soir a été écrit par Reg Baker et il s'intitule : *Gravé dans nos mémoires*. Souvenez-vous, les amis, vous pouvez

gagner le gros prix en argent liquide, en envoyant vos propositions de rêves ! Si votre rêve est choisi, vous recevez un bon pour un voyage, tous frais payés, en dehors de la Terre – dans la direction de votre choix ! »

Le rêve commença.

Joe se tenait devant le Conseil fiduciaire suprême, tremblant de tous ses membres. Le secrétaire du CFS lui lut une note préparée à l'avance. « Monsieur Fernwright », déclara-t-il d'une voix solennelle, « vous avez créé dans votre atelier de gravure les plaques à partir desquelles les nouveaux billets seront imprimés. Votre projet a gagné, malgré la concurrence de plus de cent mille participants, malgré des envois d'une ingéniosité fantastique. Félicitations, monsieur Fernwright. » Le secrétaire lui souriait, l'expression paternelle, et il l'associait dans son esprit avec le Padre dont il utilisait quelquefois les services.

« Je suis touché et honoré », répondit Joe, « par cette récompense, et je sais que j'ai donné mon écot à l'entreprise de restauration de la stabilité monétaire mondiale. Il m'importe peu que mon visage apparaisse sur la nouvelle monnaie aux brillantes couleurs, mais puisqu'il en a été décidé ainsi, laissez-moi vous exprimer mon plaisir devant cet honneur. »

« Votre signature seulement, monsieur Femwright », lui rappela doucement le secrétaire, comme un père avisé. « Votre signature, et non votre visage, sera imprimée sur les billets. Où avez-vous pris l'idée qu'il y aurait aussi votre apparence ? »

« Vous m'avez mal compris », répondit Joe. « Si mon visage n'apparaît pas sur la nouvelle monnaie, je retirerai mon projet, et toute la structure économique de la Terre s'écroulera. Vous devrez continuer à utiliser l'ancienne monnaie inflationniste qui est déjà bonne à jeter à la première occasion. »

Le secrétaire réfléchit : « Vous feriez vraiment cela ? »

« Vous m'avez parfaitement entendu », dit Joe d'une voix tonnante dans son rêve, dans *leur* rêve. Au même moment, il y avait bien un milliard de personnes sur Terre qui tiraient leur maquette comme lui. Mais cela, il ne le savait pas et une seule pensée occupait son esprit : sans lui, le système, leur société

collective tout entière allait partir en morceaux. « Pour ce qui concerne ma signature, je suivrai l'exemple de ce grand héros du passé, Che Guevara, cet homme noble qui est mort pour les siens. En souvenir de Che, je n'écrirai que "Joe" sur les billets. Mais mon visage doit être imprimé en polychromie. Je veux au moins trois couleurs. »

Le secrétaire répondit : « Vos conditions sont dures, monsieur Fernwright, et vous êtes un homme décidé. En vérité, vous me rappelez le Che, et les millions de personnes qui nous regardent à la TV en ce moment partageront ma pensée. Un banc pour Joe Fernwright et Che Guevara indissolublement réunis ! » Le secrétaire écarta le discours qu'il avait préparé et se mit à applaudir. « Allez-y, braves gens, faites-lui savoir que vous êtes là, avec lui ; c'est un héros de l'État, un homme nouveau, à la volonté inflexible, qui a passé des années à travailler pour... »

La sonnerie éveilla brusquement Joe.

« Mon Dieu » ; il se redressa dans son lit, l'esprit embrumé, « De quoi est-ce que cela parlait ? D'argent ? » Déjà le rêve se dispersait dans sa tête. « J'ai fabriqué l'argent », dit-il à voix haute, les yeux tout clignotants. « Ou alors je l'ai imprimé. » Mais quelle importance ? Ce n'était qu'un rêve, un cadeau donné nuit après nuit par l'État pour compenser le réel. C'était presque pire que d'être éveillé. « Non ! décida-t-il, *rien* n'est pire que l'état de veille. »

Il prit le téléphone et appela la banque.

« La Banque populaire interplanètes du blé et du maïs à l'appareil. »

« Combien valent 35 000 crumbles dans notre monnaie ? » demanda Joe.

« Les crumbles de Sirius V ? »

« C'est ça. »

Il y eut un silence momentané, puis le service bancaire répondit : « 200 000 000 (44 zéros) dollars. »

« Vous en êtes sûr ? »

« Pourquoi vous mentirais-je ? » dit la voix artificielle. « Je ne sais même pas qui vous êtes. »

« Y a-t-il d'autres crumbles ? » demanda Joe. « Ou plus exactement d'autres unités monétaires portant ce nom dans n'importe quelle autre enclave, civilisation, tribu, culte, ou société de l'Univers connu ? »

« Il y eut un crumble plusieurs milliers d'années avant notre ère dans le... »

« Non. Je parle du crumble encore en usage. Merci, bonsoir. »

Joe raccrocha, ses oreilles tintaient ; c'était comme s'il s'était égaré dans un auditorium titanesque résonnant du son d'immenses et terrifiantes cloches. Il avait maintenant l'impression de comprendre ce que les gens voulaient dire en parlant d'expérience mystique.

La porte de son appartement s'ouvrit et deux policiers du Service de quiétude civile entrèrent. Leurs yeux glacés inspectaient intensément les moindres détails de la pièce.

« Hymes et Perkin du S.Q.C. », lança l'un d'eux en sortant sa plaque d'identification pour la remettre aussitôt dans sa poche ! « Vous êtes un guérisseur de poteries, monsieur Fernwright, n'est-ce pas ? Et vous touchez aussi la pension d'ancien combattant ; c'est ça ? » Mais il n'attendit pas la réponse et poursuivit lui-même sa question : « Oui, c'est ça. D'après vous, à combien se monte votre allocation journalière, si l'on y ajoute l'argent reçu pour votre prétendu travail ? »

Le second S.Q.C. ouvrit la porte de la salle de bains. « J'ai trouvé quelque chose d'intéressant. Le couvercle de la chasse d'eau est enlevé. Il cache un sac de pièces métalliques là-dedans ; à peu près 80. Vous êtes un homme bien frugal, monsieur Fernwright. » Il revint dans la pièce principale : « Depuis combien de temps... »

« Deux ans », répondit Joe. « Et je suis en règle avec la loi ; j'ai vérifié avec monsieur Droit avant de commencer à économiser. »

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de 35 000 crumbles plabkiens ? »

Joe hésita.

Ce qu'il ressentait n'était pas un phénomène inhabituel, son attitude envers les gens du S.Q.C. était même commune. Ils avaient des vêtements tellement bien repassés, au tissu brun et gris tellement raffiné. Chacun portait une malette. Ils ressemblaient à des cadres supérieurs terriblement efficaces – responsables et prospères, capables de prendre des décisions, rien à voir avec des bureaucrates tout justes bons à recevoir des ordres et à les appliquer comme des quasi-robots... Pourtant, sans que Joe puisse y trouver de raison particulière, une qualité inhumaine suintait d'eux. Brusquement, il comprit. Personne ne pourrait imaginer un de ces gens en train de garder une porte ouverte pour une femme ; c'était ça ; cela expliquait son sentiment. Ce petit exemple rassemblait les éléments d'une métaphore rigoureuse de l'essence menaçante du S.Q.C. Ne jamais tenir une porte, ne jamais enlever son chapeau dans un ascenseur. Les lois ordinaires de la charité ne s'appliquaient pas à eux et ils n'en tenaient aucun compte. Pas une fois. Mais ils étaient tellement bien rasés, tellement propres.

Étrange comme cette image me donne enfin l'impression de les comprendre. Et c'est bien fini, même sous cette forme symbolique, ma compréhension ne me quittera plus.

« J'ai reçu un message », dit Joe. « Je vais vous le montrer. » Il leur tendit le papier qu'il avait trouvé dans le récipient en plastique, à flotter sur l'eau de ses toilettes.

« Qui a écrit ça ? » demanda un des policiers.

« Dieu seul le sait. »

« C'est une plaisanterie ? »

Joe répondit : « Est-ce que vous parlez du message, ou faites-vous allusion à ma réponse qui pourrait donner à penser... » Il se tut brusquement, car un des S.Q.C. sortait un récepteur télépathique destiné à capter et enregistrer ses pensées pour les mettre à la disposition de la police. Il ajouta seulement : « Vous verrez que je dis la vérité. »

Comme une baguette de sourcier, l'antenne oscilla longtemps près de sa tête. Le silence était complet. Puis le S.Q.C. remit l'appareil dans sa poche et introduisit un minuscule écouteur dans son oreille, avant de repasser l'enregistrement des pensées de Joe qu'il écouta avec attention.

« C'est vrai », dit le S.Q.C. en arrêtant la bande qui se trouvait bien sûr dans sa malette. « Il ne sait rien du message, de son but ou de son expéditeur. Désolé, monsieur Fernwright. Vous savez bien entendu que nous surveillons tous les appels téléphoniques. Le vôtre a attiré notre attention parce que la somme est gigantesque ; vous vous en rendez certainement compte. »

Le second policier ajouta : « Tenez-nous au courant des développements de l'affaire une fois par jour. » Il tendit à Joe une carte. « Le numéro à appeler est inscrit là-dessus. Vous n'avez pas à demander une personne particulière ; dites à votre correspondant ce qui se passe. »

L'autre reprit : « Il n'existe pas de travail légal qui puisse vous rapporter 35 000 crumbles plabkiens, monsieur Fernwright. C'est sûrement illégal. Nous travaillons sur cette hypothèse. »

« Il y a peut-être des monceaux de poteries détruites sur Sirius V », dit Joe.

« Quel humour », fit le S.Q.C. d'une voix aigre. Il fit un signe de la tête et les deux hommes sortirent de la chambre. La porte se referma derrière eux.

« C'est peut-être un seul vase gigantesque », leur cria Joe. « Une poterie aussi grosse qu'une planète. Recouverte de 50 émaux et... » Il s'arrêta là car les policiers ne pouvaient probablement plus l'entendre, mais continua à penser. Et ornementée de dessins antiques par le plus grand artiste plabkien de tous les temps. C'était la dernière de ses œuvres admirables encore intactes ; elle était adorée là-bas, comme une relique divine ; un tremblement de terre l'avait réduite en miettes. La civilisation plabkienne tout entière s'était effondrée sous le coup.

Hum, pensa-t-il en réfléchissant au sort des Plabkiens. À quel stade de développement en sont-ils ? Voilà une bonne question.

Il se dirigea vers le téléphone et composa le numéro de l'encyclopédie.

« Bonjour », commença une voix robotique. « Quel renseignement désirez-vous, monsieur ou madame ? »

« Donnez-moi une brève description du développement social sur Sirius V. »

Avant qu'un dixième de seconde ne soit passé, l'organe artificiel répondit : « C'est une vieille société qui a connu des jours meilleurs. En ce moment, l'espèce dominante se compose d'une entité appelée un Glimmung. Cet Être immense, à la consistance d'ombre, n'est pas natif de la planète, mais s'est installé là-bas il y a plusieurs siècles, chassant les espèces les plus faibles telles que les Wubs, les Werjes, les Klakes, les Trobes et les Imprimeurs ; résidus d'une époque glorieuse laissés là par la mort de la race maîtresse, les grands anciens qu'on appelait les Êtres-Brouillards. »

« Est-ce que Glimmung, le Glimmung, est tout-puissant ? » demanda Joe.

La voix de l'encyclopédie continua : « Son pouvoir est sérieusement limité par un livre étrange, à l'existence problématique, dans lequel la légende veut que tout ce qui a été, est et sera, trouve à s'inscrire. »

« D'où provient ce livre ? » interrogea Joe. « Vous avez utilisé votre quote-part d'information », dit la voix. Et un cliquetis signala que la communication était interrompue.

Joe attendit exactement trois minutes avant de rappeler.

« Bonjour. Quel renseignement désirez-vous, monsieur ou madame ? »

« Le livre de Sirius V, dont on dit qu'il révèle tout ce... »

« Ah, encore vous. Eh bien, votre petit tour ne marche plus ; nous conservons maintenant l'empreinte sonore des voix. » Il raccrocha.

C'est vrai. Je me rappelle qu'ils l'avaient écrit dans le journal. Cela coûtait trop cher au gouvernement de laisser faire les profiteurs comme moi. Quelle idiotie ; vingt-quatre heures devaient passer avant qu'il puisse se procurer de nouvelles informations gratuites. Les cabines encyclopédiques privées lui étaient bien sûr ouvertes, les services de monsieur Encyclopédie. Mais cela lui coûterait bien tout le contenu de son sac en amiante. Le gouvernement avait pris toutes les précautions lorsqu'il avait autorisé les entreprises concurrentes de l'État, comme monsieur Loi et monsieur Travail.

Je me suis fait avoir, comme d'habitude, constata Joe Fernwright et il continua à dérouler le fil de ses pensées maussades : Notre société est la forme parfaite de gouvernement. *Tout le monde* se fait avoir un jour ou l'autre.

III

LE lendemain matin en arrivant à son réduit, Joe trouva une seconde lettre express qui l'attendait.

PARTEZ POUR LA PLANÈTE DU LABOUREUR, MONSIEUR FERNWRIGHT, OÙ VOUS ÊTES INDISPENSABLE. VOTRE VIE Y PRENDRA SENS ; VOUS Y CRÉEREZ LES CONDITIONS D'UN EFFORT PERMANENT, D'UN DÉPASSEMENT QUI NOUS SURVIVRA À L'UN COMME À L'AUTRE.

La planète du Laboureur, réfléchit Joe. Un écho sourd battait en lui. Machinalement, il fit le numéro de l'encyclopédie et commença :

« Est-ce que la planète du Laboureur... » Mais la voix artificielle l'interrompit.

« Encore douze heures à attendre. Au revoir. »

« Un minuscule renseignement. » La colère montait en lui. « Je veux juste savoir si Sirius V est la planète du Laboureur... » Click. Le répondeur mécanique avait raccroché. Il jura intérieurement : Salauds ! Sales robots, sales cerveaux électroniques. Tous des saligauds.

À qui puis-je m'adresser ? Qui saurait *ex abrupto* si Sirius V est bien la planète du Laboureur ? Kate. Kate saurait cela.

Les doutes arrivèrent pendant que Joe commençait à appeler le bureau de son ex-femme. Si je dois émigrer, pensa-t-il, je préfère qu'elle l'ignore. Elle se débrouillerait pour me retrouver et réclamerait la pension alimentaire.

Il reprit une fois de plus le message anonyme et l'étudia. Alors, comme un liquide qui suinte doucement, une donnée perceptive pénétra peu à peu dans son esprit, pour éclore bientôt à sa conscience. Il y avait des mots supplémentaires sur

le papier, écrits d'une encre à moitié invisible. Une écriture runique ? Joe ressentait une excitation bestiale, malsaine, comme s'il avait découvert une piste soigneusement dissimulée.

Il appela Smith et lui dit : « Si vous aviez reçu une lettre dont les runes ne sont presque pas visibles, comment feriez-vous – personnellement – pour les faire apparaître ? »

« Je la maintiendrais au-dessus d'une source de chaleur », répondit Smith.

« Pourquoi ? » s'étonna Joe.

« Parce qu'elles sont probablement tracées avec du lait. Et le lait noircit à la chaleur. »

« Des caractères runiques en *lait* ? » lança Joe, énervé.

« Les statistiques montrent... »

« Je ne peux pas imaginer ça. Pas du tout. Du lait pour écrire des runes. » Il secoua la tête. « C'est absurde. Quelles statistiques peut-il y avoir sur une écriture runique ? » Il sortit un briquet et le tint allumé sous la feuille de papier. Brusquement les lettres apparurent :

NOUS RELÈVERONS HELDSCALLA²

« Qu'est-ce que ça donne ? » demanda Smith.

« Écoutez, Smith ; vous ne vous êtes pas servi de l'encyclopédie ces dernières vingt-quatre heures, n'est-ce pas ? »

« Non. »

Joe continua : « Appelez-la ; demandez-lui si la planète du Laboureur est un autre nom de Sirius V. Demandez aussi en quoi consiste Heldscalla. » Ça, je pourrais toujours le savoir par le dictionnaire, corrigea-t-il silencieusement. Puis reprit : « Quelle pagaille ! Ce n'est pas une manière de mener des affaires. » En lui la peur se mêlait à la nausée. Cela commençait mal. Cela n'avait rien d'efficace, ni même d'amusant et le mystère était complet. Il allait être obligé de tout dire à la

² Il est possible de traduire ce nom par « Montenfer » pour gagner les associations anglaises, mais perdre en qualité de mystère (N.D.T.).

Police. Sombre, Joe pensa : ils vont me retomber sur le dos ; ils ont certainement ouvert un dossier à mon nom... et puis merde, c'est quelque chose qu'ils ont dû faire dès ma naissance... mais maintenant le dossier contient de nouveaux éléments. Et ça c'est *très mauvais* ; tout citoyen le sait bien.

Heldscalla. Quelle masse sonore étrange et imposante. Ce nom lui plaisait ; il semblait absolument l'opposé des conditions de sa vie quotidienne et de ses constituants : les réduits, le téléphone, la marche difficile au milieu de la foule infinie pour aller à un travail inexistant. Le temps perdu à vivoter sur une pension d'ancien combattant, à remplir le vide par le Jeu. Ma véritable place est là-bas, pas ici.

« Rappelez-moi dès que vous aurez des renseignements, Smith », dit-il à son collègue avant de raccrocher. Après une pause, il composa le numéro du dictionnaire. « Que veux dire Heldscalla ? »

La voix artificielle du dictionnaire répondit : « Heldscalla est l'antique cathédrale des Êtres-Brouillards qui dominaient Sirius V. Elle s'est enfoncée sous la mer il y a des siècles et personne n'a réussi à la ramener sur la terre ferme, entière et préservée, pleine de ses reliques saintes et vénérables. »

« Êtes-vous relié à l'encyclopédie en ce moment ? » demanda Joe. « C'est une définition très complète. »

« Oui, monsieur ou madame ; je suis branché aux circuits de l'encyclopédie. »

« Alors, pouvez-vous me donner plus de détails ? »

« Rien de plus. »

« Merci », termina Joe Fernwright d'une voix rauque avant de raccrocher.

Il comprenait le processus. Glimmung – ou plutôt *le* Glimmung, s'il avait bien compris, la race consistait en un seul personnage – essayait de renflouer l'ancienne cathédrale, Heldscalla, et pour atteindre son but, avait besoin d'une vaste palette de talents. Comme le sien par exemple ; comme sa capacité de guérir les céramiques brisées. De toute évidence, Heldscalla contenait une multitude de poteries – assez pour

pousser le Glimmung à le contacter... et à lui offrir une somme conséquente en paiement de son travail.

À cet instant, il a probablement déjà recruté deux cents talents, venus de deux cents planètes. Je ne suis pas le seul à recevoir des lettres bizarres et autres manifestations de l'inconnu, comprit Joe. L'image d'un gigantesque canon occupait son esprit, il le voyait tonner, et en sortaient des milliers de lettres express adressées à des individus de civilisations variées dans toute la galaxie.

Mon Dieu, la police l'a repéré ; ils ont débarqué dans ma chambre quelques minutes seulement après que j'ai consulté la banque. Les deux de la nuit dernière savaient déjà le sens du message étrange dans l'eau de mes cabinets. Ils auraient pu m'expliquer. Mais bien sûr, ç'aurait été un comportement trop naturel, trop humain.

La sonnerie du téléphone retentit et Joe décrocha.

« J'ai pris contact avec l'encyclopédie », dit Smith pendant que son visage se stabilisait sur l'écran. « La planète du Laboureur est le nom spatiargotique de Sirius V. Tant que j'y étais, j'en ai profité pour poser des questions supplémentaires. Vous apprécierez peut-être le geste. »

« Bien sûr », fit Joe.

« Une immense créature vit là-bas, apparemment infirme. »

« Vous voulez dire qu'elle est malade », demanda Joe.

« Eh bien, vous savez... L'âge, des choses comme ça. Elle est comme endormie depuis bien longtemps. »

« Est-elle dangereuse ? »

« Comment serait-ce possible alors qu'elle dort et qu'elle est infirme ? Comprenez-moi, cette créature est sénile, oui, c'est ça, *sénile*. »

Joe demanda : « A-t-elle jamais parlé ? »

« Pas vraiment. »

« Même pendant la journée ? »

« Il y a dix ans, elle s'est réveillée un moment et a demandé qu'on lui fournisse un satellite orbital météorologique. »

« Avec quoi a-t-elle payé ? »

« Avec rien. Elle est indigente. Nous lui avons rendu ce service gratuitement et nous y avons même ajouté un satellite qui lui diffuse les actualités. »

Sénile et fauchée. Joe se sentait déprimé. « Eh bien », dit-il, « je suppose que je ne sortirai pas un sou de l'affaire. »

« Pourquoi ? Vous lui faisiez un procès ? »

« Au revoir, Smith. »

« Attendez ! » lança Smith. « Nous avons trouvé un nouveau jeu. Vous voulez y participer ? Ça consiste à fouiller rapidement les archives des journaux pour y trouver les titres les plus drôles. De *vrais* titres, vous comprenez ? Pas des inventions. Et j'en ai un bon ; il date de 1962. Je vous le dis ? »

« D'accord », dit Joe, toujours aussi mélancolique. Envahi de tristesse, inerte comme une éponge, il ne répondait plus que comme une mécanique. « Allez-y pour votre titre. »

« ELMO PLASKETT TOMBE LES GÉANTS », lut Smith sur son bout de papier.

« Qu'est-ce que c'est encore que cet Elmo Plaskett ? »

« Il n'était même pas inscrit en première catégorie et... »

« Je dois m'en aller maintenant », fit Joe en se levant. « Je dois quitter mon bureau. » Il raccrocha. Il ne pensait plus qu'à rentrer chez lui et à y récupérer son argent.

IV

SUR les trottoirs de la ville, l'immense entité avide formée par la masse des éternels sans-travail de Cleveland se rassemblait et se dispersait, se regroupait pour attendre, attendre toujours, se fondre en un agglomérat triste et instable. Muni de son sac de pièces, Joe Fernwright heurtait leur flanc collectif en se frayant un passage vers la cabine téléphonique de monsieur Travail. Il humait l'odeur familière vinaigrée et pénétrante de leur présence massive, trop chaude et pourtant porteuse d'un regret plaintif.

De tous côtés, des yeux scrutaient son avance déterminée.

« Pardon », dit-il à un jeune homme maigre au physique de Mexicain, qui se retrouvait coincé par la foule en plein sur son chemin.

L'autre plissa la paupière nerveusement mais ne bougea pas. Il avait remarqué le sac en amiante ; de toute évidence, il savait ce que Joe transportait, vers quel lieu il se dirigeait et quelles étaient ses intentions.

« Puis-je passer ? » lui demanda Joe. L'impasse paraissait complète. Derrière lui, la cohue de l'humanité inactive s'était refermée, empêchant toute retraite. Il ne pouvait revenir en arrière, pas plus qu'il ne pouvait avancer. Il pensa : ils vont agripper mon argent et tout sera fini. Son cœur lui faisait mal comme s'il avait escaladé une crête, la crête qui menait au bout de sa vie, montagne terrible jonchée d'ossements. Autour de lui, les orbites béantes de milliers de crânes, il subissait une distorsion visuelle étrange comme si l'avenir de ces gens avait dû se manifester de manière physique et immédiate... Comme si le futur impatient réclamait son dû.

Le jeune Mexicain dit : « Puis-je jeter un coup d'œil à vos pièces de monnaie, monsieur ? »

Joe ne savait que faire. Le cercle des orbites évidées continuait à l'enserrer de toutes parts. Il se sentait rétrécir sous leur pression accablante. Sa dépression le reprenait, accompagnée du sentiment de son impuissance, mais pas de culpabilité. C'était son argent. Ils le savaient et lui aussi. Pourtant les yeux vides l'immobilisaient, comme si, pensa-t-il, rien n'avait plus d'importance. Que j'atteigne la cabine téléphonique ou non, quoi que je fasse, quoi qu'il advienne de moi, le sort de ces gens restera semblable à lui-même.

Et pourtant, consciemment, Joe ne s'en souciait pas. Ils avaient leur vie et lui la sienne qui contenait un sac en amiante de pièces patiemment économisées. Est-ce qu'ils peuvent me contaminer ? pensa-t-il. Me faire tomber à leur niveau d'inertie ? Je n'ai pas à m'en préoccuper, c'est leur problème. Je ne vais pas couler avec le système. C'est ma première décision : ignorer les deux messages et utiliser mes pièces. C'est le début de mon évasion ; et plus jamais il n'y aura d'entrave.

« Non », dit-il.

« Je n'en prendrai pas. »

Une étrange compulsion submergea Joe. Ouvrant son sac, il sortit une pièce et la tendit au Mexicain. Comme celui-ci s'en emparait, des mains se tendirent de toutes parts ; le cercle des yeux indifférents était devenu un anneau de mains ouvertes. Mais elles ne révélaient pas d'avidité. Personne n'essaya de s'emparer de son sac. Les mains étaient là, en attente. Une attente faite de confiance, comme celle qu'il avait ressentie quelques heures auparavant à espérer un second message. Quelle horreur, pensa Joe. Ces gens croient que je vais leur faire un cadeau, comme si je remplaçais le destin. L'univers ne leur a rien donné de toute leur vie et ils ont accepté cette fatalité en silence jusqu'à présent. Ils me voient comme une sorte de divinité surnaturelle. Il faut que je sorte de là le plus vite possible. Je ne peux rien pour eux.

Mais pendant qu'il réalisait cela, il se voyait en train de plonger la main dans son sac et en sortir des pièces qu'il distribuait aussitôt aux paumes tendues.

Un navire de surveillance de la police descendit au-dessus de leurs têtes dans un grand sifflement, les surplombant comme un couvercle. Ils pouvaient voir ses deux occupants affublés de leurs beaux et luisants uniformes, le casque d'émeutes scintillant, le fusil-laser à la main. Un des policiers cria : « Éloignez-vous de cet homme ! »

Le cercle oppresseur commença à se dissoudre, les mains tendues sombrant une à une dans l'obscurité de l'apathie.

« Ne restez pas là », ordonna le second policier d'une voix épaisse. « Circulez. Faites disparaître ces putains de pièces ou je vous colle une amende qui vous les ratiboise. »

Joe poursuivit sa route.

« Pour qui vous prenez-vous ? » relança l'autre policier d'une voix épaisse, comme leur véhicule suivait directement au-dessus de la tête de Joe. « Pour une organisation philanthropique privée ? »

Joe ne répondit pas et continua à marcher.

« La loi vous donne obligation de me répondre », fit le policier.

Joe prit une pièce dans son sac d'amiante et la tendit au policier le plus proche. Il s'aperçut ainsi avec étonnement qu'il ne restait presque plus rien.

Mon argent s'est envolé ! Il ne me reste plus qu'une porte ouverte – celle qui conduit aux lettres que j'ai reçues depuis deux jours, que cela me plaise ou non – ce que je viens de faire a décidé pour moi.

« Pourquoi m'avez-vous tendu cette pièce ? » demanda le policier.

« C'est un pourboire », dit Joe qui sentit alors sa tête éclater, comme le faisceau du laser, réglé pour assourdir, le frappait entre les yeux.

Au commissariat de police, il se trouva en présence d'un jeune officier de police blond aux yeux bleus, mince dans son uniforme propre, et l'air terriblement prétentieux. Celui-ci précisa : « Nous n'allons pas vous retenir, monsieur Fernwright,

bien que vous soyez techniquement coupable d'un crime contre le peuple. »

« Contre l'État », rectifia Joe, assis à moitié recroquevillé. Il se massait le front en un effort pour arrêter la douleur. Il parvint à articuler : « Pas le peuple », ferma les yeux et se laissa submerger par la souffrance qui coulait du point où le rayon l'avait touché.

« Ce que vous êtes en train de dire », reprit le jeune officier de police, « constitue en soi-même un délit et nous pourrions vous arrêter pour cela aussi. Nous pourrions même vous remettre au Bureau politique de contrôle comme ennemi de la classe laborieuse, engagé dans une conspiration pour provoquer une agitation contre le peuple et ses serviteurs, dont nous faisons partie. Mais votre casier jusqu'à présent... » Il étudia Joe avec une intensité professionnelle. « Un homme sain d'esprit ne se met pas à offrir des pièces de monnaie à des inconnus. » Il examina un document, sorti d'une fente de son bureau, qui venait de se dérouler devant lui. « De toute évidence, vous avez agi sans préméditation. »

« Oui », répondit Joe, « sans préméditation. » Il ne ressentait aucune émotion, seulement un inconfort corporel terrible, et qui continuait à grandir en lui, annihilant toute activité psychique.

« Nous allons de toute façon vous confisquer vos dernières pièces. Au moins pour quelque temps. Et vous serez en période probatoire pour un an pendant lequel vous vous présenterez ici toutes les semaines pour nous rendre compte, entièrement compte, de vos activités. »

« Sans procès ? » fit Joe.

« Vous désirez un procès ? » lui demanda l'officier en l'étudiant du regard.

« Non », répondit Joe en continuant à se frotter le front. Les documents du S.Q.C. n'avaient apparemment pas encore été fournis à leur ordinateur, décida-t-il. Mais ça ne devrait pas tarder. Ils recolleront les morceaux ; son attitude avec le policier, les messages dans les W.C. Je suis complètement

dingue, se dit-il ; l'inactivité m'a rendu fou. Les sept derniers mois m'ont esquiné. Et alors, quand je me suis mis à bouger, quand j'ai joué mon coup et amené mes pièces à monsieur Travail... *je n'y suis pas arrivé.*

« Attendez un instant », lança un autre policier. « Voilà quelque chose sur lui venu du S.Q.C. Ça vient juste d'arriver de leur fichier électronique central. »

Joe se retourna et courut vers la porte du commissariat. Vers la foule compacte au-dehors. Comme s'il pouvait s'enterrer en elle, ne faire plus qu'un avec sa masse.

Deux policiers surgirent devant lui et plongèrent à sa rencontre. Ils se rapprochaient à une allure anormalement rapide, comme sur une bande vidéo dont on aurait accéléré la vitesse. Alors, soudain, ils se retrouvèrent sous l'eau, comme de souples poissons argentés ; ils tendirent les bras vers lui, bouche ouverte, et tentèrent de manœuvrer au milieu des coraux et des algues marines. Mon Dieu ! Pourtant, Joe lui-même ne sentait pas d'humidité autour de lui ; mais il y avait bien devant lui un réservoir d'eau à la place où se trouvait le poste de police ; il en voyait encore l'ameublement qui s'enfonçait dans le sable comme des épaves englouties et les policiers se tortillaient près de lui, magnifiques dans leurs mouvements souples et luisants. Mais ils ne pouvaient pas le toucher. Bien qu'il fût au centre de la scène, Joe ne se trouvait pas dans le réservoir. Les sons ne lui parvenaient pas. Il voyait leur bouche bouger, mais seul le silence touchait ses tympans.

Agité d'un mouvement onduleux, un calmar passa près de lui ; Joe pensa que cette bête représentait l'âme de la mer. Brusquement, le calmar éjecta des nuages sombres, comme s'il désirait effacer toute chose. Les officiers de police avaient maintenant disparu ; l'obscurité s'étendit jusqu'à remplir le panorama, puis devint d'une intensité plus grande toujours plus opaque.

Mais je peux respirer, pensa Joe. « Hello », dit-il tout haut... et il entendit le son de sa propre voix. Je ne suis absolument pas

dans l'eau ; pas comme eux. Je suis coupé du reste du monde ; une entité séparée. Mais pourquoi ?

Si j'essayais de bouger ? Il avança d'un pas, puis d'un autre, puis, avec un *clonk* sonore, il rebondit sur une surface semblable à un mur. Peut-être d'un autre côté, pensa-t-il. Il se retourna et fit un pas vers la droite. *Clonk*. Pris de panique, il se répétait : Je suis enfermé dans une boîte grande comme un cercueil ! M'ont-ils tué ? Quand j'ai essayé de m'enfuir. Il tendit les bras dans la nuit environnante, tâtonna... et un objet fut placé dans sa main droite. Petit, carré. Avec deux boutons circulaires.

Un transistor.

Il l'alluma.

« Salut les copains ! » Une petite voix gaie résonna dans l'obscurité. « Ici le fantastique Cary Karns, l'empereur des disques Jockeys ; j'ai en ce moment six téléphones devant moi et les opératrices peuvent brancher vingt circuits pour que je puisse vous entendre, tous mes bons amis ; vous qui désirez discuter avec moi sur n'importe quel sujet. Appelez-vous du numéro : 394-950-91111. Alors téléphonez, les copains ; dites-nous ce qui vous vient à l'esprit, le bon, le mauvais, l'indifférent, l'intéressant, et l'ennuyeux... Vous n'avez qu'à appeler le fantastique Cary Karns au 394-950-91111, et tout notre auditoire vous entendra et saura ce que vous avez à dire, vos opinions, le petit fait que tout le monde se doit de connaître... » Du haut-parleur encastré dans la radio sortit le son d'un téléphone qui sonne. « Allô ? Déjà un correspondant ? » Fantastique Cary Karns déclara : « Oui, monsieur ; je veux dire, oui madame. »

« Monsieur Karns », déclara une voix de femme stridente, « on devrait mettre un panneau de stop à l'intersection de l'avenue Fulton et de Clover, là où passent les écoliers. Je les vois tous les jours... »

Quelque chose de dur, un objet très dense, frappa la main gauche de Joe. Il l'agrippa. Un téléphone.

Il s'assit, plaça le téléphone et le transistor devant lui, puis sortit un briquet dont il alluma la flamme butane. Elle éclaira un cercle restreint, mais, à l'intérieur de cette aire, il pouvait distinguer le cadran téléphonique et la radio, un Zénith, nota-t-il. De toute évidence, un modèle haut de gamme, vu son apparence.

« Eh bien, les amis qui m'écoutez », babillait joyeusement le fantastique Cary Karns. « Le numéro est 394-950-91111 ; vous pouvez m'y joindre et à travers moi le monde... »

Joe fit le numéro, arriva péniblement à la fin des chiffres, tint le combiné près de son oreille, écouta le signal « occupé » pendant quelques instants, et entendit enfin dans le téléphone mais aussi par la radio la voix de fantastique Cary Karns.

« Oui, monsieur ? Ou bien est-ce madame ? » demanda Karns.

« Où suis-je ? » fit Joe dans le récepteur.

« Écoutez ! » dit Karns, « nous sommes en communication avec quelqu'un là-bas, pauvre hère complètement perdu. Quel est votre nom, monsieur ? »

« Joseph Fernwright. »

« Eh bien, monsieur Fernwright, c'est un réel plaisir de vous avoir au bout du fil. Votre question est, où êtes-vous ? Quelqu'un pourrait-il répondre à monsieur Fernwright, de Cleveland – vous êtes bien de Cleveland, n'est-ce pas, monsieur Fernwright ? Je pense que c'est une question importante pour monsieur Fernwright. J'aimerais garder les lignes libres pour quiconque serait désireux de nous appeler et de nous donner des éléments de réponse. Au moins une vague idée de l'endroit où se trouve monsieur Fernwright en ce moment. Alors, chers auditeurs, veuillez ne pas appeler avant que nous ayons localisé monsieur Fernwright. Ça ne devrait pas être long, monsieur Fernwright, nous avons une audience de dix millions et un émetteur de 50 000 watts, et... Attendez ! Un appel. » Bruit minuscule d'un téléphone qui sonne. « Oui, monsieur ou madame. Monsieur. Votre nom, monsieur ? »

Une voix masculine, simultanément dans la radio et le téléphone de Joe, dit : « Je m'appelle Dwight L. Glimmung et j'habite 301, Pleasant Hill Road. Je sais où se trouve monsieur Fernwright. Il est dans ma cave. Juste à droite et légèrement en retrait de la chaudière. Il est dans une caisse en bois qui sert aux envois postaux et que j'ai reçue avec mon appareil à air conditionné, commandé à la Manufacture populaire de Saint-Etienne, l'an dernier. »

« Vous entendez cela, monsieur Fernwright ? » jubilait le fantastique Cary Karns. « Vous êtes dans une caisse de transport, chez monsieur Dwight L... quel est le reste de votre nom, monsieur ? »

« Glimmung. »

« Dans la cave de monsieur Dwight L. Glimmung, 301 Pleasant Hill Road. Vos ennuis sont terminés, monsieur Fernwright. Vous n'avez plus qu'à sortir de la caisse et tout ira bien ! »

« Je préfère tout de même qu'il ne casse pas le colis », l'interrompit Dwight L. Glimmung. « Je ferais peut-être mieux de descendre à la cave et de le faire sortir en dégageant quelques planches. »

« Monsieur Fernwright, dit Karns, pour l'édification de notre auditoire, pourriez-vous dire comment vous vous êtes retrouvé dans une caisse d'emballage vide, au fond de la cave de monsieur Dwight L. Glimmung, 301 Pleasant Hill Road ? Je suis certain que nos auditeurs aimeraient tous savoir. »

« Je n'en ai aucune idée », répondit Joe.

« Eh bien, peut-être que monsieur Glimmung... monsieur Glimmung ? Il a dû raccrocher pour descendre à la cave et vous délivrer, monsieur Fernwright. Vous avez vraiment eu de la chance d'attraper monsieur Glimmung à l'écoute de l'émission précisément ce soir. Sinon vous auriez probablement dû attendre le jugement dernier dans votre caisse ! Et maintenant tournons notre attention vers un autre auditeur. Allô ? » Joe entendit un cliquetis dans le récepteur. Le circuit avait été coupé.

Des sons. Tout autour de lui. Un bruit de craquement et quelque chose d'énorme qui se plie en arrière ; la lumière remplit la boîte où Joe Fernwright était assis, le briquet à la main, en compagnie d'un téléphone et d'une radio.

« Je vous ai tiré des baraquements de police du mieux que j'ai pu », dit une voix masculine – la même qu'à la radio.

« Quelle manière étrange », répondit Joe.

« Étrange à vos yeux. Aux miens, plusieurs de vos actes l'ont été tout autant, depuis que je vous observe. »

« Comme de distribuer mes économies dans la rue ? »

« Non, cela je le comprends. Ce qui me semble bizarre, c'est que vous ayez supporté d'attendre tous les mois, enfermé dans votre cellule de travail. » Une seconde planche céda et la lumière se fit plus intense ; Joe cligna des yeux ; il essayait de voir Glimmung, mais ce n'était pas encore possible. « Pourquoi ne pas être allé à un musée proche pour y casser quelques-unes de leurs poteries d'une main anonyme ?... Ça vous aurait fait du travail et vous auriez reconstitué parfaitement les pièces endommagées. Rien n'aurait été perdu et vous auriez pendant ce temps gardé activité et productivité. »

La dernière planche tomba et Joe Fernwright aperçut en pleine lumière la créature de Sinus V, la forme de vie que l'encyclopédie avait décrite sénile et sans le sou.

Il contemplait une majestueuse orbe d'eau qui tournait autour d'un axe horizontal. À l'intérieur se dressait une ellipse transversale, faite de flammes. Derrière les deux éléments, juste au-dessus d'eux, ondoyait une sorte de rideau, fait d'une matière qu'il identifia comme de la soie.

Un aspect supplémentaire. Il y avait une image enfouie entre les deux orbes élémentales : le visage doux et agréable d'une jeune fille aux cheveux bruns qui lui souriait. Une tête très ordinaire, souvent rencontrée, facilement oubliée. Il pensa que c'était un masque composite, comme ceux que l'on découvre tracé à la craie colorée sur le vide des trottoirs. Visage temporaire, sans trait accentué, à travers lequel Glimmung désirait le rencontrer. Mais le Feu et l'Eau étaient les

fondements de l'univers. Ils tournaient à l'infini, suivant une vitesse parfaitement régulée. Un superbe et éternel mécanisme qui veillait à sa propre conservation, pensa-t-il, sauf le châle de tissu fragile et le visage d'adolescente. Il était stupéfait. Sa vision était-elle une démonstration de force ? Elle ne donnait certainement pas l'impression de sénilité, et pourtant il devinait derrière l'apparence sévère une très grande vieillesse ; quant à son statut financier, il ne pouvait encore l'estimer. Cela viendrait plus tard... ou jamais.

« J'ai acheté cette maison il y a sept ans », dit Glimmung – ou tout au moins sa voix. « Lorsqu'il existait encore un marché de l'immobilier. »

En cherchant d'où provenait la voix, Joe remarqua quelque chose qui lui figea le sang et le fit bouillonner en même temps. Le feu et la glace se conjoignaient, faisant de lui une pâle caricature de Glimmung.

La voix sortait d'un antique gramophone à manivelle, Victrola, sur lequel un disque tournait à grande vitesse. Les paroles de Glimmung étaient gravées dessus.

« Vous avez probablement bien fait », dit Joe, « il y a sept ans, c'était le moment d'acheter. Vous faites votre recrutement à partir d'ici ? »

« En partie oui », répondit la voix de Glimmung sortie de Victrola. « Mais je fonctionne aussi dans bien d'autres endroits... En fait, dans de multiples systèmes solaires. Et maintenant, je vais vous dire où vous en êtes, monsieur Fernwright. Pour la police, vous vous êtes tout simplement enfui de leur immeuble, et pour une raison difficile à comprendre, ils n'ont pu vous arrêter. Mais un mandat a été lancé contre vous, et vous ne pouvez plus retourner ni à votre chambre ni à votre cellule de travail. »

« Sans me faire attraper par la police », compléta Joe.

« Est-ce votre désir ? »

« C'est peut-être mon destin », fit Joe, stoïque.

« Idiotie. Votre police est cruelle et dangereuse. Je veux que vous voyiez Heldscalla telle qu'elle resplendissait avant de

couler. Vouuuuu » , et le phonographe s'arrêta. Grâce à la manivelle Joe le remonta, sentant éclater en lui une multitude de sentiments impossibles à décrire.

« Vous trouverez un instrument optique sur la table à votre droite », dit Glimmung qui avait retrouvé sa voix avec la vitesse correcte du disque. « Un mécanisme qui permet la perception de la profondeur, construit sur votre propre planète. »

Joe chercha – il trouva une vieille visionneuse stéréoscopique, datant de 1900, et une série de vues en noir et blanc à introduire dans l'appareil, « Vous ne pourriez pas vous procurer mieux ? » demanda-t-il. « Un bout de film, ou une bande vidéo, au lieu d'une vieillerie inventée avant l'automobile ? » Il comprit soudain. « Vous êtes fauché », dit-il. « Smith avait raison. »

« C'est une calomnie », répondit Glimmung. « J'ai hérité de ma race le souci de l'économie. Vous êtes un pur produit d'une société socialiste fondée sur le gaspillage. Moi, je crois à la libre entreprise et à ses préceptes : un centime d'économisé... »

« Mon Dieu », grogna Joe.

« Si vous désirez que je m'en aille, vous n'avez qu'à relever l'ensemble cellule/aiguille en mica ; c'est tout. »

« Que se passe-t-il lorsque le disque se termine ? » demanda Joe.

« Cela n'arrivera jamais. »

« Alors ce n'est pas un vrai disque. »

« Mais si. Les sillons forment une boucle sans fin. »

« Quelle est votre véritable apparence ? » fit Joe.

Glimmung répondit seulement en écho : « Quelle est *votre* véritable apparence ? »

Piégé, Joe reprit en gesticulant : « Tout dépend si vous acceptez la division de Kant des phénomènes à partir du *Ding and sich*, de la Chose en Soi, qui est comme la monade insécable de Leibnitz... »

Il s'arrêta car le disque avait de nouveau cessé de tourner. Joe réfléchit pendant qu'il le remontait : *Il* n'a probablement pas entendu ce que j'ai dit ; et il l'a probablement fait exprès...

« J'ai raté vos propos philosophiques », fit le phonographe lorsqu'il eut terminé de le remonter.

« Ce que je dis, c'est qu'un phénomène perçu ne peut l'être qu'à l'intérieur d'un système structural de perception de l'observateur. Ce que vous voyez de moi... » Il se montra pour appuyer ses dires. « ... est la projection de votre propre esprit. J'apparaîtrais tout autre à un système perceptif différent, aux yeux de la police, par exemple. Il existe autant de points de vue que de créatures sensibles. »

« Humm », fit Glimmung.

« Vous comprenez ma distinction », appuya Joe. « Que désirez-vous vraiment, monsieur Fernwright ? Le temps est venu pour vous d'agir. De participer – ou de refuser cette participation – à un grand moment historique. En cet instant, monsieur Fernwright, j'existe en un millier d'endroits ; j'y engage ou je m'efforce d'engager une immense variété d'ingénieurs et d'artisans... Vous êtes un artiste parmi beaucoup d'autres, je ne peux vous attendre plus longtemps. »

« Suis-je vital pour le projet ? » demanda Joe.

« Oui ; quelqu'un doit soigner les poteries. Vous ou un autre. »

« Quand toucherai-je mes 35 000 crumbles ? D'avance ? »

« Vous les recevrez, quannnnn », commença à dire Glimmung avant de s'arrêter avec la course du disque sur le Victrola.

Salaud, pensa Joe tristement pendant qu'il tournait la manivelle.

« Quand », dit Glimmung, « et si, seulement si, la cathédrale est relevée des flots, remise à la place qu'elle occupait des siècles auparavant. »

C'est bien ce que je pensais, maugréa Joe pour lui-même.

« Viendrez-vous sur la planète du Laboureur ? » demanda Glimmung.

Joe réfléchit un instant. Dans sa tête, il évoquait la chambre où il dormait, sa minuscule cellule de travail, la perte de ses pièces de monnaie, la police... Il les rassembla tous pour essayer

d'en tirer la somme de sa vie. Qu'est-ce qui me retient ici ? se demanda-t-il. L'ancre du *connu*. Le fait que j'y suis habitué. On peut s'habituer à tout, et même apprendre à l'aimer. L'exemple du chien de Pavlov avec ses réflexes conditionnés le montre bien. Je suis tenu par l'habitude et rien de plus.

Il demanda à Glimmung : « Pourrais-je recevoir quelques crumbles à l'avance ? Je voudrais acheter une veste de sport en cachemire et une nouvelle paire de souliers de tous les jours. »

Le phonographe explosa ; des morceaux jaillirent dans toute la pièce, blessant Joe aux bras et au visage. Au centre des cercles d'eau et de feu hurlait une figure immense aux traits distordus par la colère ; l'apparence fragile de la jeune fille avait disparu ; à sa place rayonnait la force d'un soleil. Le visage le maudissait, l'insultait en une langue inconnue. Il se recroquevilla, écrasé par la colère de Glimmung. Les objets familiers par lesquels Glimmung s'était manifesté jusqu'à présent partirent en fragments minuscules, le tissu fragile et même la structure d'eau et de feu. La cave commença enfin à se craqueler, comme une ruine qui s'écroule ; des blocs de ciment pleuvaient sur le plancher, puis le sol s'affaissa, s'effondrant comme de la boue sèche.

Jésus, Marie ! pensa Joe. Et Smith disait qu'il était sénile. D'énormes morceaux de la maison tombaient maintenant tout autour de lui ; une section de tuyauterie le frappa en pleine tête et il entendit chanter les mille voix de la peur. « Je vais y aller », cria-t-il, les yeux fermés, les bras enroulés autour de la tête pour la protéger. « Vous avez raison ; il ne faut pas plaisanter avec ça. Je suis désolé. Je sais que ça a une grande importance pour vous. »

La poigne de Glimmung se resserra sur sa poitrine ; comme si elle n'avait tenu qu'un journal. Pendant un instant, il contempla un œil enragé, à la pupille de flammes dévorantes – un œil unique ! – puis la tempête de feu se calma. La pression sur sa cage thoracique diminua un peu. Mais suffisamment. Il pensa : je n'ai probablement pas de côte fêlée. Je ferais tout de

même mieux de me faire examiner par un docteur avant de quitter la Terre, pour être plus sûr.

« Je vais vous laisser dans la salle d'attente principale du spatioport de Cleveland », dit Glimmung. « Vous trouverez sur vous assez d'argent pour acheter un ticket à destination de la planète du Laboureur. Prenez le premier vol ; ne retournez pas à votre chambre pour prendre vos affaires – la police vous y attend. Prenez ceci. » L'objet captait la lumière pour la refléter en mille couleurs ; les coloris se regroupaient en une forme, puis s'écoulaient en fins ruisseaux pour reconstituer une nouvelle structure un peu plus loin.

« Un tesson de poterie », dit Glimmung.

« C'est un morceau d'un des vases détruits de la cathédrale ? » demanda Joe. « Pourquoi ne pas me l'avoir montré tout de suite ? » Je serais parti immédiatement, pensait-il, si je l'avais vu... Si j'avais pu deviner.

« Vous savez maintenant », conclut Glimmung, « ce que vous allez réparer grâce à votre talent. »

V

L'HOMME est un ange frappé de folie, pensa Joe Fernwright. Jadis, ils avaient tous été de véritables anges, et à ce moment-là, ils avaient le choix entre le Bien et le Mal. C'était facile, très facile, d'être un ange. Alors, quelque chose était arrivé, avait mal tourné, ou s'était brisé, ou encore avait échoué. Et le choix qui s'était depuis lors posé à eux ne se résolvait pas à préférer le Bien ou le Mal, mais à distinguer quel était le moindre mal. Sous la poussée du paradoxe, leur esprit avait cédé, et ils étaient maintenant des hommes.

Assis sur la peluche de plastique de son banc au spatioport de Cleveland, à attendre son vol, Joe se sentait faible et peu sûr de lui. Devant lui l'attendait un travail terrible – terrible en ce sens qu'il imposerait des efforts disproportionnés à ses forces déclinantes. Je suis une chose grisâtre, pensa-t-il, emportée par les vents qui me font rouler et tournebouler comme une fleur de pissenlit grise qui vole, vole...

La force. La force de l'être. Et son opposé, la paix de l'indifférencié ; lequel était le mieux ? Les forces s'épuisaient un jour ou l'autre ; c'était inéluctable ; aussi la réponse était peut-être là, et ne fallait-il pas chercher plus loin. La force – l'être – était un état temporaire. La paix – le non-être – correspondait à l'éternité.

Elle avait existé avant sa naissance et reprendrait son cours avec sa mort. La période d'énergie, prise entre les termes, n'était qu'un épisode ; la flexion rapide de muscles d'emprunt, d'un corps qu'il faudrait bien retourner... à son véritable propriétaire.

S'il n'avait pas rencontré Glimmung, il n'aurait jamais pensé cela – jamais compris. Mais chez Glimmung, il percevait l'existence d'une énergie éternelle, qui se renouvelait d'elle-même. Comme une étoile, Glimmung dévorait sa chair, et pourtant ne se consumerait jamais. Et comme une étoile, il était

magnifique ; image d'une fontaine, d'un pré, une rue vide au crépuscule, sous le ciel qui s'éteint. Le ciel s'assombrirait, le crépuscule laisserait place à la nuit, mais Glimmung continuerait à étinceler, comme si ses flammes purifiaient autour de lui tout être vivant et toute chose. Il était la lumière qui révélait l'âme et ses parties pourrissantes. Celle qui brûlait les déchets d'une vie que personne ne réclamait.

Assis dans la salle d'attente du spatioport, Joe entendit les moteurs d'une fusée qui démarrait. Tournant la tête, il vit par la grande baie une LB 4 qui s'élevait, secouant l'immeuble et son contenu. En quelques secondes elle avait disparu ; rien ne restait de son passage.

Aux abords d'un immense marécage, j'écoute le silence, mais dans le lointain me parvient le son, mystérieux et sauvage, de véhicules gigantesques.

Il se redressa et traversa la salle d'attente pour entrer dans la cabine du Père où il prit place avant de glisser une pièce dans la fente prévue à cet effet et composer un numéro au hasard. Le tableau s'éclaira à *zen*.

« Parlez-moi de vos tourments », dit le Padre, d'une voix âgée marquée par la compassion. Il parlait doucement, comme si rien ne pressait, rien n'obligeait à faire vite. Le temps n'existait pas.

Joe parla : « Je n'ai pas travaillé depuis sept mois et on me propose un boulot qui me mènera hors du système solaire. J'ai peur. Et si je n'y arrive pas ? Si j'avais perdu mon talent après toute cette oisiveté ? »

La voix éthérée du Père flottait, rassurante, autour de lui. « Vous avez travaillé et vous avez arrêté. Ne pas travailler est le labeur le plus dur qui soit. »

J'ai ce que je mérite ; un tas de discours zen, et avant que le Père ait pu ânonner plus avant, il enclencha *l'éthique puritaine*.

« Sans travail », dit le Padre d'un ton plus décidé, « un homme n'est rien. Il cesse d'exister. »

Rapidement Joe composa : *église catholique romaine*.

« Dieu, et son amour, vous recueillera, mon fils », fit le père d'une voix douce et lointaine. « Dans ses bras, vous êtes en sécurité. Jamais il ne... »

Joe appela *Allah*.

« Tuez votre ennemi », tonna le Père.

« Je n'ai pas d'ennemi », répondit Joe, « sauf ma propre fatigue et ma peur de l'échec. »

« Voilà vos adversaires », fit le Padre, « que vous devez exterminer dans un *jihad* ; vous devez vous prouver à vous-même que vous êtes un homme, et un homme véritable rend coup pour coup. » La voix du Père était sévère.

Joe fit le numéro du *judaïsme*.

« Un bon bol de soupe de grosses limaces martiennes et... » commença le Père, suave ; mais la pièce de Joe ne pouvait acheter plus de temps et le Père s'éteignit, il retomba inerte, mort... ou tout au moins endormi.

De la soupe à la limace, réfléchit Joe, la nourriture la plus nourrissante que l'on connaisse. Peut-être est-ce après tout le meilleur conseil que j'aie reçu. Je vais faire un tour au restaurant du spatioport.

Arrivé là-bas, il se hissa sur un tabouret et prit le menu.

« Puis-je vous offrir une cigarette au tabac ? » lui proposa l'homme assis près de lui.

Horrifié, Joe le fixa un moment et dit : « Mon Dieu, vous ne pouvez pas fumer de cigarette à l'extérieur... tout spécialement ici. »

Il se tourna vers l'homme avec agitation et recommença à parler jusqu'à ce qu'il réalise à qui il s'adressait.

C'était Glimmung qui se trouvait près de lui, sous sa forme humaine.

« Il n'était pas dans mes intentions de vous inquiéter », dit Glimmung. « Votre travail est bon. Je vous ai choisi parce que je vous considère comme le meilleur réparateur de poteries sur Terre. Je vous l'ai déjà dit, ça aussi. Le Père avait raison ; vous avez besoin de quelque chose à manger et d'un moment pour vous reposer. Je vais passer la commande. » Glimmung fit un

signe au mécanisme-robot qui fournissait les repas... un signe d'une main qui tenait une cigarette allumée.

« Ne peuvent-ils voir la cigarette ? » demanda Joe.

« Non », dit Glimmung. « Et de toute évidence le serveur automatique ne le peut pas non plus. » Il se retourna vers Joe et lui dit : « Commandez vous-même. »

Après avoir avalé sa soupe de limaces et son café à zéro pour cent de caféine (pourcentage imposé par la loi), Joe reprit : « Je ne crois pas que vous compreniez. Pour quelqu'un comme vous... »

« Comme qui ? » fit Glimmung.

« Ne le savez-vous pas ? »

« Une créature ne peut pas se connaître elle-même », dit Glimmung. « Vous ne vous connaissez pas ; vous n'avez *aucune* idée de vos capacités fondamentales. Savez-vous ce que l'Élévation signifiera pour votre existence ? L'actualisation de tout ce qui en vous était latent. Tous ceux qui se rassemblent pour l'Élévation, venus d'une centaine de planètes éparpillées dans la galaxie... tous atteindront à l'Être. Vous n'avez jamais vécu, Joe Fernwright. Vous existez seulement. Être c'est agir. Et nous ferons une œuvre merveilleuse, Joe Fernwright. » La voix de Glimmung sonnait comme du métal.

« Seriez-vous là pour calmer mes doutes ? demanda Joe. « Est-ce pour cela que vous êtes au spatioport ? Pour vous assurer que je ne change pas d'avis et m'enfuit au dernier moment ? » Ce n'était pas possible ; il n'était pas si important que cela. Glimmung, étiré entre quinze mondes, ne s'abaisserait pas à tenter de restaurer la confiance d'un pauvre réparateur de poteries de Cleveland ; Glimmung avait bien trop à faire : des affaires plus importantes.

Glimmung parla encore : « C'est une "affaire importante". »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il n'existe pas de sujet de seconde importance. Tout comme il n'y a pas de vie sans valeur. La vie d'un insecte, d'une araignée est aussi grosse que la vôtre ou que la mienne. La

vie est la vie. Vous désirez survivre autant que moi. Vous avez supporté sept mois d'enfer, attendant jour après jour la délivrance... à la manière d'une araignée. Pensez à elle, Joe Fernwright. Elle tisse sa toile, puis construit une petite cache de soie tout au fond et s'y installe. Elle est reliée à son œuvre par des fils qui la préviendront. Elle attend. Un jour passe. Deux jours. Une semaine. Elle attend toujours ; elle ne peut rien faire d'autre. Minuscule pêcheur de la nuit... Quelquefois, un être se heurte à la toile et lui permet de survivre. Quelquefois, il ne se passe rien, et elle attend, pensant : "C'est trop tard. Ça ne viendra plus à temps." Et elle a raison ; elle meurt en continuant sa garde. »

« Mais dans mon cas », fit Joe, « quelqu'un est venu. »

« Je suis là », dit Glimmung.

« M'avez-vous choisi », Joe hésita, « dans un geste de pitié ? »

« Pas du tout », répondit Glimmung. « L'élévation demandera de grands et multiples talents ; de vastes sommes de connaissance et de savoir-faire ; la conjugaison de tous les arts. Vous avez toujours le tesson, n'est-ce pas ? »

Joe sortit le fragment divin d'une poche de sa veste ; il le plaça sur le comptoir, près du bol de soupe vide.

« J'en ai des milliers comme celui-là », reprit Glimmung. « Vous devez avoir encore une centaine d'années à vivre. Vous n'y arriverez pas dans ce laps de temps ; vous marcherez sur un sol jonché de merveilleux débris, jusqu'au jour de votre mort. Et vous serez exaucé ; vous *serez* jusqu'au bout. Et puisque vous aurez été, vous existerez à jamais. » Glimmung jeta un coup d'œil à la montre de marque Oméga qui entourait son poignet d'humanoïde. « Ils vont annoncer votre vol dans deux minutes. »

Après qu'il eut été attaché à sa couchette, le casque pressurisé vissé sur sa tête, Joe parvint à se tortiller pour voir son compagnon de voyage étendu auprès de lui.

Mali Yojez, disait l'étiquette. Il lança un coup d'œil discret et aperçut une jeune femme, extra-terrestre, mais manifestement humanoïde.

Puis les moteurs se mirent en marche et la fusée commença sa montée.

C'était la première fois qu'il quittait la Terre, ce qu'il réalisa avec de plus en plus d'acuité au fur et à mesure que le poids s'alourdissait sur sa poitrine. « Ce-n'est-pas-du-tout-comme-d'aller-de-New-York-à-Tokyo », se dit-il en s'efforçant de respirer. Avec un effort incalculable, il réussit à tourner la tête et regarder de nouveau la fille. Sa peau était devenue bleue. Peut-être est-ce naturel à sa race ? pensa Joe. Ou peut-être suis-je bleu moi aussi ? Suis-je en train de mourir ? Puis les fusées principales s'allumèrent... et Joe s'évanouit.

Au réveil, l'air baignait de la *IV^e symphonie* de Mahler, derrière laquelle bruissaient des voix murmurantes. Je suis le dernier à reprendre mes esprits, se dit-il tristement. La mignonne hôtesse aux cheveux sombres dévissa rapidement son casque et éteignit l'arrivée d'oxygène.

« Vous vous sentez mieux, monsieur Fernwright ? » demanda-t-elle en le repeignant délicatement. « Mlle Yojez a lu le curriculum vitae que vous nous avez fourni avant le départ, et elle aimerait beaucoup faire votre connaissance. Là ! Votre coiffure est redevenue impeccable. Ne trouvez-vous pas mademoiselle Yojez ? »

« Comment allez-vous, monsieur Fernwright ? » demanda Mlle Yojez avec un accent prononcé. « J'ai été heureux de vous connaître beaucoup. Dans la longueur de notre voyage, je suis surpris de ne pas parler avec vous, parce que je crois qu'en commun nous avons énormément. »

« Puis-je voir la fiche de Mlle Yojez ? » demanda Joe à l'hôtesse qui la lui transmit aussitôt. Il la survola rapidement : Animal favori : le squimp. Couleur préférée : rej. Jeu : Monopoly. Musique : Koto, classique et Kimio Eto. Née dans le système de Proxima du Centaure, ce qui en faisait une sorte de pionnière.

« Je vois », dit Mlle Yojez, « que nous partons dans la même entreprise, beaucoup d'entre nous avec l'inclusion de vous et je. »

« Vous et moi », fit Joe.

« Vous êtes naturel de la Terre ? »

« Je n'en suis jamais parti de ma vie », répondit Joe.

« Alors, c'est votre premier vol spatial ? »

« Oui », dit-il. Il l'examina sans trop le montrer et la trouva attirante ; ses cheveux de bronze coupés court formaient un joli contraste avec sa peau gris clair. En plus elle avait une des tailles les plus fines qu'il eût jamais vues, et sous la mousse élastique à vaporiser qui lui servait de blouse et de pantalon, on pouvait parfaitement la voir, comme le reste de sa personne d'ailleurs.

« Vous êtes une spécialiste de la biologie marine », dit-il en poursuivant la lecture de sa fiche.

« Vraiment. Je dois déterminer la profondeur de l'infection par le corail des... » Elle s'arrêta pour chercher un mot dans un petit dictionnaire. « ... objets engloutis. »

Il eut envie de lui poser une question : « Comment Glimmung s'est-il manifesté dans votre cas ? »

« Manifester », répéta Mlle Yojez ; elle chercha dans son petit dictionnaire.

« *Matérialiser* », fit l'hôtesse en souriant. « Un circuit relie notre vaisseau à un cerveau électronique traducteur sur Terre. Près de votre fauteuil vous trouverez un écouteur et un micro. Voilà les vôtres, monsieur Fernwright, et ceux-là vous reviennent, mademoiselle Yojez. »

« Mes talents linguistiques se réveillent », fit Mlle Yojez en répétant l'offre. Elle s'adressa à Joe. « Qu'avez-vous... »

« Comment Glimmung vous est-il apparu ? » demanda Joe. « Quelle était son apparence physique ? Gros ? Petit ? Imposant ? »

Mlle Yojez répondit : « Glimmung se manifeste dans un cadre aquatique, car, en fait, il repose souvent au fond des

océans de sa planète, dans le... » Elle réfléchit un instant. « ... à proximité de la cathédrale. »

Voilà qui expliquait les transformations océanes au poste de police. « Mais ensuite, sous quelle forme est-il apparu ? » demanda-t-il. « Toujours la même ? »

« La seconde fois qu'il est venu à je », fit Mlle Yojez, « il s'est manifesté comme un linge de panier. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? s'étonna Joe. Un panier de linge ? Il pensa alors au Jeu ; le vieux démon reprit soudain vie en lui. « Mademoiselle Yojez », dit-il, « nous pourrions peut-être utiliser le traducteur électronique... Ils sont parfois extrêmement intéressants... laissez-moi vous raconter un incident survenu il y a plusieurs années au cours de la traduction automatique d'un article soviétique sur *l'engineering*. Le terme... »

« S'il vous plaît », l'interrompit Mlle Yojez. « Je ne peux pas vous suivre et nous avons en plus des choses autres à discuter. Nous devons demander à tout le monde et trouver combien sont employés ici par monsieur Glimmung. » Elle se plaça les écouteurs autour de la tête, empoigna le microphone et pressa tous les boutons sur la console de traduction près d'elle. « Est-ce que tous ceux qui se rendent à la planète du Laboureur pour travailler dans l'œuvre de monsieur Glimmung peuvent lever la main, s'il vous plaît ? »

« Je termine rapidement », fit Joe. « Cet article, lorsqu'il eut été traduit en anglais par le cerveau électronique contenait un terme étrange qui réapparaissait constamment : mouton d'eau. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Ils se posaient tous la question et personne ne trouvait de réponse jusqu'à ce que... » Mlle Yojez l'interrompit encore. « Des quarante-cinq passagers de ce navire, trente sont des employés de Glimmung. » Elle se mit à rire. « Peut-être le temps est-il venu d'établir une union et de faire un travail collectif. »

Un homme au visage austère et aux cheveux gris dit : « C'est une très bonne idée. »

« Mais il nous paye déjà tellement », remarqua un petit personnage timide, placé sur la gauche de l'appareil.

« S'est-il engagé par écrit ? » reprit l'homme aux cheveux gris. « Il nous a fait des promesses orales, puis il nous a menacés, si j'ai bien compris. Tout au moins il m'a menacé. Il est arrivé comme pour le Jugement Dernier et m'a complètement désarçonné. Si vous me connaissiez, vous sauriez qu'on arrive pas souvent à faire le coup à Harper Baldwin. »

« Alors », reprit Joe avec confiance, « ils sont arrivés à remonter à l'article original. Et vous savez ce qui s'était passé ? Le russe pour "bélier hydraulique" était devenu en anglais "mouton d'eau". Alors, guidés par cette mésaventure, quelques distingués collègues et moi-même... »

« Les promesses orales », fit une femme d'entre deux âges, au visage anguleux, située vers le fond de l'appareil, « ne suffisent pas. Avant que nous commencions le moindre travail, il faut que nous obtenions un contrat écrit. En fait, si on réfléchit bien, il nous a embarqués sur ce vaisseau par l'intimidation. »

« Pensez alors, quelle menace il fera peser sur nous lorsque nous serons sur la planète du Laboureur », fit remarquer Mlle Yojez.

Personne ne parla pendant un moment.

« Nous l'appelons le Jeu », conclut Joe.

« En plus », reprit l'homme aux cheveux gris, « nous devons nous rappeler que nous ne formons qu'une petite partie de la force de travail que Glimmung a recrutée tout autour de la Galaxie. Ce que je veux dire, c'est que nous pouvons nous organiser entre nous autant que nous voulons ; qu'est-ce que cela peut bien lui foutre ? Nous ne sommes qu'une goutte d'eau dans la mer, nous tous réunis. Ou plutôt nous le deviendrons en atteignant cette saloperie de planète, ce qui ne devrait pas tarder. »

« Voilà ce que nous allons faire », dit Mlle Yojez, « c'est nous organiser ici même, et, lorsque nous serons sur la planète du Laboureur, nous logerons probablement à un des principaux

hôtels de la ville. Une fois là-bas, nous pourrions prendre contact avec les autres ou quelques-uns d'entre eux en vue de créer un véritable syndicat. »

Un rougeaud aux traits lourds fit : « Mais Glimmung n'est-il pas... » Il fit un geste ample. « ... une créature surnaturelle ? Une divinité ? »

« Les dieux n'existent pas », reprit le petit homme à l'aspect timide. « J'ai eu la foi dans ma jeunesse, mais après avoir supporté la frustration, le désappointement et le désespoir répétés, j'ai laissé tomber ma croyance. »

Son interlocuteur reprit : « Qu'est-ce que ça peut vous faire, le nom dont vous l'affublez ? L'important, c'est ce qu'il est capable de faire. » Il déclara avec vigueur : « Par rapport à nous, Glimmung a la puissance et la nature d'un dieu. Il peut par exemple se manifester simultanément sur dix ou quinze planètes en même temps, et nous attendre pourtant à notre arrivée. Et oui, il s'est montré à moi sous un aspect effroyable, comme le disait bien le monsieur qui est assis là-bas. Mais je suis convaincu d'être en présence d'une puissance terrible et véritable. Glimmung nous a amenés où il voulait... il nous a obligés. Dans mon cas, la police a bizarrement commencé à s'intéresser à moi en même temps que Glimmung prenait contact. Cela s'est déroulé de telle manière que j'ai été plus ou moins pris au piège entre la proposition de Glimmung et la prison politique. »

Mon Dieu ! pensa Joe. C'est peut-être Glimmung qui m'a balancé le S.Q.C. sur la tronche. Et les policiers qui sont arrivés juste lorsque je donnais mes pièces, ceux qui m'ont coffré, pareil !

Plusieurs personnes parlaient en même temps, maintenant, Joe écoutait avec attention, il suivait la dérive générale de leur discours ; eux aussi parlaient de sauvetage des mains de la police. Voilà qui change tout, se dit-il.

« Il s'est débrouillé pour me faire commettre un délit », gémissait une grosse bonne femme. « Il m'a fait signer un chèque en faveur d'une des organisations gouvernementales de

bienfaisance, en un geste passionné. Le chèque n'était pas approvisionné et la police m'a attrapée. J'ai exploité ma mise en liberté sous caution pour partir avec ce vaisseau. Je suis très étonnée que le S.Q.C. m'ait laissé m'enfuir. J'étais sûre qu'ils me coinceraient au spatioport. »

Voilà qui est étrange, pensa Joe. Le S.Q.C. aurait pu nous arrêter tous ; Glimmung ne nous a pas transportés sur sa planète par une gigantesque démonstration de sa puissance ; il nous a fait prendre un vol régulier... il nous a même accompagnés au spatioport, apparemment pour s'assurer que nous ne renoncions pas. Est-ce que cela veut dire qu'il n'existe pas de véritable antagonisme entre Glimmung et le S.Q.C. ?

Il tenta de se souvenir des lois actuelles sur les connaissances et talents de grande valeur. C'était un délit grave, se rappela-t-il, pour une personne, de quitter la Terre, si son talent ne pouvait être remplacé en son absence en privant le gouvernement comme le peuple. « Mes déclarations sur mes capacités lors de l'embarquement ont été écoutées d'une oreille distraite ; l'officiel avait tamponné mes papiers et était passé au suivant... qui possédait probablement lui aussi des capacités très spécialisées et particulièrement utiles à la collectivité. » Ils les avaient tous laissé partir pour la planète du Laboureur.

L'insécurité, profonde et tenaillante, étendait ses bras d'ombre en lui. Glimmung et la police marchant main dans la main... Si c'était le cas, il restait sous l'emprise des autorités, tout autant que s'il était demeuré tranquillement assis au commissariat. Et peut-être plus encore. Sur la planète du Laboureur, le corpus des lois protectrices de l'accusé ne les défendrait pas. Ils seraient les objets de Glimmung qui pourrait faire d'eux ce que bon lui semblerait. « Des extensions de Glimmung, voilà notre futur statut. Je file vers une autre existence corporative, et ma fuite n'est qu'illusoire. Je ne me suis libéré de rien, ni de personne. Et c'est vrai pour tous les autres. » Par centaines, par milliers, ils accouraient vers la planète du Laboureur, gigantesque fleuve pressé de trouver une digue. Dieu de miséricorde ! implora-t-il désespérément. Mais

alors, il pensa à quelque chose que lui avait dit Glimmung, sous sa forme humanoïde, dans le restaurant du spatioport. « Il n'y a pas de vie sans importance. » Et le *petit pêcheur de la nuit*, c'est le nom qu'il avait donné à l'humble araignée.

« Écoutez », dit Joe tout haut dans son microphone, et il pressait tous les boutons en même temps ; tous les passagers l'entendaient, qu'ils le voulussent ou non. « Glimmung m'a dit quelque chose au spatioport. Il m'a parlé de la vie qui attendait l'arrivée de quelque chose pour la nourrir, et d'une attente qui durerait jusqu'à la mort. Il m'a révélé que l'œuvre, l'Élévation d'Heldscalla était l'événement que ma vie avait toujours attendu. » La conviction grandissait dans son esprit jusqu'à en devenir absolue et toute-puissante, il sentait qu'elle le transformait. Elle l'éveillait de plus en plus de sa somnolence, au point qu'il pouvait crier, selon les mots de Glimmung, *je suis*. « Tout ce qui est latent », a dit Glimmung, « les potentialités de votre vie seront actualisées ! J'ai senti... » Il hésita, cherchant à trouver le mot exact. « Il savait », reprit-il finalement devant les passagers silencieux, « tout de ma vie. Il la connaissait de l'intérieur, comme s'il était en moi et regardait par mes yeux. »

« C'est un télépathe », osa avancer le jeune homme timide. Il y eut des remous approbateurs.

« C'était plus que cela », dit Joe. « Putain, la police a l'équipement télépathique nécessaire, et ils s'en servent tout le temps ! Ils m'ont sondé hier encore. »

Mlle Yojez dit : « J'en ai fait l'expérience, moi aussi. »

Elle s'adressa aux autres : « M. Fernwright a raison. Glimmung a regardé au plus profond de moi-même ; tout se passait comme s'il avait eu accès aux origines de ma vie et l'avait fait dérouler devant lui pour aboutir ici. Il a compris que cet "ici" ne valait pas la peine d'être vécu. Sauf s'il comprend ce voyage. »

« Mais il conspire avec la police... » commença l'homme aux tempes grises. Mlle Yojez l'interrompit aussitôt.

« Nous n'en savons rien. Je crois que nous sommes en train de nous laisser aller à la panique. *Je crois que Glimmung a*

monté cette tâche pour nous sauver tous. Il nous a tous vus, il a contemplé la futilité de nos existences, leur terme inéluctable, et il nous a aimés parce que nous vivions. Il a fait ce qu'il a pu pour nous aider. Le renflouement d'Heldscalla n'est qu'un prétexte ; nous tous – il y en a peut-être des milliers – sommes le véritable objectif de l'entreprise. » Elle s'arrêta un moment, puis reprit : « Il y a trois jours, j'ai tenté de me suicider. J'ai attaché le tuyau de mon aspirateur à l'échappement de ma voiture de surface, j'ai introduit l'autre extrémité sur le siège avant, je suis montée et j'ai allumé le moteur. »

« Et vous avez changé d'avis ? » demanda une fille à l'aspect fragile et aux cheveux de paille.

« Non », répondit Mlle Yojez. « La turbine a eu des ratés et a débouché le tuyau. J'ai attendu une heure dans le froid pour rien. »

Joe lui demanda : « Auriez-vous recommencé ? »

« J'avais l'intention de remettre ça aujourd'hui », dit-elle d'un ton neutre. « Et cette fois-ci de ne pas me rater. »

L'homme dont le visage était aussi rouge que les cheveux fit : « Écoutez ce que j'ai à dire, parce que ça vaut la peine. » Il soupira, un bruit rauque de respiration et de désespoir. « J'allais le faire, moi aussi. »

« Pas moi », l'interrompit l'homme aux cheveux gris ; il paraissait furieux ; Joe ressentait la force de cette colère. « J'ai accepté de venir parce qu'il y avait beaucoup d'argent en jeu. Vous comprenez ? Je suis psychokynétiste, le meilleur de la Terre. »

Sombre, il tendit le bras et une mallette au fond du compartiment s'envola droit vers lui. Il l'attrapa d'une poigne féroce, la serrant de toutes ses forces.

La serrant, pensa Joe, tout comme Glimmung m'a étreint.

« Glimmung est ici », dit-il, « parmi nous ». À l'homme aux cheveux gris, il affirma : « Vous êtes Glimmung et pourtant vous vous révoltez contre la confiance que nous lui donnons. Je vous reconnais. » L'homme sourit : « Non, mon ami, je ne suis pas

Glimmung, je m'appelle Harper Baldwin, psychokinétiste consultant du gouvernement. Jusqu'à hier plus exactement. »

« Mais Glimmung est là, quelque part », affirma une femme au corps boursoufflé, aux cheveux emmêlés comme ceux d'une poupée ; elle tricotait et avait gardé le silence jusque-là. « Cet homme là-bas a raison. »

« Monsieur Fernwright », offrit l'hôtesse pleine d'attention, « puis-je vous présenter les uns les autres ? Cette jolie fille près de Monsieur Fernwright s'appelle Mali Yojez. Et l'homme... » Elle continua sa litanie bourdonnante, mais Joe n'écoutait pas, les noms n'étaient pas importants, sauf peut-être celui de la fille assise près de lui. Pendant les dernières minutes, il s'était de plus en plus senti attiré par sa pâle beauté faite d'économie et de retenue. Aucune comparaison avec Kate, pensa-t-il pour lui-même. Tout juste l'opposé. Voilà une femme vraiment féminine ; Kate est un homme raté. Le genre de femme qui castré tous ceux qu'elle rencontre.

Lorsque les présentations furent terminées, Harper Baldwin parla d'une voix aussi forte qu'assurée : « Je pense que notre état, notre véritable état, est celui d'esclave. Essayons une minute de revoir les faits, comment nous sommes arrivés ici. Le bâton et la carotte. N'ai-je pas raison ? » Il jeta des regards alentour, cherchant l'approbation.

« La planète du Laboureur », dit Mlle Yojez à voix haute, « n'est-ce pas une région de seconde zone, laissée à l'abandon et qui manque du minimum. On y trouve une société avancée très active qui évolue constamment ; en vérité ce n'est pas encore une civilisation au sens strict du mot, mais ce ne sont pas non plus des tribus sauvages en quête de nourriture, même pas des clans de planteurs d'agrumes. Elle a des villes, des lois ; toute une palette d'activités artistiques allant de la danse à une variété d'échecs quadridimensionnels. »

« Ce n'est pas vrai », fit Joe d'une voix rageuse. Tout le monde se tourna vers lui, surpris devant son ton. « Il n'y a là-bas qu'une immense créature sénile, et paraît-il infirme. Je n'ai pas entendu parler d'une société urbaine évoluée. »

« Attendez un instant », dit Harper Baldwin. « Il serait difficile de traiter Glimmung d'infirmes. Où avez-vous péché vos informations, Fernwright ? Dans l'encyclopédie gouvernementale ? »

Mal à l'aise, Joe répondit que oui, en ajoutant pour lui-même : et par personne interposée.

« Si l'encyclopédie décrit Glimmung comme un infirmes », fit Mlle Yojez d'un ton calme, « j'aimerais bien savoir ce qu'elle dit d'autre. Mesurer la distance qui existe entre vos renseignements sur la planète du Laboureur et la réalité. »

De plus en plus mal, Joe répondit : « Endormie. D'un âge avancé, donc sénile ; donc inoffensive. » Une caractéristique qui ne correspondait pas au comportement de Glimmung, tel qu'il s'était montré à Joe et aux autres.

Mlle Yojez se leva et dit : « Vous voudrez bien m'excuser. Je crois que je vais aller m'asseoir dans le salon lire un magazine ou dormir un peu. » Elle sortit du compartiment des passagers à petits pas rapides.

Sans s'arrêter de s'affairer, la grosse dame au tricot fit : « Je pense que monsieur Fernwright devrait aller au salon faire ses excuses à mademoiselle Je-ne-sais-trop-son-nom. »

Les oreilles rouges de honte, des picotements dans la nuque, Joe se leva et partit à la recherche de Mali Yojez.

Comme il descendait les trois marches moquetées, il fut pris d'un étrange sentiment d'aller vers la mort. Ou plutôt vers une première véritable vie, vers une naissance ?

Il le saurait un jour. Mais pas aujourd'hui.

VI

IL trouva Mlle Yojez à l'endroit prévu, assise dans un des grands sièges mous du salon, à lire *Ramparts*. Elle ne leva pas les yeux vers lui, mais il fit comme si elle avait remarqué sa présence et dit : « Comment se fait-il que vous sachiez autant de choses sur la planète du Laboureur, mademoiselle Yojez ? Vous ne sortez évidemment pas votre savoir de l'encyclopédie. Comme moi. »

Elle continua à lire et ne répondit pas.

Après un moment, Joe s'assit à côté d'elle et resta là à hésiter, ne sachant quoi dire. Pourquoi avait-il si mal pris ses renseignements sur la planète du Laboureur ? Sa réaction l'étonnait maintenant autant qu'elle avait surpris les autres. « Nous avons un nouveau jeu », dit-il enfin. Elle poursuivit sa lecture. « On doit chercher dans les archives des journaux les titres les plus amusants qui aient jamais été imprimés. Chaque joueur choisit son titre, et on établit un classement. » Elle garda le silence. « Je vais vous dire celui qui m'a fait le plus rire », continua-t-il. « Il n'a pas été facile à trouver ; j'ai dû chercher jusqu'en 1962. »

Mali Yojez leva les yeux. Son visage ne montrait ni émotion ni ressentiment. Seulement une curiosité détachée, de nature sociale. Rien de plus. « Et quel était votre titre, monsieur Fernwright ? »

« ELMO PLASKETT TOMBE LES GÉANTS. »

« Qui était Elmo Plaskett ? »

« C'est tout l'humour de la chose », fit Joe. « Il est venu de division d'honneur ; personne n'avait entendu parler de lui. C'est très amusant, vous comprenez : Elmo Plaskett est arrivé un jour ; il a tapé dans la balle... »

« C'est du basket-ball ? » demanda Mlle Yojez.

« Du base-ball. »

« Ah oui ; le jeu où l'on se pousse pour gagner deux centimètres. »

Joe dit alors : « Vous êtes déjà allé sur la planète du Laboureur ? »

Elle ne répondit pas pendant quelques secondes puis fit simplement : « Oui. »

Il s'aperçut qu'elle avait roulé son magazine en un cylindre resserré, le tenant fermement des deux mains. Son visage révélait une tension immense.

« Vous savez de première main ce qui nous attend là-bas, et vous avez rencontré Glimmung ? »

« Pas vraiment. Nous savions qu'il était là, à moitié mort ou à moitié vivant ; comme cela vous fait plaisir de le dire... Je ne sais pas. Excusez-moi. » Elle se détourna.

Joe commença à ajouter quelque chose. Mais il aperçut dans un coin du salon ce qui parut être une machine S.S.A. Il se dirigea vers elle et l'examina.

« Puis-je vous aider, monsieur ? » fit une hôtesse en s'approchant. « Voulez-vous que je ferme le salon pour que vous et Mlle Yojez puissiez faire l'amour ? »

« Non », dit-il, « je m'intéresse à cet appareil. » Joe toucha le tableau de contrôle du S.S.A. « Combien cela coûte-t-il pour s'en servir ? »

« Le service du S.S.A. est gratuit la première fois, pendant toute la durée du vol », répondit l'hôtesse. « Ensuite deux véritables pièces de dix centimes. Est-ce que je dois le préparer pour vous et Mlle Yojez ? »

« Ça ne m'intéresse pas », fit Mali Yojez à haute voix.

« Ce n'est pas très gentil pour M. Fernwright » ; l'hôtesse souriait toujours, mais sa voix portait la réprimande. « Il ne peut s'en servir seul, vous savez. »

« Qu'est-ce que vous avez à perdre ? » demanda Joe à Mali Yojez.

« Nous n'avons pas d'avenir commun », répondit-elle.

« Mais c'est le but du S.S.A. », protesta Joe. « Découvrir... »

« Je sais à quoi elle sert », l'interrompit Mali Yojez. « Je m'en suis déjà servie. Très bien », fit-elle brusquement. « Vous verrez ainsi comment ça marche. Une sorte... » Elle chercha le mot. « D'expérience. »

« Merci », répondit Joe.

L'hôtesse commença rapidement à préparer la machine tout en faisant des commentaires explicatifs. « S.S.A. veut dire *Sub specie aeternitatis*, c'est-à-dire quelque chose observée d'une position hors du temps. Bien des gens croient que le S.S.A. connaît le futur, qu'il est précognitif. Ce n'est pas vrai. Le mécanisme, qui est une sorte de cerveau électronique, est relié par des électrodes à chacun de vos cerveaux, et il emmagasine rapidement des quantités immenses de données vous concernant. Il synthétise alors ces éléments, puis extrapole à partir d'eux, sur une base statistique, votre devenir commun probable si vous décidez, par exemple, de vous marier, ou encore de vivre ensemble. Je vais être obligée de dégager deux endroits sur votre cuir chevelu pour pouvoir fixer les électrodes. » Elle sortit un petit instrument en acier inoxydable.

« Quel délai vous intéresse ? » demanda-t-elle pendant qu'elle les rasait tour à tour. « Un an ? Dix ans ? Vous avez le libre choix, mais l'extrapolation sera d'autant plus précise que la période choisie sera courte. »

« Un an », décida Joe. Dix années lui semblaient trop lointain ; il ne serait probablement même plus vivant à cette date.

« Cela vous convient-il, mademoiselle Yojez ? » demanda l'hôtesse.

« Oui. »

« Le cerveau électronique a besoin de 15 à 17 minutes pour regrouper, emmagasiner et traiter les données », fit l'hôtesse en posant les électrodes sur le crâne de Joe puis de Mali Yojez. « Restez tranquillement assis et relaxez-vous ; le processus est bien entendu indolore et vous ne sentirez absolument rien. »

D'une voix aigre, Mali Yojez fit : « Vous et moi, monsieur Fernwright, ensemble pendant une année entière. Quelle pensée douce et sympathique ! »

« Vous avez déjà essayé l'appareil ? » demanda Joe. « Avec un autre homme ? »

« Oui, monsieur Fernwright. »

« Et la prévision était défavorable ? »

Elle hocha la tête.

« Je suis désolé de vous avoir vexé tout à l'heure », fit Joe qui se sentait d'humeur humble et fort coupable.

« Vous m'avez traitée de... » Elle feuilleta son dictionnaire. « De menteuse. Devant tout le monde. J'ai pourtant vécu là-bas et vous pas. »

« Ce que je voulais dire... », commença-t-il, mais l'hôtesse l'interrompit.

« Le cerveau électronique du S.S.A. est en marche. Vous feriez mieux de vous détendre et d'arrêter vos querelles quelques instants. Si vous pouviez arriver à vous laisser flotter... Ouvrir toutes grandes les portes de vos esprits pour que les sondeurs puissent rassembler le matériel. Ne pensez à rien de particulier. »

C'est difficile, pensa Joe. Surtout en ce moment. Kate avait peut-être raison sur mon compte ; en dix minutes je me suis débrouillé pour insulter Mlle Yojez qui est une fort jolie compagne de voyage... Il se sentait morne et accablé. Tout ce que j'ai à lui offrir, c'est ELMO PLASKETT TOMBE LES GÉANTS. Il pensa soudain qu'elle serait intéressée par son métier de guérisseur de poteries. Pourquoi ne lui ai-je pas plutôt parlé de ça ? se demanda-t-il. Après tout, c'est pour cela que nous sommes dans ce vol, pour nos talents, notre expérience, notre savoir et notre savoir-faire.

« Je soigne les poteries », dit-il tout haut. « Je sais », fit Mali Yojez. « J'ai lu votre *curriculum*, vous vous en souvenez ? » Mais le ton de sa voix ne paraissait plus aussi fâché. L'hostilité provoquée par l'inconséquence de Joe s'était calmée.

« Ma profession vous intéresse ? » demanda Joe.

« Elle me fascine », fut sa réponse. « C'est pourquoi je tellement... » Elle s'agita, puis consulta encore son dictionnaire. « Heureuse. De m'asseoir et de vous parler. Dites-moi... les poteries retrouvent-elles leur perfection originelle ? Pas réparées, mais... comme vous dites : soignées ? »

Joe répondit : « Une céramique guérie est dans la condition exacte d'avant la cassure. Les morceaux fusionnent, ils se fondent les uns aux autres. Je dois bien sûr les avoir tous ; je ne peux rien faire s'il manque la plus minuscule fraction de la poterie. » Je commence à prendre sa façon de parler, se dit-il intérieurement. Sa personnalité doit être terriblement forte et je m'en rends compte inconsciemment. Selon le terme de Jung, c'est *l'anima* archétypale que les hommes perçoivent lorsqu'ils abordent des femmes. L'image primordiale qu'ils projettent sur la première femme, puis sur la seconde, ainsi de suite, leur confiant un pouvoir charismatique. Je ferais bien de me méfier, pensa-t-il. Après tout, mon expérience avec Kate montre les qualités volontaires et dominatrices de mon archétype. Pas de réceptivité et de passivité, bien au contraire. Attention, je ne dois pas faire les erreurs du passé. Celles qui portent le nom de Catherine Hurley Blaine.

« Le S.S.A. possède maintenant toutes les données », les informa l'hôtesse. Elle détacha les électrodes de leur cuir chevelu. « Cela ne prendra plus que deux ou trois minutes de traitement. »

« Sous quelle forme l'extrapolation se présente-t-elle ? » demanda Joe. « Inscrite sur un ruban de papier, en langage binaire, ou... »

« Vous allez voir les images d'un instant particulièrement représentatif de votre vie commune, situé à un an d'ici », fit l'hôtesse. « Projetées en trois dimensions et en couleur sur le mur du fond. » Elle atténua les lumières du salon.

« Puis-je fumer ? » demanda Mali Yojez. « Si loin, nous ne sommes pas tenus par les lois terriennes. »

« Fumer des cigarettes de tabac est interdit à bord pendant toute la durée du vol », répondit l'hôtesse. « L'air que nous respirons contient une trop forte proportion d'oxygène. »

Les lumières baissèrent encore ; le salon s'enfonça dans une pénombre profonde ; les objets qui entouraient Joe retournèrent à l'indistinct pour s'y dissoudre comme sa compagne. Un moment passa, puis un cube lumineux se matérialisa près du S.S.A. Des couleurs y palpaient ; des images mouvantes : il se vit au travail à soigner des poteries ; il se vit déjeuner ; il la vit assise à sa coiffeuse en train de se brosser les cheveux. Les images continuaient à sautiller rapidement. Tout d'un coup la représentation visuelle se stabilisa.

En trois dimensions, Joe et Mali Yojez marchaient doucement sur une plage, main dans la main, dans le crépuscule d'un monde étranger et désert. L'objectif *fish-eye* rapprocha la perspective et il vit leurs deux visages. Ils exprimaient l'amour le plus total et le plus tendre. Et devant cette expression d'un futur proche, Joe sut qu'il n'avait jamais ressenti une telle chose, la vie ne lui en avait pas donné l'occasion. Il pensa que peut-être en était-il de même pour elle. Il lui lança un coup d'œil mais les traits de son visage restaient invisibles ; il ne pouvait connaître ses réactions.

« Ça alors ! Vous avez l'air heureux tous les deux », fit l'hôtesse. Mali Yojez lui demanda de bien vouloir sortir.

« Très bien », dit l'hôtesse. « Je suis tout à fait désolée d'avoir été là. » Elle quitta le salon ; la porte cliqueta derrière elle.

« Ils sont partout », fit Mali Yojez en guise d'explication. « L'équipage au grand complet. Ils ne vous lâchent pas. Ne vous laissent jamais seul. »

« Mais elle nous a montré le fonctionnement de l'appareil. » dit Joe.

« Bon Dieu, je peux faire marcher un S.S.A. ; je l'ai fait souvent. » Elle semblait fâchée et tendue, irritée par ce qu'elle voyait.

« On dirait que nous allons bien ensemble », risqua Joe.

« Jésus, Marie ! » Mali Yojez poussa un cri aigu en frappant du poing l'accoudoir du fauteuil. « Elle m'a déjà fait le coup de la même prophétie. Pour moi et Ralf. Tout allait baigner dans l'huile. Ça s'est cassé la gueule ! » Son hurlement s'écroula en un grondement enroué ; sa colère emplissait le salon, présente comme l'odeur d'un fauve. Il sentait sa rage battre près de lui ; devinait l'intense réaction émotionnelle à la scène synthétisée par la machine.

« Comme l'hôtesse nous l'a expliqué », dit Joe, « le S.S.A. ne peut voir le futur ; il peut seulement conjoindre les matériaux tirés de nos deux cerveaux et repérer une direction de plus grande probabilité. »

« Alors, pourquoi utiliser ce truc ? » le contra Mali Yojez.

« C'est un peu comme une assurance-incendie », répondit Joe. « Vous vous mettez dans la situation de celui qui crie à l'escroquerie parce que son appartement-dortoir n'a pas brûlé et qu'on l'oblige à payer les primes. »

« L'analogie est biscornue. »

« Désolé. » Maintenant, Joe se sentait lui aussi irrité. Comme tout à l'heure, c'est à elle qu'il en voulait.

« Vous ne vous imaginez quand même pas », fit Mali d'un ton acerbe, « que je vais coucher avec vous parce que nous nous tenons par la main sur l'écran ? *Tunuma mokimo hilo, kei dei bifo ditikar servat.* » De toute évidence, elle l'injuriait dans sa propre langue.

On tapa à la porte. « Eh, vous deux », beugla Harper Baldwin. « Nous préparons les bases d'une convention collective ; nous avons besoin de vous. »

Joe se leva et avança avec précaution dans la pénombre du salon en direction de la porte.

Ils mirent deux heures à ne pas se mettre d'accord. Ils traînaient sur le moindre argument comme des enfants qui chipotent dans leur assiette.

« En fait, nous n'en savons pas assez sur Glimmung », se plaignit Harper Baldwin qui paraissait épuisé. Puis il dévisagea

fixement Mali Yojez. « J'ai le sentiment que vous en savez plus qu'aucun de nous sur Glimmung, bien davantage que vous ne voulez l'avouer. Bon Dieu, vous nous avez même caché votre séjour sur la planète du Laboureur ; si vous ne l'aviez lâché en parlant à Fernwright... »

« Personne ne le lui a demandé », dit Joe. « Jusqu'à ce que je le fasse. Et elle m'a répondu sans hésiter. » Un jeune homme dégingandé, emmitouflé de lainages, interrogea : « Qu'en pensez-vous, mademoiselle Yojez ? Glimmung essaie-t-il de nous aider, ou s'est-il constitué une population esclave d'experts à utiliser pour ses besoins personnels ? Parce que si c'est ça, nous ferions mieux de faire faire demi-tour au vaisseau avant d'approcher plus encore de notre destination. » Sa voix déraillait de nervosité.

Assise près de Joe, Mali Yojez se pencha vers lui et chuchota : « Sortons d'ici ; retournons au salon ; nous n'arrivons à rien et j'ai encore des choses à vous dire. »

« D'accord », répondit-il, agréablement surpris ; il se leva et elle l'imita aussitôt. Ils longèrent ensemble le couloir qui menait au salon.

« Les voilà qui s'en vont », se plaignit Harper Baldwin. « Qu'est-ce qui vous attire tellement dans ce salon, mademoiselle Yojez ? »

Mali hésita un instant, puis dit : « Nous folâtrons amoureusement », et elle continua son chemin.

Après avoir refermé la porte du salon, Joe la réprimanda doucement : « Vous n'auriez pas dû leur dire ça. Ils vous ont certainement cru. »

« Mais, c'est vrai », répondit Mali. « Une personne n'utilise pas le S.S.A. Si elle n'est pas sincère. Envers l'autre. Dans notre cas, moi-même. » Elle s'assit sur le divan du salon et tendit les bras vers lui.

Il s'assura d'abord que la porte était bien fermée. Tout bien considéré, c'était la chose la plus raisonnable à faire.

Il est des joies trop brutales, trop sauvages pour être exprimées. Celui qui a écrit cela savait.

VII

EN orbite autour de la planète du Laboureur, le vaisseau alluma ses rétrofusées pour ralentir sa vitesse. Ils atterriraient dans une demi-heure.

Joe Fernwright s'amusait, en attendant, à lire d'un œil caustique le *Wall Street Journal*. Au cours de toutes ces années, il y avait déterré les nouvelles les plus effroyables comme les plus étranges. De plus sa lecture vous faisait faire un petit saut dans le futur – de six mois à peu près.

Création d'un dortoir sub-souterrain à New Jersey, destiné tout spécialement aux patients de gériatrie. L'ensemble possède entre autres un circuit ultramoderne de dégagement rapide et facile des chambres nouvellement libérées. Lorsque l'occupant meurt, des détecteurs électroniques scellés dans le mur enregistrent l'arrêt cardiaque et déclenchent l'activité de circuits particulièrement efficaces ; des bras artificiels saisissent le cadavre, l'enfourment dans le mur de la pièce où ses restes sont immédiatement incinérés dans un réceptacle en amiante prévu à cet effet. Le nouveau locataire peut ainsi prendre possession de sa chambre dès le midi suivant.

Il arrêta sa lecture, jeta le journal à terre. Nous sommes mieux en plein espace, décida-t-il. Si c'est le futur qu'ils nous ont prévu là-bas.

« J'ai vérifié nos réservations », fit Mali, prosaïque. « Nous avons tous des chambres à l'hôtel *Olympia*, dans la principale ville de la planète ; on l'appelle Pointe de Diamant, parce qu'elle est située sur une proéminence sinueuse qui s'avance quatre-vingts kilomètres dans la Mare Nostrum. »

« Qu'est-ce que c'est que cette "Mare Nostrum" ? » demanda Joe.

« Notre océan ! »

Il lui montra l'entrefilet du *Wall Street Journal*, puis le tendit en silence aux autres passagers. Ils en prirent tous connaissance et se regardèrent les uns les autres, attendant les réactions.

« Nous avons pris la bonne décision », fit Harper Baldwin. Ses compagnons approuvèrent. « Ça me suffit », continua-t-il. Il secoua la tête, le dégoût et la rage lui déformaient les traits : « Dire que c'est nous qui avons construit une telle société ! » gronda-t-il.

Des membres de l'équipage particulièrement musclés dévissèrent la porte du sas et une atmosphère à la senteur étrange et froide remplit la fusée. L'océan était tout près ; Joe sentait sa présence dans l'air. Se protégeant les yeux d'un soleil anémique, il distingua les contours d'une ville à l'aspect assez moderne, au-delà de laquelle s'étendaient des collines, mélange de brun et de gris. Mais l'océan est proche, se dit-il. Mali a raison ; c'est une planète gouvernée par les eaux. Et c'est dans leur tréfonds que nous trouverons notre raison d'exister.

Souriant d'une courtoisie mécanique, les hôtes les escortèrent vers l'écouille grande ouverte et l'escalier déployé qui s'enfonçait dans la surface détremée du terrain. Joe Fernwright prit Mali par le bras et l'aida à descendre ; ils restèrent un moment silencieux. Mali semblait absorbée par un spectacle intérieur et ne s'intéressait pas aux autres ni aux bâtiments du spatioport. Peut-être ses ennuis ont-ils commencé ici ?

Et moi ? Que dois-je ressentir ? C'est le premier vol interplanétaire de ma vie. Le sol qui me supporte n'est pas la Terre. Quelque chose de très étrange et de très important m'arrive en ce moment. Il respira, portant attention à ses sensations. Un autre monde et une autre atmosphère. Que c'est bizarre !

« S'il te plaît », fit Mali, « ne me dis pas que tu te sens dépaycé par cet endroit. Fais ça pour moi. »

« Je ne comprends pas », répondit Joe. « Cette planète est pourtant étrange. Complètement différente de notre environnement habituel. »

« Ça ne fait rien », dit Mali. « Un petit jeu que nous avons inventé, Ralf et moi. Il y a bien longtemps. Nous appelions ça les *chosismes*. Voyons si je peux me souvenir de quelques-uns. Il en trouvait tout le temps. “L'éditeur a une tête de papier mâché.” En voilà un. “L'herbe envahit le pays petit à petit.” Celui-là est pas mal. “L'opératrice m'a raccroché au nez.” J'ai toujours aimé celui-là : il me fait penser à un gigantesque crochet de boucher en forme de téléphone. “En 1945 la découverte de l'énergie atomique électrifia le monde.” Tu vois ? » Elle lui lança un coup d'œil. « Ça n'a pas l'air. Tant pis. »

« Ce sont des vraies citations », répondit Joe. « Autant que je puisse dire. Où est le jeu ? »

« “L'enquête du Sénat sur les conditions de l'arrestation de l'étrangleur de Boston a été étouffée.” Comment trouves-tu celui-là ? Je l'ai vu dans un vieux journal. Ralf a dû faire de même ou les entendre à la télé ; je pense qu'ils sont tous véridiques. » Elle ajouta tristement : « Tout ce qui concernait Ralf était vrai au début. Mais plus après quelque temps. »

Une grosse créature brune qui ressemblait à un rat s'avança avec précaution vers Joe et Mali. Ses pattes maintenaient une montagne de livres.

« Ce sont les Répandeurs », fit Mali en montrant le rat géant et un de ses semblables qui avait déjà entrepris Harper Baldwin. « Une des formes de vie indigènes. À la différence de Glimmung. Tu trouveras... voyons. » Elle compta sur les doigts. « Les Répandeurs ; les Wubs ; les Werjes ; les Klakes ; les Trobes et les Imprimeurs, ce sont les résidus de temps meilleurs... plus vieux même que les Êtres-Brouillards disparus. Il veut que tu achètes un livre. »

Le Répandeur mit en marche un magnétophone miniature attaché à sa ceinture ; une voix commença aussitôt à parler à sa

place. « L'histoire minutieusement reconstituée d'un monde fascinant », dit-elle en anglais, puis dans une variété d'autres langages. C'est tout au moins ce qu'il pouvait en déduire de ces sons continuellement changeants.

« Achète-le », fit Mali.

« Quoi ? »

« Achète-lui son livre. »

« Tu sais ce que c'est ? De quoi il parle ? »

Mali répondit d'une voix patiente : « Sur ce monde, il n'existe qu'un seul livre. »

« Par "monde" », fit Joe, « tu veux dire "planète" ou dans le sens général... »

« Sur la planète du Laboureur, il n'y a que ce livre. »

« Les gens ne commencent pas à en avoir marre de le relire ? »

« Il change », répondit simplement Mali. Elle tendit une pièce au Répandeur qui l'accepta avec gratitude et lui donna un exemplaire du livre en échange. Joe en hérita bientôt.

L'examinant avec attention, il fit : « Il n'y a ni titre ni auteur. »

« Ce livre est écrit », expliqua Mali pendant qu'ils s'avançaient vers les bâtiments du spatioport, « par un groupe de créatures ou d'entités – je ne connais pas le français pour le terme – qui s'est rassemblé pour enregistrer tout ce qui se passe sur la planète du Laboureur. Tout, jusqu'aux faits les plus humbles. »

« C'est une sorte de journal, alors. »

Mali s'arrêta ; elle se retourna pour le regarder avec des yeux brûlants d'exaspération. « Il est écrit À L'AVANCE », réussit-elle à dire d'une voix à peu près calme. « Les Kalendes tirent les événements à la loterie, les inscrivent dans le livre anonyme du changement et ils arrivent un jour ou l'autre. »

« C'est de la précognition », fit Joe.

« La question reste posée. Où est la cause ? Où est l'effet ? Une fois, les Kalendes ont tissé dans leur scénario en constante altération que les Êtres-Brouillards allaient disparaître. Et ils

ont disparu. Alors, est-ce la prédiction qui a éliminé les Êtres-Brouillard ? C'est ce que croient les Répandeurs. » Elle ajouta pourtant : « Mais les Répandeurs sont des personnes très superstitieuses. Ils croiraient n'importe quoi. »

Joe ouvrit le livre au hasard. Le texte était en une langue qu'il ne reconnut pas ; même les lettres de cet alphabet lui restaient étrangères. Puis, comme il feuilletait l'ouvrage, il tomba sur un court passage en français, enfoui dans la masse des langues inconnues.

Mlle Mali Yojez est un expert en nettoyage des dépôts coralliens sur les épaves englouties. D'autres talents ont été recrutés à travers la galaxie tout entière, des géologues, des ingénieurs structuraux ou hydroliciens, des séismologues ; la spécialité de l'un d'entre eux est la robotique sous-marine, un autre, archéologue, est maître dans l'art de localiser les vieilles cités enfouies. Un étrange bivalve aux bras multiples vit dans un réservoir d'eau salée et supervise le renflouage des vaisseaux coulés. Un gastropode capable de...

À ce point, le texte continuait son cours dans une autre langue ; il referma le livre et réfléchit : « Je suis peut-être cité là-dedans quelque part », fit-il enfin, comme ils prenaient place sur le trottoir roulant menant au hall principal du spatioport.

« Bien entendu », répondit calmement Mali. « Si tu longtemps regardes, tu le trouveras. Comment cela te... pardon. Quel effet cela te fera-t-il ? »

« C'est angoissant », dit-il en continuant à réfléchir.

Un véhicule de sol, faisant office de taxi, les transporta à leur hôtel. Pendant le court trajet Joe Fernwright continua à examiner le livre anonyme ; il ne pouvait s'en détacher et en perdait le spectacle coloré des boutiques et des nombreuses formes de vie affairées devant lesquelles passait le taxi – les rues de la ville, ses habitants, ses immeubles se fondaient en

une vague perception, comme un paysage au crépuscule, car il avait déjà trouvé un autre passage en français.

De toute évidence, l'Œuvre concerne la recherche puis le renflouement et la restauration d'une structure sous-marine, très probablement – étant donné le nombre de spécialistes recrutés – quelque chose de gigantesque. Presque certainement une ville tout entière ou même une civilisation d'un passé lointain

Une fois de plus, le texte continuait en un graphisme étranger fait de points et de traits, une sorte d'écriture binaire.

Joe se tourna vers sa voisine : « Ceux qui écrivent ce livre connaissent le projet de renflouement d'Heldscalla. »

« C'est vrai », répondit simplement Mali.

« Mais où est la précognition ? » continua Joe. « Ce sont des informations remarquablement fraîches – elles nous suivent à la minute ou à l'heure près – mais c'est tout. »

« Tu en trouveras », répondit Mali, « lorsque tu auras cherché assez longtemps. Elles sont enterrées au milieu des différents paragraphes qui sont tous la traduction d'un texte original. C'est comme un fil qui se déroule ; le fil du passé qui traverse le présent, puis pénètre le futur. Quelque part dans ce livre, monsieur Fernwright, est écrit le futur d'Heldscalla. L'avenir de Glimmung. Notre propre avenir. Nous sommes les fils que tissent, pour compléter leur œuvre, les Kalendes, de leur position hors du temps. »

Joe affirma : « Tu connaissais déjà l'existence de ce livre avant même que le Répandeur ne te le vende. »

« Je l'ai eu entre les mains lors de mon séjour ici avec Ralf. Le S.S.A. nous avait extrapolé un avenir joyeux, et le livre des Kalendes, ce livre que tu tiens, nous apprit que Ralf... » Elle s'arrêta un instant. « Il s'est suicidé. Il avait d'abord tenté de me tuer... sans succès. »

« Et le livre des Kalendes l'avait prédit ? »

« Oui. Très exactement. Je me revois lisant le texte avec Ralf et refusant d'y croire. Nous étions encore obnubilés par l'idée que le S.S.A. reposait sur l'analyse scientifique des données alors que ce livre n'était qu'un ramassis de contes de vieilles bonnes femmes, toujours prêtes à souhaiter le malheur des couples heureux. »

« Pourquoi le S.S.A. s'est-il trompé ? »

« Tout simplement parce qu'il lui manquait un élément capital. Le syndrome de Whitney. Une régression psychotique déclenchée par les amphétamines. Un accès de paranoïa, d'hostilité meurtrière. Il se trouvait trop gros et les prenait comme... » Elle cherchait le mot.

« Des anorexigènes », compléta Joe. « Comme l'alcool. » Elles aident certaines personnes ; en tuent d'autres, pensa-t-il. Et le syndrome de Whitney n'a pas besoin d'une overdose ; la plus infime quantité de produit déclenche la catastrophe. Il suffit que la maladie soit déjà latente. Tout comme pour l'alcoolique, un seul verre sonne le glas de la défaite, le rythme inexorable de la destruction prochaine.

« Quelle tristesse », murmura-t-il.

Le taxi arrêta sa marche traînante et son conducteur – une créature à l'aspect de castor menaçant avec ses dents effilées – lança quelques mots en un langage incompréhensible à l'oreille de Joe. Pourtant, Mali hocha la tête et donna à l'individu quelques pièces de métal tirées de son sac.

Planté bientôt au milieu du trottoir, Joe jeta de longs regards autour de lui et fit : « C'est comme si nous étions revenus cent cinquante ans en arrière. » Les automobiles à essence ; les réverbères... On se croirait sur Terre, du temps du président Franklin Roosevelt, réfléchit-il à la fois curieux et amusé. Il aimait cette vie, songea-t-il, avec son rythme plus lent. Et aussi sa population clairsemée : il y avait peu de piétons (le terme résonnait étrangement dans son esprit car tous les passants ne se déplaçaient pas sur des pieds) ou de véhicules à cette heure de la journée.

« Tu comprends maintenant pourquoi tu m'as mise en colère sur le vaisseau », remarqua Mali qui avait surpris sa réaction. « À cause de ton mépris pour la planète du Laboureur, ma terre d'accueil de six années. Et maintenant... » Elle fit un geste large. « Je suis de retour. Et je repars sur le même chemin ; je me suis encore mise à croire aux prédications du S.S.A. »

« Allons prendre un verre à notre hôtel », proposa Joe.

Ils franchirent les portes à tourniquet et se retrouvèrent dans le hall de l'hôtel *Olympia* au plancher luisant de cire, aux murs lambrissés de boiseries savamment sculptées, avec ses poignées de porte et ses rampes d'escalier en cuivre poli, ses épais tapis écarlates. Joe ne manqua pas de s'étonner devant l'immense et vétuste ascenseur. Imposante cage métallique sans le moindre automatisme, à l'intérieur de laquelle attendait un liftier.

Dans sa chambre au charme vétuste avec son armoire ornementée, son long miroir ovale terni, son lit de fer et ses stores en toile, Joe Fernwright était enfoncé dans un fauteuil râpé au rembourrage excessif, et étudiait le Livre.

Dans un passé récent le Jeu avait occupé tout son esprit. Maintenant le Livre tenait sa place. Et pourtant la qualité de son investissement était bien différente, comme celle de son objet, il s'en rendait de plus en plus compte à mesure qu'il avançait dans le Livre. Par bribes infimes, tirées d'une exploration patiente des pages, il avait rapproché les éléments disséminés du texte français dont la structure prenait ainsi peu à peu forme en lui-même.

« Je vais prendre un bain », fit Mali. Elle avait déjà ouvert sa valise et étalé la plus grande partie de ses vêtements sur le lit.

« Ne trouves-tu pas étrange, Joe Fernwright », l'appela-t-elle, « que nous soyons obligés de prendre des chambres séparées comme au siècle dernier ? »

« Tout à fait. »

Elle entra dans la pièce, seulement vêtue d'une paire de pantalons serrés, le buste complètement nu. Il admira encore sa haute stature aux muscles tendus et finement découpés, ses

petits seins fermes. Le corps d'une danseuse, se dit-il, ou... d'une femme de Cro Magnon, du chasseur souple et rusé, habitué aux longues marches forcées, et même à s'en retourner bredouille. Il n'y avait pas sur elle un gramme de chair inutile. Ses caresses l'avaient déjà senti dans l'intimité claquemurée du salon du vaisseau spatial ; mais cela apparaissait maintenant en pleine lumière. Une pensée morbide lui vint alors : Kate aussi avait eu – et continuait à avoir – un beau corps. Soudain déprimé, il revint à sa lecture.

« Coucherais-tu quand même avec moi, si j'étais un cyclope ? » demanda Mali. Elle montra un point au-dessus de son nez. « Un œil là, comme Polyphème, le cyclope de l'*Odyssée*. Je crois qu'ils le lui ont crevé avec un pieu incandescent. »

Joe s'exclama : « Écoute ça ! » Il lut tout haut un paragraphe du Livre. « L'espèce dominante en cette période consiste en ce qu'on appelle un Glimmung. Cette immense entité sombre n'est pas native de la planète, mais y a émigré depuis quelques siècles, supplantant les races affaiblies laissées maîtres du terrain par la disparition des Grands Anciens, ceux que l'on appelle les Êtres-Brouillards ! » Il fit signe à Mali de venir et continua : « Toutefois, les pouvoirs de Glimmung sont sévèrement limités par un Livre mystérieux dans lequel, à ce que l'on sait, tout ce qui a été, est et sera se trouve enregistré ! » Il referma l'ouvrage avec un bruit sec. « Il parle de lui-même ! »

S'approchant du fauteuil, Mali se pencha pour lire. « Laisse-moi voir ce qu'il dit d'autre. »

« Il n'y a rien de plus en français. »

Mali lui emprunta le Livre et se mit à le feuilleter. Elle grimaça soudain, son visage était tendu et sombre. « Tu es là, Joe », dit-elle enfin. « Je te l'avais bien dit : tu y es désigné nommément. »

Fernwright reprit le texte et lut rapidement.

Joe Fernwright apprend que Glimmung considère les Kalendes et leur Livre comme ses ennemis, qu'il essaie

paraît-il de se débarrasser d'eux une fois pour toutes. On ne sait pas comment il compte s'y prendre car les rumeurs divergent à partir de ce point.

« Laisse-moi tourner les pages », dit Mali ; elle examina la suite de l'ouvrage puis s'arrêta ; son visage s'assombrit. « C'est dans ma langue », fit-elle. Elle étudia le passage pendant un long moment, et comme elle lisait et relisait, l'expression de son visage se pétrifiait. « Cela affirme », reprit-elle, « que l'œuvre de Glimmung concerne le renflouement de la cathédrale Heldscalla et sa reconstruction sur terre ferme. *Et qu'il échouera.* »

« Y a-t-il quelque chose de plus ? » demanda Joe, pressentant obscurément sur son visage qu'elle en avait plus à dire.

Mali répondit : « Il écrit que la plus grande partie des employés de Glimmung seront détruits. Lorsque l'œuvre échoue. » Elle se corrigea elle-même. « Toòjic. Endommagé, supprimé. Estropié, c'est ça. Ils seront estropiés de manière permanente, leur guérison sera problématique. »

« Crois-tu que Glimmung connaisse ces passages ? » fit Joe. « Qu'il échouera et que nous... »

« Bien sûr qu'il sait. C'est écrit dans le texte que tu as lu. "Glimmung considère les Kalendes et leur livre comme ses ennemis et prépare leur défaite." Et "il relève Heldscalla pour défaire les Kalendes." »

« Ce n'est pas ce qui est écrit », fit Joe. « Plus exactement : "On ne sait pas comment il compte s'y prendre car les rumeurs divergent à partir de ce point." »

« Cela concerne de toute évidence Heldscalla. » Elle fit les cent pas autour de la chambre ; visiblement agitée, elle se tordait les mains, convulsivement : « Tu l'as dit toi-même : ceux qui ont écrit ce Livre connaissent notre projet. Il ne te reste plus qu'à rassembler les deux passages pour conclure. Tout notre futur est là-dedans ; celui d'Heldscalla, celui de Glimmung. Notre sort est de ne plus exister, de mourir. » Elle s'arrêta de marcher, le regarda d'un air effaré : « C'est ainsi que périrent les

Êtres-Brouillards, en défiant le Livre des Kalendes. Les Répandeurs le diront ; ils en discutent encore. »

Il y eut un coup à la porte ; elle ouvrit et un Harper Baldwin embarrassé s'introduisit dans la pièce. « Je suis désolé de vous déranger », grommela-t-il, « mais nous avons lu ce Livre. » Il tint à bout de bras son exemplaire du Livre des Kalendes. « On y parle de nous. J'ai prié la direction de l'hôtel de convoquer ses clients à la salle de conférences principale pour dans un quart d'heure. »

« Nous y serons », fit Joe. À ses côtés, Mali Yojez approuva de la tête, son corps à moitié dénudé tendu d'inquiétude.

VIII

UN quart d'heure plus tard, ils étaient tous là. Un plein hôtel de quarante sortes de créatures bizarres se serrait dans la grande salle de réunions. Parmi la foule des races hétéroclites, Joe en repéra plus d'une qu'il avait mangée dans ses repas terrestres. Mais la plupart lui étaient inconnues. En fait, Glimmung n'avait pas ménagé ses déplacements dans la galaxie pour recruter les talents désirés par lui. Joe s'en rendait plus compte que jamais.

« Je pense », chuchota Joe à Mali, « que nous devons nous préparer à une apparition prochaine de Glimmung. Il se présentera probablement à nous sous son véritable aspect. »

Elle ricana : « Il pèse quarante mille tonnes. S'il se montre ici sous sa forme réelle, l'immeuble s'écroulera sous lui ; les étages partiront en morceaux, et il tombera jusqu'au sous-sol. »

« Alors sous n'importe quelle autre forme. Même comme un oiseau. »

Sur l'estrade, planté devant un micro, Harper Baldwin s'éclaircit la gorge pour demander le silence. « Allons, du calme les amis », dit-il, et ses mots furent immédiatement traduits dans les multiples langues nécessaires à travers les écouteurs des sièges.

« Tu veux dire par exemple un poulet ? » fit Mali.

« Le poulet n'est pas un oiseau ; c'est un volatile, de la volaille de poulailler. Je pensais plutôt à un albatros qui prend son essor de ses longues ailes majestueuses. »

« Glimmung ne se croit pas au-dessus des êtres les plus humbles », rétorqua Mali. « Une fois il m'est apparu sous la forme... » Elle s'arrêta brusquement. « Ça n'a pas d'importance. »

« Mes amis, si nous sommes ici rassemblés », continua Harper Baldwin, « c'est pour étudier la situation créée par le

Livre de ce pays sur lequel nous sommes tombés par hasard. Ceux d'entre vous qui sont familiers de la planète le connaissent probablement ; ils se seront déjà fait une opinion... »

Un gastéropode se hissa sur ses multiples tentacules et siffla dans son micro : « Le livre nous est bien sûr familier. Les Répandeurs le vendent au spatioport. » Mali se pencha vers son propre micro : « Notre édition est plus récente que la vôtre, vous y trouverez peut-être des renseignements nouveaux. »

« Nous achetons chaque jour la dernière édition », répondit le gastéropode.

« Vous savez donc qu'elle annonce l'échec du renflouement d'Heldscalla », fit Joe. « Et notre mort. »

« Elle ne dit pas exactement cela », répondit le gastéropode. « Elle dit que les employés de Glimmung *souffriront*, qu'ils recevront un coup qui les transformera à jamais. »

Une immense libellule s'envola pour se poser sur l'épaule d'Harper Baldwin et défier le gastéropode : « Il y a au moins une certitude, c'est que le Livre des Kalendes prédit l'échec de notre entreprise. »

Pour lui permettre de s'exprimer le gastéropode laissa la place à une gelée rougeâtre maintenue debout par un cadre de métal. Elle paraissait extrêmement timide et sa couleur passa au pourpre au moment de parler. « Le corps du texte semble affirmer que le renflouement échouera. Je répète : “semble affirmer”. Je suis linguiste et c'est ce talent qui m'a attiré l'attention de M. Glimmung ; sous les flots, dans la cathédrale, existent d'innombrables documents. La phrase clef, “l'œuvre échouera”, apparaît cent vingt-trois fois dans le Livre. J'ai lu chacune des traductions et je propose que la véritable signification du texte est la suivante : “L'échec suivra le renflouement.” Notre tâche *conduira* à la catastrophe, ce n'est pas *elle* qui ne réussira pas. »

« Je ne vois pas où est la différence », dit Harper Baldwin en fronçant les sourcils. « De toute manière, ce qui nous intéresse, c'est de savoir que nous serons tués ou blessés – par ce qui

advientra du Renflouement. Ce Livre n'est-il pas infallible ? La créature qui me l'a vendu a été affirmative. »

La gelée rougeâtre répondit : « Votre vendeur garde pour lui 40 % du prix d'achat. Il a tout intérêt à vanter la marchandise. »

Piqué au vif par le sarcasme, Joe sauta sur ses pieds : « Avec ce genre de raisonnement on ferait mettre en prison tous les médecins de la Galaxie sous prétexte qu'ils gagnent de l'argent quand vous êtes malades et qu'ils sont donc responsables de vos ennuis de santé. »

En riant, Mali le repoussa sur son siège : « Mon Dieu », lui dit-elle en catimini, « en deux cents ans, personne n'a jamais pris la défense des Répandeurs. Maintenant, ils ont leur... voyons voir, leur champagne. »

« Leur champion », grogna Joe, encore sous le coup de la chaleur des débats. Il leur dit : « C'est de nos vies dont nous parlons ici. Pas un débat politique ou une réunion de colocataires sur l'augmentation des charges de l'immeuble. »

Un brouhaha sourd de chuchotements se déplaçait dans la pièce. Les artisans et les savants discutaient entre eux.

Harper Baldwin hurla : « Je propose une action collective ; la formation d'une organisation permanente avec des élus qui pourront aller en députation trouver Glimmung et parler en notre nom. Mais avant tout, mes amis et chers collègues, vous qui êtes assis dans cette salle ou qui volez près du plafond, je suggère un premier vote pour savoir si nous voulons encore travailler à l'Œuvre. Peut-être en avons-nous assez ? Peut-être sommes-nous prêts à rentrer chez nous ? Peut-être ferions-nous mieux de rentrer chez nous ? Prenons notre pouls collectif sur la question. Et maintenant, combien d'entre nous votent la poursuite de l'Entreprise et... ? » Il resta la bouche ouverte. Un immense grondement secouait la salle de réunion ; la voix d'Harper Baldwin en était devenue inaudible. Il n'était plus possible de parler.

Glimmung était là.

Ce doit être son avatar primordial, décida Joe, tous les sens en attente. Le véritable Glimmung sous sa forme réelle. Alors...

Comme le vacarme produit par les épaves tressautantes de dix mille automobiles rouillées qu'une gigantesque manivelle essaierait de ramener à la vie, Glimmung rampa bruyamment dans la pièce et tenta péniblement de se hisser sur l'estrade, masse de chairs tremblantes d'où semblait monter un sanglot. Le gémissement enfla bientôt, s'éleva de plus en plus puissant jusqu'à devenir un hurlement suraigu. Un animal pris au piège, pensa Joe. Des dents d'acier se sont refermées sur sa patte. Il essaie de se dégager, mais le mécanisme est trop complexe pour lui. Pendant ce temps la salle s'emplissait de la présence grondante de la mer – des relents fétides d'une giclée d'eau de mer, de poisson pourri, de mammifères marins, d'algues visqueuses, s'épalaient en une grosse flaque au milieu de laquelle gisait la masse tumultueuse qui s'appelait Glimmung.

« Le personnel de l'hôtel ne va pas apprécier », fit Joe à mi-voix. Bon Dieu – l'énorme montagne avec des centaines de bras qui se contorsionnaient et cinglaient l'air frénétiquement, semblant sortir de tous les points de la carcasse gigantesque... La masse grouillante oscilla un instant, puis, avec un rugissement furieux, fit s'écrouler le sol qui la supportait ; la chose disparut à la vue laissant partout des immondices. De la crevasse béante montaient de fines volutes de fumée, sans doute de la vapeur d'eau. Mais Glimmung s'en était allé. Tout s'était passé selon les prévisions de Mali : le sol n'avait pu résister au poids de Glimmung qui était tombé à travers dix étages jusqu'au sous-sol.

Altéré, Harper Baldwin parvint à bégayer dans son micro : « A-a-apparemment, il va falloir descendre si nous voulons lui parler. » Des créatures de plusieurs races se précipitèrent vers lui pour lui glisser quelques mots à l'oreille, qu'il écouta avec attention avant de se redresser et dire : « Il semblerait qu'il soit tombé à la cave ; pas simplement à l'étage en dessous. Il... » Baldwin fit un geste saccadé. « Il est descendu jusqu'en bas. »

« Je le savais », dit Mali. « Ça devait arriver. Eh bien, il va falloir continuer la conversation au sous-sol. » Elle se leva avec Joe ; et ils se mêlèrent à la foule pressée devant les ascenseurs.

Joe commenta l'épisode : « J'aurais préféré qu'il choisisse l'apparence d'un albatros. »

IX

À leur arrivée à la cave, Glimmung les salua d'un grondement chaleureux. « Vous n'aurez pas besoin d'électronique traductrice », les informa-t-il. « Je communiquerai avec chacun d'entre vous par télépathie, dans sa propre langue. »

Il remplissait pratiquement toute la cave et ses interlocuteurs durent rester serrés aux portes des ascenseurs. Il s'était ramassé ; sa masse avait pris un aspect plus dense et compact, mais sa stature les dominait encore tous.

Pour se rassurer, Joe prit une profonde aspiration et dit : « Êtes-vous prêt à payer les dommages occasionnés à l'hôtel par votre présence ? »

« La direction recevra mon chèque demain matin », répondit Glimmung.

« M. Fernwright faisait une plaisanterie lorsqu'il vous demandait de rembourser l'hôtel », intervint Harper Baldwin nerveusement.

« Une plaisanterie ? » s'étonna Joe. « Écraser dix des douze étages d'un immeuble ? Des gens ont peut-être été tués, des dizaines, des centaines d'entre eux. Et combien y a-t-il de blessés ? »

« Mais non, mais non », le rassura Glimmung. « Je n'ai tué personne. Mais votre demande est légitime, monsieur Fernwright. » Joe sentait la présence de Glimmung à l'intérieur de lui-même, étalée au plus profond de son esprit ; la créature fouillait de-ci de-là, jusqu'aux recoins les plus secrets de son psychisme. Je me demande ce qu'il recherche ? pensa Joe. Et aussitôt la réponse surgit, éclatante, à sa conscience. « Vos réactions au Livre des Kalendes m'intéressent », fit Glimmung. Il s'adressa alors à l'assemblée tout entière. « Parmi vous, Mali Yojez était la seule à connaître le Livre. J'ai besoin d'étudier les

réactions des autres. Cela ne prendra qu'un instant. » L'extension de Glimmung quitta l'esprit de Joe ; elle s'en était allée ailleurs.

Se tournant vers Joe, Mali lui dit : « Je vais lui poser une question. » Elle aussi prit son souffle, comme un athlète avant la course. « Glimmung », fit-elle d'une voix tranchante. « Dites-moi quelque chose. *Allez-vous bientôt mourir ?* »

L'énorme masse s'agita ; ses extrémités en forme de fouet étaient secouées de soubresauts angoissés. « Avez-vous lu cela dans le Livre des Kalendes ? » demanda-t-il. « Il ne mentionne rien de tel, et si ma mort était proche, il l'aurait annoncée. »

Mali fit : « Alors le Livre est infailible. »

« Vous n'avez aucune raison de penser que je vais bientôt mourir », continua Glimmung.

« Absolument aucune », répondit Mali. « J'ai posé ma question pour apprendre quelque chose. C'est fait. »

« Quand je suis déprimé », dit Glimmung, « je me mets à penser au Livre des Kalendes et il me vient la certitude que mon échec est inexorable – que je n'arriverai en fait à rien du tout ; la cathédrale restera engloutie au fond de la *Mare Nostrum* pour l'éternité. » Joe intervint : « Mais c'est lorsque vous vous sentez vide de toute énergie. »

Glimmung répondit lentement : « Toute entité vivante passe par des périodes d'expansion et de contraction. Le rythme de la vie ne pulse pas moins en moi qu'en vous tous. Je suis plus grand ; je suis plus vieux ; je peux faire bien des choses dont vous seriez incapables, même si vous vous rassembliez tous pour y parvenir. Mais il est des moments de crépuscule où le soleil est bas sur l'horizon, même si la nuit n'est pas encore tombée. De minuscules lumières s'allument déjà ici et là, mais elles se perdent dans la distance, loin de moi. Nulle lumière dans ma demeure. Je pourrais bien sûr créer autour de moi de la vie, de la lumière, de l'activité ; mais ce serait des mouvements manufacturés, des extensions de ma seule personne. Tout cela est maintenant changé avec votre arrivée. Le groupe d'aujourd'hui est la structure ultime. Mlle Mali Yojez,

M. Fernwright, M. Baldwin et leurs compagnons viennent la compléter et il n'y aura plus d'arrivée. »

Joe se demanda s'ils quitteraient un jour la planète. Il pensait à la Terre, sa vie là-bas ; au Jeu et à sa chambre dont la fenêtre aveugle ouvrait une orbite sombre sur le néant ; il revoyait les billets de pochette surprise du gouvernement qui arrivaient à la tonne. Kate était là, dans son esprit elle aussi. Je ne l'appellerai plus jamais, pensa-t-il ; je le sens, je le sais. Peut-être à cause de Mali, ou bien de ma situation plus large... de Glimmung et de l'Œuvre.

Que fallait-il penser de l'entrée fracassante de Glimmung ? Tomber à travers dix étages pour se retrouver à la cave. Cela devait vouloir dire quelque chose. Et puis il comprit soudain ; Glimmung connaissait son poids. Mali l'avait bien dit : il n'existait pas de plancher assez solide pour le soutenir. Glimmung avait agi en connaissance de cause.

Il a fait ça pour que nous n'ayons pas peur de lui, comprit Joe. Pour que nous ne soyons pas trop impressionnés par son véritable aspect. Et c'est pourquoi nous devons être plus terrifiés encore. Plus que jamais. Juste à cause de cette ruse.

La pensée de Glimmung éclata dans son esprit : « Peur de moi ? »

« Peur de l'Œuvre tout entière », répondit Joe. « Les chances de succès sont trop minces. »

« Vous avez raison. Nous sommes confrontés au hasard, au domaine du possible. Des probabilités statistiques. Nous pouvons réussir ou non. Je ne prétends pas le *savoir*. Je ne peux qu'espérer. Je n'ai pas de certitude sur le futur – *mais les autres non plus, y compris les Kalendes...* C'est le fondement de mon projet. »

Joe remarqua : « Mais espérer et puis être déçu... »

« Est-ce si terrible ? » fit Glimmung. « Je vais maintenant vous dire quelque chose qui vous concerne tous, une caractéristique de votre groupe. Vous avez tellement subi d'échecs dans votre vie que vous ne pouvez plus en supporter l'idée. »

Je l'ai déjà pensé, ajouta Joe pour lui-même. La vie est ainsi faite.

« Je vais vous expliquer ce que je fais », reprit Glimmung. « J'essaie de tester la limite de mes forces. On ne peut pas la connaître dans l'abstrait, il faut en faire l'expérience ; tenter un exploit qui laisse apparaître au grand jour les vraies frontières de ma puissance considérable. L'échec ne m'en apprendrait pas moins sur moi que le succès. Me comprenez-vous ? Non, personne ici n'en est capable. Vous êtes paralysés et c'est pour cette raison que je vous ai amenés ici. Pour qu'à la fin vous vous connaissiez vous-mêmes. Et vous y arriverez, tous sans exception. »

« Mais si nous échouons ? » interrogea Mali.

« Le savoir restera vôtre. » Glimmung paraissait décontenancé ; comme si un gouffre s'était creusé entre le groupe et lui. « Vous n'y comprenez vraiment rien, n'est-ce pas ? » fit-il en s'adressant à la cantonade. « Mais tout cela changera bientôt ; tout au moins pour ceux qui décideront d'aller jusqu'au bout. »

Une créature fongiforme demanda en zézayant : « Avons-nous encore la possibilité de choisir ? »

« Ceux d'entre vous qui désirent retourner sur leur monde d'origine sont libres de le faire », répondit Glimmung. « Je paierai leur retour en cabine de première classe. Mais qu'ils sachent qu'ils retrouveront leur planète exactement comme ils l'ont laissée. Et qu'ils ne le supporteront pas plus qu'avant. Lorsque je vous ai trouvés, vous aviez, tous sans exception, l'intention de vous détruire et vous aviez commencé à le faire. Rappelez-vous... c'est votre passé. *N'en faites pas votre avenir !* »

Le silence retomba, lourd de malaise, sur la pièce.

« Je m'en vais », fit Harper Baldwin.

Plusieurs personnes se rapprochèrent de lui, signifiant leur décision par leur mouvement.

« Que décides-tu ? » demanda Mali à Joe.

Il répondit : « Ce qui se tient dans mon ombre, c'est la police. » Et la mort, pensa-t-il. Pareil pour toi... pour nous tous.

« Non », reprit-il. « Je vais essayer. Tenter ma chance... ou la sienne. Et peut-être a-t-il raison : même l'échec est précieux pour celui qui sait apprendre. Il nous révèle nos limites, trace nos contours. »

Avec un frisson d'angoisse, Mali lui dit : « Si tu me passes une cigarette de tabac, je resterai moi aussi. Mais je meurs d'envie de fumer. »

« Ça ne vaut pas de mourir là », reprit Joe. « Mourons plutôt pour cette tâche. Même si cela nous fait retomber les dix étages. »

« Les autres ont décidé de rester », révéla Glimmung.

« C'est exact », crissa un céphalopode uni valve.

Mal à l'aise, Harper Baldwin fit : « Je crois que je vais rester, moi aussi. »

D'une voix satisfaite, Glimmung lança : « Alors, commençons le travail. »

De lourds camions avaient été garés dans le parking de l'hôtel. Les conducteurs étaient déjà au volant et avaient reçu leurs instructions.

Un organisme corpulent à la longue queue visqueuse s'approcha de Joe et Mali, une liste de noms fermement serrée dans une patte velue, et leur dit de le suivre avant de répéter son injonction à onze autres personnes du groupe.

« C'est un Werj », fit Mali à Joe. « Ce doit être notre conducteur. Leurs excellents réflexes leur permettent de conduire très vite. Nous serons sur le promontoire en une quelconque minute. »

« En quelques minutes », la corrigea Joe, l'esprit absent, comme il s'asseyait sur une banquette au fond du camion.

D'autres créatures se pressèrent près d'eux et le moteur de l'engin démarra en grondant.

« Qu'est-ce que c'est que cette turbine ? » demanda Joe que le bruit agaçait.

Son voisin, un bivalve à la mine aimable, grogna : « C'est un moteur à explosion. Il ne va pas arrêter de faire du boucan. »

« Voilà la vie de frontière », fit Joe qui sentait monter en lui une joie douloureuse. Oui, pensa-t-il, nous sommes sur la frontière. Nous voici revenus au temps d'Abraham Lincoln et de sa cabane en rondins, de Daniel Boone et de tous les vieux pionniers.

Un à un les camions sortirent du parking, allumèrent leurs phares qui découpèrent la nuit de leur lumière jaune, comme les orbes de lucioles étrangères.

« Glimmung nous attend là-bas », fit Mali ; elle semblait épuisée. « Il est capable de relocalisation réflexe, grâce à des pulsations autonomes venues du système neuro-végétatif. En fait, on peut dire qu'il se déplace d'un endroit à un autre instantanément. » Elle se frotta les yeux et soupira.

Le gentil bivalve intervint une fois de plus dans la conversation. « La créature qui est assise à votre droite dit la vérité, monsieur Fernwright. » Il étendit un pseudopode en direction de Mali. « Mademoiselle Yojez, je suis Nurb K'ohl Dáq, natif de Sirius III. Nous attendions votre groupe avec impatience, car nous savions que votre arrivée à l'hôtel *Victoria* coïnciderait avec le début d'un travail que nous espérions depuis si longtemps. Il semblerait que ce moment soit enfin arrivé. Mais je suis plus heureux encore de me présenter à vous et de vous connaître, car mon travail sera de rechercher puis de remonter à la surface les objets incrustés de corail qui se retrouveront sur votre établi. »

Une sorte d'araignée d'un noir luisant dans son exosquelette chitineux intervint alors : « Je suis l'ingénieur chargé d'emballer et de transporter les pièces de M. Nurb K'ohl Dáq à votre bureau. »

« Avez-vous déjà commencé les recherches préliminaires, pendant que vous nous attendiez ? » demanda Mali.

« Glimmung nous a tenu cloîtrés dans nos chambres », expliqua le bivalve. « Nous passions notre temps à étudier les documents relatifs à l'histoire d'Heldscalla et à regarder sur un

moniteur-vidéo les images de la cathédrale engloutie que nous envoyaient des caméras-robots. On ne pourrait pas compter le nombre de fois où Heldscalla nous est apparue sur les écrans. Mais maintenant, il nous sera donné de la toucher. »

« J'aimerais pouvoir dormir », fit Mali. Elle posa sa tête aux cheveux courts sur l'épaule de Joe et se ramassa contre lui. « Réveille-moi quand nous y serons. »

L'arachnide reprit la conversation : « Cette immense Œuvre... Elle me rappelle une légende terrienne, que nous avons dû apprendre pendant notre période éducative et qui m'avait beaucoup impressionné. »

« Il fait référence au thème de Faust », expliqua le bivalve à Joe. « L'homme faustien qui cherche toujours à aller plus haut et ne se satisfait jamais de son acquis. Glimmung ressemble à Faust en bien des points, mais en diffère sur d'autres. »

L'araignée répondit dans un bruissement agité de ses antennes : « Glimmung coïncide avec le personnage de Faust dans ses moindres caractéristiques. Tout au moins le Faust de Goethe, qui est pour moi la version la plus authentique. »

Étrange, pensa Joe, d'entendre une araignée aux fines pattes chitineuses et un gros coquillage agrémenté de pseudopodes se quereller à propos du *Faust* de Goethe. Un livre que je n'ai jamais lu – et qui est pourtant le produit du travail d'un être humain, sur ma planète d'origine.

« Un des problèmes », continuait pendant ce temps l'araignée, « c'est celui de la traduction ; le livre a été écrit à l'origine dans une langue maintenant morte. »

« En allemand », compléta Joe. Ça au moins, il le savait.

L'araignée fouilla en grommelant dans une besace en plastique suspendue à son épaule : « J'ai... fait une... » ; quatre de ses extrémités manuelles fouillaient laborieusement le sac. « Saloperie », murmura-t-elle. « Tout tombe au fond. Ah, la voilà ! » Elle sortit une feuille de papier soigneusement pliée et l'ouvrit doucement. « J'ai écrit ma propre traduction en terrien moderne, appelé autrefois "français". Je vais vous lire la scène cruciale de la seconde partie, le moment où Faust s'arrête enfin,

contemple son œuvre et se déclare satisfait. Puis-je, est-il possible... quelle que soit l'expression appropriée. D'accord, monsieur Fernwright ? »

« Bien sûr », répondit Joe, pendant que le camion continuait sa route grondante, sur les rochers et les nids de poules, secouant violemment ses occupants. Mali paraissait maintenant tout à fait endormie. À en juger par leur vitesse importante, elle avait bien évalué les qualités du conducteur werj.

L'araignée commença à lire : « Un marécage entoure les montagnes, empoisonnant les terrains déjà amendés. Assécher l'immonde marais... voilà l'ultime conquête ; ce qui doit être fait. J'ouvrirai la voie à des millions : je ne leur offrirai pas un terrain pour vivre à l'abri, mais un lieu qu'ils devront libérer chaque jour. Riches et vertes seront les prairies ; les hommes et les troupeaux presque déjà sur la terre la plus neuve, sur la frontière gagnée par l'effort d'être vaillants. Ici se referme le cercle d'une terre paradisiaque, prévenue contre les flots. Car pendant qu'il essaiera de s'infiltrer goutte à goutte, que ses éclaireurs prépareront sa victoire, il y aura toujours un groupe pour contrer la tentative. Oui ! C'est... »

Le bivalve interrompit la récitation consciencieuse. « Votre traduction n'est pas idiomatique. “Les hommes et les troupeaux avanceront sur la terre la plus neuve.” C'est grammaticalement correct, mais aucun Terrien ne parlerait comme ça. » Le bivalve agita un pseudopode sous le nez de Joe, en quête d'une approbation. « N'est-ce pas, monsieur Fernwright ? »

Joe réfléchit : « Presque déjà sur la terre la plus neuve. » Le bivalve avait bien sûr raison ; mais...

« J'aime ça », répondit-il.

Débordante de joie, l'araignée glapit : « Et voyez combien la situation ressemble à notre rapport avec Glimmung. L'Œuvre ! “Ici se referme le cercle d'une terre paradisiaque, prévenue contre les flots !” L'utilisation de l'eau sert à symboliser tout ce qui vient miner les structures bâties par le vivant. L'eau qui a recouvert Heldscalla ; la mer qui a gagné la bataille des siècles. Mais Glimmung va relever la cathédrale. “Il y aura toujours un

groupe pour contrer la tentative” – c’est l’image de nous tous. Peut-être Goethe était-il précognitif ? Peut-être a-t-il prévu la résurrection d’Heldscalla ? »

Le camion ralentit. « Nous sommes arrivés », les informa le conducteur. Il serra les freins et le véhicule s’arrêta en grinçant, projetant les passagers les uns sur les autres. Mali s’étira, ouvrit les yeux, complètement désorientée, elle jetait des regards effrayés de tous côtés.

« Nous sommes arrivés », lui dit doucement Joe en la serrant contre sa poitrine. Tout commence, pensa-t-il. Pour le meilleur et pour le pire. Pour notre plus grande richesse ou pour notre misère finale. Jusqu’à la mort. Jusqu’à ce que la mort nous sépare. Bizarre qu’il se mette à penser à la litanie du serment du mariage. Et pourtant ces mots cadraient avec la situation. Il sentait la mort toute proche.

Tout engourdi, il se leva et aida Mali à en faire autant ; ils se mêlèrent au groupe qui commençait maladroitement à descendre du camion. Il prit une profonde inspiration, laissant entrer dans ses poumons la présence humide de l’océan. Il est vraiment tout proche, maintenant, réalisa-t-il. La mer. La cathédrale. Et Glimmung qui essaie de les séparer. Comme Dieu l’avait fait avant lui. Éloigner la lumière des ténèbres ; et les terres de la mer.

Il lança à l’araignée : « Le dieu de la Genèse est très faustien. »

Mali grogna : « Mon Dieu, ils discutent théologie en plein milieu de la nuit. » Elle frissonnait dans l’atmosphère à l’humidité glaciale et cherchait quelque chose des yeux. « Je ne vois rien du tout ; nous sommes au centre du néant. » Profilé sur la nuit d’encre, Joe crut distinguer la forme sombre d’un dôme géodésique. Nous y voilà, se dit-il à lui-même.

Pendant ce temps, les autres camions étaient arrivés et s’étaient rangés, déversant leur marée de créatures diversifiées. Certaines avaient des difficultés à descendre et on devait les aider ; la gelée rougeâtre par exemple n’avait dû son salut qu’à

l'intervention d'une boule de bowling hérissée d'épines à l'aspect hostile.

Un grand aéroglisseur tout illuminé se manifesta soudain au-dessus d'eux, descendit doucement et se posa au milieu du groupe. « Hello ! » fit-il. « Je suis votre véhicule qui vous conduira à votre lieu de travail. Embarquez à mon bord en faisant bien attention à la marche et je vous y emmènerai ; allez-y, s'il vous plaît. Hello, hello ! »

Salut à toi aussi, pensa Joe comme il suivait la masse des gens qui glissaient, voltigeaient ou bourdonnaient vers le bord.

À l'intérieur du dôme géodésique, ils furent accueillis par une troupe de robots. Joe les regarda sans y croire. Des robots !

« Ils ne sont pas illégaux, ici », lui expliqua Mali. « Il faut bien te le mettre dans la tête : tu n'es plus sur Terre. »

« Mais Edgar Mahan a prouvé que la vie synthétique ne peut exister. La vie sort de la vie, et donc, dans la construction des organismes à autoprogrammation... »

« Eh bien, tu en vois vingt », fit Mali.

« Pourquoi nous a-t-on fait croire qu'ils étaient un mythe ? » lui demanda Joe.

« Parce qu'il y a déjà trop de gens au chômage sur Terre comme ça. Le gouvernement a falsifié les preuves et les documents scientifiques pour leur faire dire que la réalisation de robots était impossible. Ils sont rares toutefois, car difficiles à construire à un prix raisonnable. Je suis étonnée d'en voir autant. Je suis sûre qu'il a sorti tous ceux qu'il possède. C'est un... » Elle chercha le mot. « Pour notre gouverne. C'est une grande représentation. Un déploiement de forces pour nous impressionner. »

Un des robots aperçut Joe et s'approcha rapidement : « Monsieur Fernwright ? »

« Oui ? » fit celui-ci. Il observait autour de lui les couloirs avec leurs portes massives et les rampes lumineuses encastrées au plafond. Gigantesque, fonctionnel et labyrinthique. Il n'y

avait pas de défauts visibles. De toute évidence le bâtiment venait juste d'être construit et n'avait pas encore servi.

« Je suis tellement enchanté de vous voir », déclara le robot. « Au centre de ma poitrine vous remarquerez probablement le mot "Willis" tracé au pochoir. Je suis programmé pour répondre à toute instruction commençant par ce mot. Par exemple, si vous désirez voir votre lieu de travail, dites simplement : "Willis, conduis-moi sur mon lieu de travail", et je vous montrerai avec joie le chemin, me procurant ainsi un plaisir que j'espérerai partagé. »

« Willis », fit Joe, « y a-t-il des chambres prévues pour nous dans ce bâtiment ? Mlle Yojez est épuisée et devrait déjà être en train de dormir. »

« Un trois pièces est prêt pour vous et Mlle Yojez », répondit Willis. « Ce sera votre appartement personnel. »

« Comment ? » fit Joe.

« Un trois pièces... »

« Tu veux dire un *véritable* appartement ? Pas une simple chambre ? »

« Un trois pièces », répéta Willis, fort de sa patience robotique.

« Montre-nous le chemin. »

« Non », répondit Willis, « vous devez dire, "Willis, montre-nous le chemin !" »

« Willis, montre-nous le chemin. »

« Oui, monsieur Fernwright. » Le robot les fit traverser le foyer pour prendre l'ascenseur.

Après avoir visité le logement, Joe fit coucher Mali qui s'endormit sans un bruit. Même le lit était large. Le mobilier était solide et de bon goût (bien que de facture modeste) et l'appartement même était immense. Il pouvait à peine le croire. Il examina la cuisine, la pièce principale, et trouva sur une table à café, une poterie d'Heldscalla. Il la reconnut au premier coup d'œil. Il s'assit sur le lit et la prit d'une main précautionneuse.

Le vernis était d'un jaune profond. Il n'en avait jamais vu de pareil, riche et intense ; même les jaunes de Delft semblaient pisseux à côté – même le jaune Royal Albert. Cela le fit réfléchir aux ossements chinois. Y a-t-il des ossuaires par ici ? Si oui, quel pourcentage utilisent-ils ? 60 % ? 40 % ? Et leurs catacombes, sont-elles aussi riches que celles de la république populaire de Moravie ?

« Willis », fit-il.

« Bien su', missie. »

Étonné, Joe demanda : « Missie ? Pourquoi pas “monsieur” ? »

Le robot répondit : « Je m'suis mis à li'e l'histoi'e de la te'e, missie Fe'nw'ight, bwana. »

« Y a-t-il des ossuaires sur la planète du Laboureur ? »

« Eh bien, missie Fe'nw'ight, j'sais pas t'op. J'c'oïs que wous pouwez appele'un o'dinateu'cent'al, éfen... »

« Je t'ordonne de parler correctement », fit Joe. « Wous dewez di'e “Willis” d'abo'd, éfendi, si wous woulez. »

« Willis, parle correctement. »

« Oui, monsieur Fernwright. »

« Bien, amène-moi là-bas. »

Le robot déverrouilla la lourde porte d'acier et d'amiante, puis s'effaça pour laisser entrer Joe Fernwright dans l'obscurité de l'immense chambre. Le plafond s'illumina dès qu'il eut franchi le seuil.

Au fond de la pièce, il vit un énorme établi complètement équipé. Trois séries de *waldoes*. Des lampes anti-éblouissement que l'on actionnait avec le pied. Des loupes autoconvergentes, de quarante-cinq centimètres de diamètre et plus. Toutes les tailles utilisées d'aiguilles à fusion. Sur la gauche de l'établi s'empilaient les colis de protection, d'une perfection inégalée, celle dont il n'avait fait qu'entendre parler. Il s'approcha de l'un d'eux, le souleva et le laissa retomber par jeu... Il le vit flotter doucement vers le sol et se poser sans le moindre impact.

Et les pots d'émaux hermétiquement scellés. Toutes les teintes, les nuances et les coloris étaient représentés ; quatre rangées de récipients occupaient toute la longueur de la pièce. Grâce à leur aide, il pourrait reproduire virtuellement n'importe quelle nuance sur les poteries qu'on lui amènerait. Mais il y avait quelque chose de plus dans le coin. Il s'approcha et l'examina avec stupéfaction. Une zone antigravité, où celle-ci était contrebalancée par le cercle d'une machinerie invisible : c'était l'outil ultime pour un guérisseur de poteries. Il n'aurait pas besoin de fixer les tessons pour les faire fusionner ; dans la chambre agravifique, les pièces resteraient absolument immobiles où il les placerait. Cet instrument lui permettrait d'être quatre fois plus efficace qu'auparavant, même au temps de sa plus grande prospérité. Et le positionnement serait parfait. Rien ne bougerait, ne glisserait ou ne se décollerait pendant le processus de guérison.

Il prit note aussi du four, dont il aurait besoin si quelque écharde venait à manquer et qu'il se trouve dans l'obligation d'en mouler un duplicata. Il pourrait ainsi compléter des poteries dont des morceaux manqueraient. Cet aspect de son talent n'était jamais mentionné en public, mais... il existait.

De sa vie, il n'avait jamais eu un atelier aussi bien équipé pour réparer les poteries.

Déjà de nombreuses poteries brisées l'attendaient, protégées dans leurs caisses molletonnées qui s'accumulaient en piles près de l'établi. Je pourrais commencer tout de suite, réalisa Joe. Je n'ai qu'à baisser une demi-douzaine de commutateurs et la boutique est ouverte. C'est tentant... Il s'approcha de la rangée d'aiguilles à fusion, en prit une et la tint en main. Elle est bien équilibrée, décida-t-il. C'est du produit de qualité ; le meilleur qui soit. Il ouvrit un des colis et examina son contenu fragmenté. Son intérêt immédiatement éveillé, il posa l'aiguille et sortit les tessons un à un, se prenant à admirer la texture et la profondeur des coloris. Une poterie de forme curieuse, courte et ramassée. Il rentra les morceaux dans l'intention de les amener à l'aire anti-gravité et se retourna. Il désirait commencer

immédiatement. C'était le sens de sa vie. Jamais il n'aurait pu espérer avoir accès au...

Il s'arrêta. Il restait figé de surprise, comme si un animal lui avait mordu le cœur. L'avait happé d'une mâchoire envieuse, d'un coup de dent joyeux.

Une silhouette noire, véritable négatif de la vie, se tenait debout devant lui. Elle l'observait, et il eut un instant l'espoir de la voir s'en aller, maintenant qu'il la regardait en face. Mais elle restait là. Il attendit encore un moment. La silhouette ne bougeait toujours pas.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il au robot, qui se tenait immobile à l'entrée de l'atelier.

« Vous devez dire d'abord "Willis", lui rappela le robot.
« Vous devez dire "Willis, qu'est-ce..." »

« Willis, qu'est-ce que c'est ? »

« Un Kalende », répondit le robot.

X

DANS leur univers, la vie n'existe pas, pensa Joe Fernwright, tout au plus un condensé de l'existence. Nous sommes un fil qui passe entre leurs mains, toujours en mouvement ; nous glissons entre leurs doigts qui jamais ne se referment. Nous glissons tous en un trajet sans halte qui nous rapproche toujours plus encore de la terrible alchimie de la tombe.

Il se retourna vers le robot : « Peux-tu prendre contact avec Glimmung ? »

« Vous devez dire... »

« Willis », fit-il, « peux-tu contacter Glimmung ? » De l'autre côté de la pièce le Kalende restait figé dans son silence – pas le silence de l'oiseau dont les plumes étouffent les légers mouvements, mais celui de la mécanique qui s'est vu couper sa partie audio. Joe se demanda s'il était vraiment là. Il semblait pourtant substantiel et rien ne venait suggérer une existence fantomatique, vaporeuse ou spectrale. Il est bien présent. Il a réussi à envahir mon sanctuaire avant même que j'aie pu poser la moindre esquille dans la zone anti-gravité. Avant que j'aie pu allumer la première aiguille à fusion.

« Je ne peux appeler Glimmung », dit Willis. « C'est le moment où il dort. Dans douze heures il se réveillera et je pourrai alors lui parler. Mais il a laissé branché une série de mécanismes à servo-assistance, prêts à répondre à toute alerte. Voulez-vous en utiliser un ? »

« Dis-moi ce que je dois faire. Willis, qu'est-ce que je peux bien foutre ? »

« Au sujet des Kalendes ? D'après les archives, personne n'a jamais rien pu faire aux Kalendes. Voulez-vous que je fasse des recherches plus approfondies ? Il existe un cerveau électronique spécialisé auquel je peux me brancher ; il pourra peut-être faire l'analyse comparative de vos possibilités et de la nature des

Kalendes, pour formuler une nouvelle équation interactive qui... »

« Meurent-ils ? » demanda Joe.

Le robot resta silencieux.

« Willis, peut-on les tuer ? »

« C'est difficile à dire », répondit le robot. « Ce ne sont pas des créatures vivantes ordinaires. D'autant plus qu'ils se ressemblent tous, et que le problème s'en complique d'autant. »

Le Kalende posa un exemplaire du Livre à côté de Joe Fernwright et attendit qu'il s'en empare.

Sans un mot, il prit le volume, le garda un moment fermé, puis l'ouvrit à la page marquée. Le passage lui sauta aux yeux :

Ce que Joe Fernwright trouvera dans la cathédrale engloutie le décidera à tuer Glimmung et, dans le même temps, à arrêter ainsi pour toujours le renflouement d'Heldscalla.

Ce que je trouverai dans la cathédrale, réfléchit Joe. Au fond des eaux. C'est déjà là dans l'abysse, à m'attendre...

Je ferais bien de descendre là-dessous très très vite. Mais Glimmung va-t-il me laisser faire ? Surtout lorsqu'il aura lu ce passage – ce qu'il est probablement en train de faire, pendant que je reste là, à ne rien faire. Il suit certainement toute altération du texte, ses ajouts, ses changements, ses rectifications de chaque jour. De chaque heure.

S'il est intelligent, pensa Joe, il me tuera le premier. Avant que je descende sous l'eau. Et même, *tout de suite*.

Il resta immobile, à attendre que la violence de Glimmung l'écrase.

Elle ne vint pas. C'est vrai, pensa-t-il en se rappelant que Glimmung dormait.

D'un autre côté, réfléchit-il, il vaudrait peut-être mieux que je m'abstienne de descendre là-dedans. Que conseillerais Glimmung ?

C'est peut-être la solution du problème, suivre ses recommandations. Bizarre que ma première réaction ait été de plonger immédiatement. Comme si ma découverte ne pouvait attendre – un acte qui détruirait Glimmung et le projet avec lui. Voilà bien une réponse perverse, le retour insidieux du refoulé. Il était peut-être en train d'apprendre quelque chose sur lui-même, quelque chose dont il n'avait encore aucune idée. Quelque chose de conjuré hors des ténèbres par le Kalende et son Livre. Les Kalendes l'ont réveillé au plus profond de moi où il reposait, comprit-il. C'est leur manière de travailler et c'est ainsi que leurs prophéties se réalisent.

« Willis », dit-il, « comment fait-on pour descendre jusqu'à Heldscalla ? »

« On peut utiliser un scaphandre et un masque ou une chambre proleptique », fit le robot.

« Peux-tu m'y amener ? Je veux dire, Willis... »

« Un instant », l'interrompit le robot. « Je reçois un message qui vous est destiné. Un message officiel. » Le robot resta silencieux un moment, puis reprit : « C'est Mlle Hilda Reiss, la secrétaire personnelle de Glimmung. Elle veut vous parler. » Une petite porte s'ouvrit dans sa poitrine et un téléphone-audio apparut sur un plateau. « Prenez le récepteur », dit Willis.

Joe obtempéra.

« Monsieur Fernwright ? » fit une voix féminine professionnelle et compétente. « J'ai une requête urgente à vous présenter de la part de M. Glimmung qui est maintenant endormi. Il préférerait que vous ne descendiez *pas* tout de suite à la cathédrale. Il veut que vous attendiez d'être accompagné par quelqu'un. »

« Vous dites qu'il s'agit d'une "requête" ? » fit Joe « Dois-je comprendre que c'est vraiment un ordre ? Qu'il m'ordonne de ne pas plonger ? »

Miss Reiss répondit : « Les instructions de M. Glimmung arrivent toujours sous forme de suggestions. Il ne donne jamais d'ordres, simplement des conseils. »

« Alors, c'est un ordre », fit Joe.

« Je crois que vous comprenez, monsieur Fernwright. M. Glimmung vous contactera dans la journée de demain. Au revoir. » Le téléphone cliqueta. La ligne était coupée.

« C'est un ordre », répéta Joe.

« C'est exact », acquiesça le robot. « Elle vous a finement décrit sa manière d'agir. »

« Mais si j'essayais de descendre quand même... »

« Vous n'en avez pas la possibilité », déclara Willis.

« Pourquoi pas. Je peux le braver et me faire mettre à la porte. »

« Vous pouvez surtout être tué. »

« Tué, Willis ? Tué par qui et comment ? » Il se sentait terrorisé et furieux en même temps. Une combinaison étrange d'émotions qui lui déclenchaient des spasmes dans le nerf vague. Sa respiration, son péristaltisme, le rythme de son cœur avaient tous brusquement augmenté. « Tué par qui ? » demanda-t-il.

« Vous devez d'abord dire... et puis merde ! » dit le robot. « Sous l'eau de l'océan, il existe bien des formes de vie meurtrières et bien des pièges dans lesquels tomber. »

« Ce sont les dangers normaux de ce genre de travail », répondit Joe.

« Je suppose que vous pouvez dire ça. Mais une telle requête... »

« Je descends », décida Joe.

« Vous allez rencontrer une dégradation terrible. Votre imagination ne peut concevoir une pourriture pareille. Le monde sous-marin dont fait partie Heldscalla est un environnement de mort, un lieu où tout s'écroule dans la désespérance et la ruine des cadavres qui se désagrègent. *C'est pour cela que Glimmung cherche à relever la cathédrale.* Il n'arrive pas à supporter cet endroit et vous ne le pourriez pas non plus. Attendez qu'il vous accompagne. Laissez passer quelques jours, soignez les poteries dans votre atelier et oubliez l'idée de descendre là-dessous. Glimmung lui a donné un nom qui lui va tout à fait : "le monde sous les eaux". C'est un univers

construit de sa propre substance ; en tous points séparé du nôtre et dont les lois monstrueuses guident toute chose vers le déclin. Sous la poussée irrésistible de l'entropie les êtres s'y éparpillent en morceaux rongés par la vermine. Là-bas, la force gigantesque d'un Glimmung se corrompt et disparaît bientôt. C'est une tombe océane qui nous ensevelira tous si nous n'arrivons pas à remonter la cathédrale. »

« Ça ne peut pas être aussi horrible », fit Joe ; mais il sentit en parlant la peur monter lentement et se faufiler dans son cœur, portée par sa propre remarque irréfléchie. Le robot le regarda d'un air énigmatique, mimique complexe qui devint vite du mépris.

« Comme tu es un robot », lui fit Joe. « Je ne vois pas quel peut-être ton engagement émotionnel dans l'affaire ; après tout, tu ne vis pas. »

« Même les structures artificielles craignent l'entropie. C'est la destinée ultime de chacun, et chacun y résiste à sa façon. »

Joe reprit : « Et Glimmung espère arrêter ce processus ? Si c'est le sort final de toute matière, comment Glimmung pourrait-il s'y opposer ? Il est condamné à échouer et le processus continuera, imperturbable. »

« Au fond de l'abysse », répondit Willis, « la dégradation est maître du terrain. Mais ici – lorsque la cathédrale sera renflouée – existent d'autres forces non rétrogrades, des forces de compréhension et de réparation, d'agrégation et de création. Celles qui construisent les formes – et dans votre cas, celles qui les soignent. C'est pour cela qu'on a tellement besoin de vous ici. C'est vous et vos semblables qui déferez le processus de régression par votre travail et vos talents. »

« Je veux descendre », fit Joe.

« Comme il vous plaira. Mettez un équipement de plongée et disparaissez dans la *Mare Nostrum* avec la nuit pour seule compagnie. Loin de tous, descendez dans le monde de la mort et faites vos propres observations. Je vais vous amener sur un appontement flottant et vous laisser faire votre voyage – sans moi. »

« Merci », dit Joe. Il avait voulu être ironique, mais il ne sortit qu'un pauvre souffle asthmatique, que le robot parut ne pas remarquer.

L'appontement consistait en une plate-forme entourée de trois dômes hermétiquement scellés, chacun assez vaste pour accueillir plusieurs plongeurs harnachés, de la race la plus volumineuse. Il inspecta les lieux d'un regard appréciatif. Travail de robots, pensa-t-il. Et récent ; les dômes avaient l'air neuf. Cette installation avait été créée spécialement pour lui et ses équipiers ; elle commencerait à servir avec le début du travail. Ici l'espace n'a pas l'importance qu'il a sur Terre. Les dômes peuvent prendre toute la place nécessaire... et Glimmung avait vu grand.

« Alors, tu ne descends toujours pas avec moi ? » dit-il à Willis.

« Pas question. »

« Montre-moi l'équipement de plongée », ordonna Joe. « Et apprends-moi à m'en servir. N'oublie rien de ce que je dois savoir. »

« Je vais vous montrer le minimum... » Le robot s'arrêta brusquement car un petit engin volant était en train de se poser sur le toit. Willis l'examina de toute son attention. « Trop petit pour Glimmung », murmura-t-il. « Ce doit être une forme de vie plus médiocre. »

L'appareil s'arrêta et son écrouille s'ouvrit après quelques instants d'immobilité, TAXI proclamait un grand signe, peint sur le fuselage. Mali Yojez en sortit bientôt.

Elle prit l'ascenseur et réapparut pour s'avancer vers Joe. « Glimmung m'a appelée », expliqua-t-elle. « Il m'a prévenue de ce que tu allais faire. Il m'a demandé de t'accompagner. Il avait des doutes sur ta capacité de survivre à l'expérience, à la rencontre solitaire du monde d'en dessous. »

« Et il pense que tu le peux ? » répondit Joe.

« Il croit que si nous descendons ensemble et nous soutenons l'un l'autre, nous nous en tirerons probablement. J'ai plus l'habitude que toi. Bien plus. »

« Madame », interrogea Willis. « Glimmung désire-t-il que je vienne aussi ? »

« Il n'en a pas parlé », répondit Mali d'une voix revêche.

« Tant mieux », fit le robot d'un air sombre. « Je ne peux pas supporter cet endroit. »

« Mais bientôt », reprit Mali, « tout sera changé. Il n'y aura plus d'"endroit" à craindre, mais un monde unifié avec des lois stables. Notre monde. »

« *Non licet omnibus adire Corinthum* », répondit Willis d'un scepticisme glacial.

« Aide-nous à nous équiper », fit Joe.

Le robot continua : « Sous les flots vous trouverez un lieu oublié d'Amalita. »

« Qui est "Amalita" ? » demanda Joe.

Ce fut Mali qui lui expliqua : « Il s'agit du dieu en l'honneur duquel fut construite la cathédrale. Lorsqu'elle sera réparée, Glimmung pourra évoquer Amalita, comme au temps d'avant la catastrophe. Avant l'écrasement d'Amalita par Boril – une défaite temporaire mais terrible – cela me rappelle un poème terrien de Bertold Brecht qui s'appelle *la Noyée*. Laisse-moi réfléchir, si je me souviens bien... *Doucement, Dieu l'oublia ; ses bras d'abord, puis ses jambes, puis son corps, jusqu'à ce qu'elle...* »

Joe l'interrompt : « De quelle sorte de divinité s'agit-il ? » Il n'en avait pas encore entendu parler, mais c'était un développement logique et même évident ; une cathédrale est un lieu d'adoration et il doit forcément exister un être ou un objet à qui adresser ses prières. Il interrogea Mali : « Connais-tu quelque chose sur le sujet ? »

« Je peux vous donner des informations complètes », fit le robot, irrité.

Mali s'adressa à lui : « Avez-vous jamais pensé que c'est peut-être Amalita qui cherche à travers Glimmung à relever la

cathédrale ? Pour que son culte puisse reprendre sur cette planète ? »

« Hummm », fit le robot qui semblait ébranlé ; Joe pouvait presque l'entendre bourdonner et cliqueter dans l'effort de la réflexion. « Bien », dit-il tout à coup, « vous m'avez de toute façon interrogé sur les deux divinités, monsieur. Mais vous avez encore négligé de dire... »

« Willis », fit Joe, « dis-moi tout sur Amalita et Boril. Depuis combien de temps on les vénère et sur combien de planètes ? Quelle est l'origine du culte ? »

« J'ai une brochure qui couvre le sujet de manière exhaustive. » Il glissa la main dans sa poche thoracique et en tira un stencil. « Je l'ai rédigée pendant mon temps libre et, avec votre permission, je vais m'y référer afin de ne pas surcharger mes circuits-mémoires. Au début, Amalita était seul. Cela se passait il y a à peu près cinquante mille années terrestres. Puis en un spasme qui était une apothéose, il ressentit le désir sexuel. Mais il n'y avait rien dans l'univers à désirer. Son amour existait sans objet, sa haine, sans ennemi. »

« Il devint apathique. Sa dépression ne pouvait se fixer nulle part », ajouta Mali d'un ton indifférent. L'histoire ne la concernait pas.

« Prenons d'abord la sexualité », continua le robot. « On sait que la forme la plus intense d'amour sexuel est le désir incestueux. L'inceste est le tabou le plus répandu de l'univers et le désir grandit avec l'importance de l'interdit. Amalita créa donc sa sœur, Boril. Le second ingrédient propre à exciter l'amour jusqu'au délire est la passion pour un être mauvais, quelqu'un que vous ne pourriez que haïr si vous ne l'aimiez pas autant. Alors, Amalita fit de Boril une chose abjecte qui commença à tout détruire dès sa naissance ; à réduire en poussière ce qu'il avait mis des siècles à ériger. »

Mali murmura ; « Comme Heldscalla, par exemple. »

« Oui, madame », acquiesça le robot. « Or, le troisième plus fort stimulant de l'amour est de désirer quelqu'un de plus puissant que soi. Voilà pourquoi Amalita offrit à sa sœur le

pouvoir de faire s'écrouler un à un ses édifices. Il essaya d'intervenir, mais, ainsi qu'il l'avait voulu, elle était maintenant trop forte pour lui. Enfin, le dernier élément : l'objet d'amour force son prisonnier à descendre à son niveau, à vivre dans un environnement aux lois perverses. C'est pour cela que vous devez plonger un à un dans ce monde sous-marin où les règles d'Amalita n'ont plus cours. Même Glimmung sera obligé de s'enfoncer dans le borbier qu'a préparé Boril, là où tout n'est que simulacre, caricature de la vie. »

« Je croyais que Glimmung était une divinité », fit Joe. « Il a un pouvoir tellement grand. »

« Les divinités ne tombent pas à travers les planchers. »

« Cela semble raisonnable », admit Joe.

« Il faut prendre en compte des critères absolus », continua le robot. « Par exemple, l'immortalité. Amalita et Boril sont immortels ; Glimmung non. Un second critère serait... »

« Nous connaissons les deux autres critères », l'interrompt Mali. « Une puissance sans limite et un savoir universel. »

« Alors, vous avez lu mon opuscule », affirma Willis.

« Doux Jésus ! » lança Mali, méprisante.

« Vous venez de mentionner le Christ », continua le robot. « C'est une divinité intéressante parce qu'elle n'a qu'un pouvoir limité, une connaissance partielle, et qu'elle est morte. Elle ne remplit aucun des critères. »

« Comment expliques-tu le christianisme, alors ? » fit Joe.

« Il est apparu parce que le Christ a utilisé ses limites, et il s'est inquiété pour les autres. L'"inquiétude" est la véritable traduction du grec *agape* et du latin *caritas*. Le Christ se tient les mains vides ; il ne peut sauver personne il ne peut même pas se sauver lui-même. Et pourtant, par son attention véritable, son intérêt pour les autres, il transcende... »

« Donnez-nous simplement votre texte », fit Mali, submergée par le flot d'arguments. « Nous en prendrons connaissance à un moment perdu. Mais maintenant nous allons sous l'eau. Préparez le matériel comme M. Fernwright vous l'a ordonné. »

« Il existe sur Beta 12, une divinité assez proche », continua le robot, imperturbable. « Elle a appris à mourir chaque fois qu'une créature s'éteint. Elle ne peut pas mourir à leur place, alors elle les accompagne. Mais avec chaque nouvelle créature, elle renaît, restaurée. Elle a connu ainsi un cycle infini de naissances et de morts, à la différence du Christ qui n'a péri qu'une seule fois. J'en parle aussi dans ma brochure. En fait, *tout* est contenu là-dedans. »

« Alors tu es un Kalende », dit Joe.

Le robot le regarda longuement, en silence.

« Et ton opuscul est le livre des Kalendes. »

« Pas exactement », répondit enfin le robot.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda violemment Mali.

« Cela veut dire que je me suis inspiré du Livre des Kalendes pour mes divers ouvrages. »

« Et pourquoi ? » fit Joe.

Le robot hésita, puis répondit : « J'espère être un jour écrivain professionnel. »

« Sortez le matériel », ordonna Mali qui se sentait complètement épuisée.

Une pensée étrange erra quelques instants dans l'esprit de Joe, née peut-être de la discussion sur le Christ. « L'inquiétude », dit-il tout haut, en écho lointain des mots du robot. « Je crois savoir ce que tu veux dire. Une chose étrange m'est arrivée un jour sur Terre. Ce n'était pas grand-chose : j'ai sorti du placard une tasse dont je ne me servais jamais. J'y ai trouvé une araignée morte de faim ; de toute évidence, elle était tombée au fond de la tasse et n'avait plus pu en sortir. Mais voilà où je voulais en venir. Elle avait tissé du mieux possible une toile sur les parois du récipient. Lorsque je l'ai découverte avec son fragile édifice de la désespérance, j'ai pensé son travail inutile. Elle aurait pu attendre jusqu'à la fin des temps, nulle mouche ne serait entrée là. Elle est morte en sentinelle, dans un effort désespéré pour s'accommoder d'un environnement mortel. Je me suis toujours demandé si elle savait qu'elle était perdue. Si elle filait sa toile inutile en connaissant la fin. »

« Les petites tragédies de l'existence », fit le robot. « Des milliards chaque jour, inaperçus de tous sauf de l'œil de Dieu qui sait tout. C'est tout au moins ce qu'affirme mon opuscule. »

« Je comprends ce que tu veux dire quand tu parles de "l'inquiétude". L'*attention* pour l'autre serait encore plus proche. J'ai eu l'impression que le terme s'adressait à moi. Il me mettait en question. *Caritas*. Ou en grec... » Il ne se souvenait plus du mot.

« Alors, on descend ? » demanda Mali.

« Oui », répondit Joe. Elle ne comprenait pas. Bizarre, qu'il faille que ce soit un robot qui me comprenne. Qu'un assemblage de métal puisse être plus sensible qu'un être humain. Peut-être la *caritas* est-elle fonction de l'intelligence ? Peut-être nous sommes-nous toujours trompés et la *caritas* n'est pas un sentiment, mais une forme élevée de l'activité cérébrale, la capacité de percevoir des signes imperceptibles dans l'environnement... et de s'en inquiéter ? C'est de la cognition, rien de plus. Et cela contredit l'opposition entre la Pensée et l'émotion. Tout est cognitif.

Il s'adressa au robot : « Puis-je avoir ta brochure ? »

« Oui, bien sûr. Dix *cents*, s'il vous plaît », répondit Willis en tendant le petit livre.

Joe réussit à tirer de sa poche une pièce en carton et la lui tendit. « Allons-y maintenant », dit-il à Mali.

XI

LE robot actionna un commutateur ; une porte coulissante s'effaça dans le mur et Joe découvrit une série d'équipements complets de plongée : masques à oxygène, palmes, combinaisons en mousse plastique, lampes étanches, lests, leviers, fusils sous-marins, bouteilles d'oxygène et d'hélium – absolument tout ce qu'il fallait. Y compris des ustensiles qu'il ne put identifier.

« Vu votre expérience limitée de la plongée sous-marine en profondeur », fit le robot, « je vous suggère de plonger en chambre proleptique autonome. Mais si vous désirez prendre des combinaisons... »

Il haussa les épaules : « Je ne pourrai pas vous en empêcher. C'est vous qui décidez. »

« Mon apprentissage est suffisant », fit Mali avec entrain. Elle commença à sortir le matériel du dépôt et se retrouva bientôt avec un énorme monceau entassé devant elle. « Sors la même chose que moi », conseilla-t-elle à Joe. « Regarde comment je m'habille et imite-moi point par point. »

Après s'être harnachés, ils suivirent Willis jusqu'à la véritable chambre de plongée.

Le robot commença à dévisser la soupape qui occupait une grande partie du plancher tout en parlant : « Un de ces jours j'écrirai un texte sur la plongée en grande profondeur. La plupart des religions supposent que le monde chthonien existe sous terre. Mais en vérité c'est dans l'océan qu'on le trouve. L'océan... » Il traîna le lourd couvercle un peu plus loin. « C'est le véritable monde primordial d'où est sortie la vie, il y a des milliards d'années. Sur votre planète, monsieur Fernwright, bien des religions font cette erreur : par exemple, la déesse grecque Demeter et sa fille Perséphone sortent de la terre. »

Mali expliqua à Joe : « Attaché à ta ceinture, tu trouveras un appareil de secours en cas de panne du circuit à oxygène principal. Si tu perds ton air, si le conduit se détache ou éclate, ou si la bouteille est vide, tu n'as qu'à brancher le dispositif hypnotique de ta ceinture. » Elle lui montra celui qu'elle portait sur elle. « Il abaisse rapidement le métabolisme pour une consommation minimum d'oxygène ; assez pour que tu puisses te laisser remonter doucement à la surface avant la première lésion cervicale ou tout autre dégât physiologique durable dû à l'anoxie. Quand tu remonteras, tu seras bien sûr inconscient, mais ton masque est prévu pour laisser entrer l'air automatiquement dès que sorti de l'eau il réagit à la présence d'atmosphère. J'arriverai aussitôt pour te ramener ici. »

Joe se rappela un poème : « *Il faut que je m'en aille. Je vois une tombe où les narcisses et les lys me font signe en s'agitant.* »

Le robot continua : « *“Et je ferai plaisir à la faune malheureuse, enfouie sous la terre somnolente !”* Un de mes favoris. De Yeats, je crois. Monsieur, croyez-vous descendre dans un tombeau ? Aller vers la mort ? Pensez-vous que plonger est mourir ? Répondez en vingt-cinq mots au moins. »

« Je sais ce que m'a dit le Kalende », fit Joe toujours sombre. « Ce que je trouverai à Heldscalla me décidera à tuer Glimmung. Je descends donc dans la mort, même si ce n'est pas obligatoirement la mienne. Je vais bloquer pour toujours la remise à terre de la cathédrale. » Les mots s'égrenaient lourdement dans son esprit, toujours là. Toujours prêts à reparaître. Ils ne s'en allaient jamais bien longtemps. Peut-être était-il condamné à les entendre à jamais. J'en porterai le stigmate jusqu'à la fin, pensa-t-il.

« Je vais vous offrir un porte-bonheur », fit le robot qui recommença à farfouiller dans sa poche thoracique dont il tira un petit paquet qu'il tendit à Joe. « C'est un symbole de la pureté et du caractère sublime d'Amalita. Un signe dans la nuit. »

« Et il repoussera les influences maléfiques ? » demanda Joe.

« Vous devez dire, Willis, est-ce qu'il... »

« Willis, ce charme nous aidera-t-il, lorsque nous serons en bas ? »

Au bout d'un moment le robot répondit : « Non. »

« Alors, pourquoi le lui avez-vous donné ? » intervint Mali.

« Pour... » Le robot hésita. « Ça ne fait rien. » Il sembla se rétracter sur lui-même forme de silence, inerte et lointaine.

« Nous allons nous encorder », fit Mali en reliant leurs ceintures par un câble. « Cela nous donnera six bons mètres de long. Ça devrait suffire. Je ne peux pas prendre le risque de me séparer de toi ; ça pourrait être la dernière fois que je te vois. »

Sans un mot, le robot donna à Joe un récipient en plastique. « Pour quoi faire ? » demanda Joe.

« Vous trouverez probablement un ou deux vases sous l'eau et vous aurez envie d'en remonter les débris. »

À quatre pattes près de l'ouverture qui donnait sur l'océan, Mali cria : « Allons-y ! » Elle alluma sa torche à hélium, jeta un œil rapide sur Joe et disparut. Le câble qui les reliait se tendit, le tirant vers l'eau, l'entraînant irrésistiblement. Alors, l'esprit vide de toute pensée construite, il plongea lui aussi, masse passive.

Les lumières de l'embarcadère s'évanouirent peu à peu au-dessus de lui. Il alluma sa propre lampe-torche et se laissa entraîner toujours plus profond ; l'eau devint d'un noir d'encre au-delà du vague cadran irréel que découpait sa lumière. Plus bas, la trace de Mali lui apparaissait comme la tache phosphorescente d'un poisson des profondeurs.

« Ça va ? » La voix de Mali résonna dans son oreille. Cela l'étonna jusqu'à ce qu'il comprenne qu'un intercom les reliait l'un à l'autre.

« Oui », répondit-il simplement.

Des variétés étranges de poissons glissaient près de lui ; indifférents et hautains, ils le regardaient bouche bée et continuaient leur chemin, disparaissant bientôt dans le néant qui bordait sa route lumineuse.

« Ce sac à vent de robot », lança Mali d'une voix acerbe. « Bon Dieu ! Il a bien dû nous retenir vingt minutes ! »

Mais maintenant nous y sommes, pensa Joe. Au milieu des eaux de *Mare Nostrum*, à tomber en une spirale infinie.

Je me demande s'il y a beaucoup de robots théologiens dans l'univers, réfléchit-il. Willis était peut-être l'unique... Placé là spécialement par Glimmung pour les ralentir le plus possible.

L'unité chauffante de sa combinaison se mit en marche avec un déclic et la présence glaciale de l'océan s'éloigna doucement. Il eut un remerciement silencieux pour le mécanisme.

« Joe Fernwright », l'appela la voix de Mali. « As-tu pensé que Glimmung m'a peut-être envoyé avec toi *pour te tuer* ? Glimmung connaît la prophétie. Ne serait-il pas raisonnable qu'il le fasse ? N'as-tu pas pensé à cette évidence ? »

En fait, l'idée ne l'avait même pas effleuré. Et avec elle revint la froidure océane ; elle l'étreignait, broyant ses reins, perçant son cœur d'échardes de glace. Il se sentait geler à l'intérieur ; figé dans une immobilité effrayée, comme une petite créature sans défense. Sa peur le privait de son humanité, car ce n'était pas la peur d'un homme, mais plutôt celle d'un petit animal écrasé par la menace. Sa terreur le faisait régresser à des âges oubliés, effaçant les acquisitions contemporaines de sa personnalité, de son être. Dieu, pensa-t-il, cette peur est vieille d'un million d'années !

« D'un autre côté », remarqua Mali. « Le texte que t'a montré le Kalende était peut-être un faux, préparé exprès à ton intention ; un exemplaire unique prévu pour tes seuls yeux. »

D'une voix rauque, Joe répondit : « Comment as-tu appris l'existence du nouveau texte ? »

« Glimmung me l'a dit. »

« Donc, c'est qu'il a lu la même chose que moi. Ce n'est pas un exemplaire factice destiné à me tromper. Sinon, tu ne serais pas là. »

Elle se mit à rire. Puis ne dit rien. Ils continuèrent leur descente éternelle.

« Alors, c'est que j'ai raison », fit Joe.

Rigide et jaunâtre, une carcasse inconnue jeta des reflets putréfiés dans le vacillement de sa lampe. À sa droite, la torche

de Mali en éclaira une autre vertèbre. Énorme... comme une arche construite pour contenir tous les vivants et qui a coulé au fond des flots. Pour toujours. L'arche de l'échec.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il à Mali.

« Un squelette. »

« Un squelette de quoi ? » Il se propulsa vers lui, essayant de l'éclairer le plus possible. Mali l'imita.

Elle se trouva emportée à ses côtés. Il voyait son visage à travers le disque transparent de son masque ; quand elle parla, ce fut d'une voix assourdie, comme si, malgré son savoir et son expérience, elle avait rencontré ici l'inattendu.

« C'est un Glimmung », répondit-elle. « Le squelette d'un très très vieux Glimmung ; mort et oublié depuis longtemps. Les ossements sont tout incrustés de corail ; il est là-dessous depuis au moins un siècle. Bon Dieu ! »

« Tu veux dire que tu ne savais pas qu'il était là ? »

« Glimmung était peut-être au courant ; mais pas moi ou... » Elle hésita. « Je crois que c'est un *Glimmung Noir*. »

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Joe, dont le malaise se ramifiait dans tout le corps comme un immense réseau de dendrites.

« C'est presque impossible à expliquer », répondit Mali. « C'est comme l'antimatière ; tu peux utiliser le concept mais pas vraiment le comprendre. Il y a les Glimmungs et les Glimmungs Noirs. À chaque Glimmung répond sa sombre contrepartie, son double opaque. Tôt ou tard, l'individu devra se débarrasser de son inverse, ou c'est celui-ci qui le tuera. »

« Pourquoi ? »

« Parce que c'est comme ça. Si tu me demandais : "Pourquoi les pierres existent-elles", je ne pourrais te répondre. Tu comprends ? Ils ont *évolué* en ce sens, vers cette étrange parité. Ils s'excluent mutuellement ; entités antagonistes, on pourrait les comparer à des propriétés chimiques opposées et qui ne peuvent se combiner pour former un nouveau corps. En fait, les Glimmungs Noirs ne sont pas vraiment vivants. Mais ils ne sont pas non plus inertes du point de vue biochimique. Ce sont des

sortes de cristaux déformés ; la destruction des formes est leur principe ; la recherche du Glimmung original leur tropisme. Certains prétendent d'ailleurs que le mécanisme n'est pas propre aux Glimmungs ; ils croient... » Elle s'arrêta brusquement, observant fixement l'étendue opaque devant elle. « Non », murmura-t-elle. « Pas ça. Pas si tôt. Pas la première fois. »

Une masse pourrissante de matières molles parsemée de morceaux de tissus flottait lentement vers eux, poussée par les courants d'eaux sales. Cela ressemblait vaguement à un homme qui aurait depuis longtemps perdu l'usage de ses membres et qui se retrouverait tout recroquevillé, les jambes ballantes comme des pâtes trop cuites, vides de leurs os. Joe le regardait approcher sans pouvoir en détacher les yeux car, d'une manière étrange, la chose semblait vouloir le rejoindre de son ondulation maladroite. Lentement, lentement, il arrivait vers lui. Maintenant, Joe pouvait apercevoir son visage. Et le monde s'écroula.

« C'est ton cadavre », fit Mali. « Tu dois comprendre qu'ici le temps ne se déroule pas... »

« C'est aveugle », murmura Joe. « Ses yeux... ils ont pourri dans leurs orbites. Il n'y a plus rien. Un trou. Peut-il me voir ? »

« Il sait que tu es là. Il veut... » Elle hésita.

« Quoi, quoi, qu'est-ce qu'il veut ? » hurla-t-il dans l'interphone et il la vit grimacer.

« Il désire te parler », répondit-elle enfin. Puis ce fut le silence ; elle se contentait d'observer, de voir, sans intervenir, sans même bouger. Elle n'allait pas l'aider. Il se retrouvait seul face à cette chose.

« Que dois-je faire ? » Il voulait entendre sa voix.

« Ne... » Il y eut un nouveau silence, puis elle reprit : « N'écoute pas ce qu'il va te dire. »

« Ça veut dire qu'il veut parler ? » Joe implorait une réponse, trop effrayé pour supporter le silence. Il pouvait accepter le témoignage de ses yeux ; retenir des fragments de sa santé mentale devant son propre cadavre. Mais pas plus. C'était

impossible, un travesti de la réalité, l'imitation folle d'une forme de vie aquatique, terrorisée par son apparence.

« Il va te dire de partir », intervint Mali. « De quitter ce monde, cet océan. D'oublier Heldscalla pour toujours, les espoirs de Glimmung, ses projets. Vois : il essaie déjà de former des mots. »

Les chairs putréfiées de la mâchoire frémissaient ; la sombre caverne bordée de dents cassées qui avait été sa bouche s'entrouvrit pour laisser sortir un bruit infime. Un battement vague, une communication lointaine qui se perd sur la longueur du câble transatlantique. Quelque chose qui s'étend sur mille kilomètres, lourd comme un univers. Dense, impossible à manœuvrer. Et pourtant la chose essayait de le faire. Le battement continuait. Enfin, comme le cadavre passait devant lui en tournant lentement pris entre deux eaux, il distingua un mot. Puis un autre.

« Reste. »

La mâchoire vétuste restait pendante. Un petit poisson s'introduisit dans la cavité grande ouverte, disparut à l'intérieur, puis ressortit d'une nage ondulante. « Tu... dois continuer. Continuer. Relever Heldscalla. »

« Êtes-vous encore en vie ? » demanda Joe.

Mali intervint : « En bas, rien ne vit vraiment. C'est une accumulation de résidus... Les dernières décharges d'une pile endommagée. »

« Nous rencontrons le futur », fit Joe.

« Il n'y a pas de futur, ici. »

« Mais je découvre ce qui ne m'est pas encore arrivé. Je suis vivant. Et cette pourriture en mouvement, cette chose immonde, c'est mon futur cadavre. Je ne pourrais pas arriver à me parler si j'étais à sa place. »

« C'est vrai », fit Mali. « Mais... la distinction n'est pas vraiment totale entre vous deux. Quelque chose de sa substance existe en toi ; quelque chose de toi persiste en lui. Tu es les deux personnages : la chair vivante et la pourriture. “L'enfant est le père de l'homme” tu te souviens ? Et l'homme est le père du

cadavre. Mais je croyais qu'il te conseillait de partir. Au lieu de cela, il – "il" – te demande de rester. Il est venu jusque-là pour te le dire. Je ne comprends pas. Ça ne peut pas être ton Noir, tout au moins dans le sens que je donnais tout à l'heure. Il est à moitié décomposé, mais semble bienveillant. Et les Noirs ne sont *jamais* bienveillants. Puis-je lui demander quelque chose ? »

Il ne répondit rien, ce que Mali prit pour un accord.

« Comment êtes-vous mort ? » demanda-t-elle au cadavre.

À travers les restes de chair, ils virent l'éclat blanc des ossements qui remuaient dans l'eau pour expulser sa réponse déformée.

« Glimmung nous a fait assassiner. »

« "Nous" ? » demanda-t-elle vivement. « Combien d'entre nous ? Tous ? »

« Nous. » Il tendit un bras désagrégé vers Joe. « Nous deux. » Il s'arrêta de parler et commença à s'éloigner lentement. « Mais cela pourrait être pire. Je me suis construit une boîte ; elle me protège un peu. Je me mets dedans et je la referme ; alors, les poissons... les poissons vraiment voraces n'arrivent pas souvent à entrer. »

« Tu essayes de protéger ta *vie* ? » cria Joe. « Mais ta vie est finie ! »

Il n'arrivait pas à comprendre cette obstination. Ça n'avait pas de sens. C'était hors de toute logique. Il frémit à l'image d'un cadavre pourrissant – son cadavre – essayant de continuer cette semi-vie sous l'océan, prenant les plus grandes précautions pour se protéger... « Améliorez les conditions de vie des morts », jeta-t-il d'une voix sauvage à la cantonade, ne s'adressant pas particulièrement à sa compagne ou au corps qui s'éloignait.

« La malédiction », dit Mali.

« Quoi ? »

« Elle ne te laissera pas en paix. Elle te confrontera sans cesse à ta forme finale sans pouvoir te faire partir. Et puis, lorsque tu seras comme lui... » Elle désigna le cadavre. « Tu

souhaiteras désespérément t'être enfui. Aujourd'hui, ce soir, demain matin. »

« Reste », fit encore la masse pourrissante.

« Pourquoi », demanda Joe.

« Lorsque Heldscalla sortira des flots, je pourrai m'endormir. J'attends le repos depuis si longtemps et vous êtes enfin là. J'ai attendu des siècles. Et jusqu'à ce que vous me libériez, je reste pris dans la totalité du temps. » Il essaya de faire un geste d'imploration, mais un bout de main se détacha pour tomber dans l'eau obscure, ne laissant que deux doigts tendus vers eux. Joe se sentit près de défaillir ; il aurait voulu vomir mais ne pouvait que rester là à désirer repousser le temps en arrière, avant le début de son voyage. Mais le cadavre avait dit le contraire, que son arrivée ici était le signe de la délivrance prochaine. Jésus, Marie ! pensa-t-il. Je serai bientôt comme cette chose ; mon corps partira en morceaux et ira nourrir les poissons. Je devrai me cacher dans une caisse au fond de la mer à attendre d'être dévoré bout après bout.

Ou peut-être n'est-ce pas vrai, pensa-t-il. Ce n'est peut-être pas mon cadavre ; combien de gens se rencontrent morts. Morts et pourtant suppliants ? Il pensa aux Kalendes, mais cela n'avait pas de sens, car – détrompant Mali – il lui avait demandé de rester, l'avait poussé à commencer son travail.

Glimmung. C'est un phantasme projeté par lui. Un appât insensé pour me gaffer. C'est évident.

Il s'adressa au cadavre qui flottait non loin de là : « Merci de ton conseil. J'en tiendrai compte. »

« Mon corps est-il là-dedans, lui aussi ? » demanda Mali...

Pas de réponse. Les vestiges physiques de Joe avaient disparu. Ai-je dit quelque chose de déplacé ? se demanda Joe. Mais, bon Dieu, comment doit-on parler à son propre cadavre ? Que voulait-il de plus ? La peur l'avait quitté et il ressentait maintenant une étrange colère. Ce n'était pas juste... des pressions pareilles. On lui avait *ordonné* de continuer, de faire sa part du projet. Et puis il pensa à la malédiction.

« La mort », dit-il à Mali comme ils flottaient ensemble. « La mort et le péché sont associés. Si la cathédrale est maudite, nous le sommes aussi... »

« Je remonte. » Elle donna un coup de palme et se retrouva au-dessus de lui, frappant l'eau d'un battement expert. « Je ne veux pas me retrouver trop près de la zone de dragage. » Elle désigna un point au loin.

Joe fit pivoter son corps dans cette direction.

Une immense machine qu'il ne put reconnaître travaillait en silence sur le fond sablonneux. Puis il entendit l'écho de son activité comme un ronflement sourd ; extrêmement grave. Les sons les avait toujours accompagnés, à la limite inférieure de l'audibilité, la région des vingt hertz qui faisait vibrer le corps plus que le tympan. C'était peut-être d'ailleurs son être tout entier qui percevait la présence.

« Qu'est-ce que c'est ? » lui demanda-t-il. Il s'élança, fasciné, dans cette direction.

« Une excavatrice Caprix », répondit Mali. « Le Caprix Ionien, l'élément atomique le plus lourd actuellement utilisable. Il a remplacé les vieilles excavatrices rexéroïdes qu'on voyait tout le temps auparavant. »

« C'est comme cela qu'on va remonter la cathédrale ? » demanda-t-il à Mali qui nageait près de lui, le suivant à contrecœur.

« Seulement les fondations », répondit Mali.

« On coupe le reste en morceaux ? »

« Oui, tout sauf la fondation qui est en une seule gigantesque agate de Deneb 3. Si on la découpait, elle ne pourrait plus supporter la superstructure. D'où l'intérêt de la pelleteuse. » Elle le tira en arrière. « Il n'est pas prudent de s'approcher tellement. Tu as déjà vu des machines similaires en opération et tu connais leur principe de fonctionnement : le pivot avance et recule dans les quatre jantes de l'excavatrice. Maintenant, s'il te plaît ! Retournons à la surface. Je suis épuisée. Putain, Joe ! C'est dangereux d'être si près ! »

« Tous les blocs sont déjà coupés ? » demanda-t-il.

« Dieu du ciel », fit Mali d'une voix fatiguée. « Non, pas du tout. Seulement quelques-uns. L'excavatrice n'a pas encore commencé à soulever l'agate ; elle essaie seulement de se mettre en place. »

« Quel sera le rythme de remontée ? »

« Il n'est pas encore déterminé. Regarde... nous en sommes encore loin ; tu parles de relever la cathédrale alors que nous faisons les premiers terrassements. Le dragage n'est pas ton domaine, tu n'y connais rien. L'excavatrice avance sur le plan horizontal à la vitesse de quinze centimètres par journée de vingt-six heures ; c'est infime. »

Joe dit tout à coup : « Tu ne veux pas que je voie quelque chose. »

« Paranoïaque ! » lui lança Mali. Dans le rayon de sa torche, il accrocha vers la droite une masse dense et opaque qui s'élevait, immense, pour former des surfaces triangulaires parsemées de crustacés, mollusques et bernacles, profondément incrustées de coraux, parmi lesquelles se promenaient une multitude de poissons. Près de la forme, une autre, identique, sur laquelle s'affairait l'excavatrice : Heldscalla.

« Voilà ce que je ne devais jamais voir », dit-il à Mali.

Deux cathédrales.

XII

« UNE des deux est noire », affirma Joe. « La cathédrale noire. »

« Pas celle qu'ils relèvent », fit Mali.

« Comment le sait-il ? Il se trompe peut-être ? » Voilà qui tuerait Glimmung ; il le savait. Ce serait la fin de toute l'entreprise. Et leur mort à tous. Déjà à sa seule découverte, la chappe glacée qui l'avait abandonné quelques instants se refermait définitivement sur son cœur. Désespéré, il jetait des coups de torche ici et là. Comme s'il essayait sans succès de trouver une issue de secours.

« Maintenant, tu sais pourquoi je voulais remonter », fit doucement Mali.

« Je vais avec toi. » Il ne voulait pas rester plus longtemps. Tout comme Mali, il désirait de tout son cœur retrouver la surface, le monde au-dessus des eaux. Un monde vierge de ces horreurs. Un monde qui jamais ne devrait les connaître. Qui n'avait pas été prévu pour les connaître. Tant mieux, mon Dieu. « Allons-y », dit-il à Mali, et il se propulsa vers le haut. À chaque seconde, il était un peu plus loin des ténèbres glacées des profondeurs et de leur contenu mortel. « Donne-moi la main. » Il se retourna...

Et aperçut le vase qui luisait dans la lumière de la torche.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » fit Mali, alarmée. Il s'était arrêté.

« Il faut que j'y retourne. »

« Ne la laisse pas t'attirer en bas ! Combats sa terrible puissance. Sa valence t'appelle. *Monte !* » Elle s'arracha de lui et s'élança à coups de palmes violents vers la surface. Elle frappait l'eau comme pour se détacher d'une substance gluante qui chercherait à l'ensevelir.

« Remonte si tu veux », fit Joe qui continua à s'enfoncer de plus en plus bas, les yeux rivés à la poterie. Elle n'était que peu incrustée de coraux et sa surface apparaissait donc dans toute sa gloire. Comme si elle n'avait attendu que moi, pensa-t-il. Placée là pour me fasciner, me prendre au piège de l'objet que j'aime le plus.

Mali hésitait au-dessus de lui. Elle se décida enfin à descendre jusqu'à le rattraper. « Que... », commença-t-elle ; puis elle vit aussi le vase et poussa un petit cri.

« C'est un cratère en volutes », fit Joe. « Un très grand. » Déjà, il pouvait distinguer les couleurs qui s'élançaient vers lui, l'ancrant plus fermement encore en ce lieu que tous les autres appâts. Il coula toujours plus profond.

« Que peux-tu en dire ? » demanda Mali. Ils l'avaient presque atteint ; les bras de Joe se tendaient déjà, comme pris d'une vie autonome.

« Ce n'est pas de la terre cuite à basse température », fit-il. « Il a été passé au four à plus de cinq cents degrés, peut-être même mille deux cent cinquante degrés. Remarque les épaisses couches vitrifiées sur l'émail. » Il toucha le vase, essaya doucement de le soulever. Mais le corail tint bon. « C'est du grès », décida-t-il. « Pas de la porcelaine, la matière serait translucide. Le blanc du vernis me fait penser – mais c'est juste une hypothèse – à un composé d'oxyde stannique. Ce serait alors une majolique. On appelle ça habituellement la glaçure stannifère. Comme les céramiques de Delft. » Il palpa la surface du vase. « Au toucher, je dirais que c'est du graphite ; avec un émail au plomb. Tu vois ? Le motif a été incisé dans la couche superficielle, laissant apparaître les teintes profondes. Comme je t'ai dit, c'est un cratère en volutes... Mais tout près il doit y avoir des psyktères et des amphores. Il suffirait d'enlever les dépôts coraux et voir ce qu'il y a en dessous. »

« Est-ce une poterie de valeur ? » demanda Mali. « À mes yeux elle paraît unique ; je la trouve fantastiquement belle. Mais ton opinion d'expert... »

« Elle est superbe », dit-il simplement. « L'émail rouge est probablement à base de cuivre réduit, ce qui est fait directement dans le four. Et aussi de l'oxyde de fer. Regarde le noir. Et bien sûr le jaune est produit à partir de l'antimoine. Cela donne une teinte très stable et lumineuse. » C'est la couleur qui m'attire toujours le plus, pensa-t-il, avec les bleus. Je ne changerai jamais.

Tout se passe comme si quelqu'un avait déposé le vase à cet endroit spécialement pour qu'il le trouve. Il frotta la surface, cherchant à apprécier toujours plus par le contact tactile. Il ne lui manque que les bleus d'oxyde cyrique. Glimmung l'a-t-il fait placer ici pour moi ? se demanda-t-il.

Se tournant vers Mali, il dit : « Quelqu'un a-t-il enlevé récemment le corail qui le recouvrait ? Cela semble étrange autrement, de le voir si peu incrusté. » Pendant un moment Mali examina la surface du vase, étudiant les coraux qui le retenaient au fond de la mer. Pendant ce temps, Joe suivait la scène complexe et ornementée, tracée par l'artiste lointain, plus contournée encore que le style *istoriato* d'Urbino. Qu'est-ce que cela représentait ? Il scruta le dessin plus encore, réfléchissant. Tout n'était pas visible. Et pourtant... il était habitué à remplir les segments manquants des poteries. Qu'est-ce que cela raconte ? se demanda-t-il. Une histoire ; mais laquelle ? Il plissait les yeux.

« Je n'aime pas tout ce noir », fit Mali tout d'un coup. « Le moindre soupçon de noir trouvé au fond de l'eau me retire toute impression de sécurité. » Elle s'éloigna du vase en nageant, son examen maintenant terminé. « On peut remonter maintenant ? » demanda-t-elle. Son énervement avait encore augmenté ; il enflait avec chaque battement de la montre. « Je ne vais pas rester en bas et sacrifier ma vie volontairement pour une merde de pot. »

Joe demanda : « Qu'as-tu découvert ? »

« Quelqu'un a retiré une partie du corail dans les six derniers mois. » Elle brisa un morceau de corail, révélant une nouvelle

partie de la poterie. « Je pourrai finir le travail en quelques minutes lorsque j'aurai mes instruments. »

Le dessin apparaissait plus complètement aux yeux de Joe. Le premier panneau montrait un homme assis, solitaire, dans une pièce morne et vide. Le suivant, une fusée intersystème du trafic commercial. Le troisième représentait l'homme du début en train de pêcher ; on le voyait tirer un énorme poisson noir de l'eau. C'était ce poisson en émail noir qui avait angoissé Mali. Le panneau suivant était recouvert d'incrustations. Mais quelque chose devait arriver après. Le gros poisson noir ne terminait pas l'histoire. Il restait au moins un panneau et peut-être deux.

« C'est un émail flambé », fit Joe d'un air absent. « Comme je te l'ai déjà dit, du cuivre réduit. Mais à certains endroits cela ressemble à de la "feuille morte" ; si je n'étais pas si sûr que... »

« Pauvre con pédant », cria Mali, rageuse. « Misérable crétin. Je fous le camp. » Elle donna un coup de jarret, s'éleva, détacha le câble qui les reliait, et disparut bientôt, ne laissant que la tache vague de sa torche qui s'amenuisait. Il se retrouva seul avec le pot et la cathédrale noire toute proche. Silence. Le manque absolu de mouvement. Il n'y avait plus de poissons autour de lui ; ils paraissaient éviter la cathédrale noire et son environnement. Ils ont bien raison, pensa Joe. Et Mali aussi.

Il regarda une dernière fois la structure morte, la cathédrale solitaire qui jamais n'avait vécu.

Se penchant sur la poterie, il l'empoigna des deux mains et tira de toutes ses forces, la torche pendue temporairement à sa ceinture. Le pot éclata en morceaux qui s'éloignèrent aussitôt dans le courant et il se retrouva à contempler les quelques fragments encore emprisonnés.

Se raidissant contre le sort, il agrippa un des vestiges du vase et tenta de l'arracher. Le dépôt de coraux solidifié par les ans résista ; Joe continua de plus belle sa traction. Alors, le corail libéra peu à peu le fragment. Tout à coup, le morceau resta dans les mains de Joe, et il partit comme une flèche vers la surface.

Il tenait dans sa poigne les deux panneaux manquants à la scène. Fermement maintenus, ils remontaient avec lui.

Puis Joe perça de la tête la surface de la mer, remonta son masque, et examina sous la lampe torche sa découverte, en s'efforçant de flotter.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Mali en nageant vers lui de sa longue brasse.

« Le reste du vase », dit-il, en colère.

La première scène montrait le gros poisson noir en train d'avaler son pêcheur. La dernière représentait le même poisson qui dévorait un Glimmung... ou plutôt *le* Glimmung. Les deux proies disparaissaient au fond de la gorge du poisson, destinées à se décomposer dans l'estomac. L'homme et le Glimmung disparaissaient et il ne restait plus que l'énorme masse noire qui avait tout englouti.

« Cette poterie... », commença-t-il, puis il s'interrompit. Quelque chose avait échappé à son attention. Quelque chose qui l'attirait maintenant, impuissant et fasciné.

Dans le dernier panneau on avait incisé un ballon de bande dessinée au-dessus du poisson noir. Il y avait des mots à l'intérieur, écrits dans sa propre langue. Il lut avec difficulté, ballotté par l'eau mouvante.

*La vie sur cette planète est sous-marine, et non terrestre.
Ne vous laissez pas embobiner par le gros imposteur qui se
fait appeler Glimmung.*

*Les profondeurs se tiennent à l'écart de la terre, et en leur
sein se trouve le véritable Glimmung.*

Puis, en toutes petites lettres, ces mots inscrits sur le bord du panneau :

C'était un message d'utilité publique.

« Complètement fou », lança Joe à Mali qui s'approchait. Il avait envie de laisser retomber le fragment de poterie dans les eaux noires, de le laisser une fois de plus disparaître.

Masse humide accrochée à son torse, Mali lut par dessus son épaule le contenu de la bulle. « Mon Dieu », dit-elle, et elle se mit à rire. « Vous avez quelque chose comme ça sur Terre. Les galettes porte-bonheur avec une phrase sybilline écrite dessus, ou les gâteaux chinois avec un message à l'intérieur. »

« Les galettes du bonheur ! » ironisa Joe.

« J'ai lu que quelqu'un avait trouvé sur Terre, dans un restaurant de San Francisco, une galette qui disait, "abstenez-vous de forniquer". » Elle partit de nouveau d'un rire de gorge agréable à entendre ; elle s'accrochait en même temps à son épaule en se retournant pour lui faire face. Puis tout d'un coup le calme lui revint. Elle était soudain très sérieuse. « Il va y avoir une bataille terrible », dit-elle. « Pour maintenir la cathédrale sous les eaux. »

Joe poursuivit sur le même thème : « *Elle* ne veut pas remonter. La cathédrale désire rester au fond et cette écharde en fait partie. » Il laissa retomber le fragment de poterie qui sombra aussitôt dans l'oubli ; autour d'eux, il n'y avait plus que l'eau clapotante. « C'est la cathédrale qui nous parlait », fit-il à Mali. Une pensée sombre, désagréable.

« Mais n'était-ce pas la cathédrale noire ?... »

« Non », coupa-t-il. « Pas la noire. » Il fallait que tous regardent la vérité en face... même Glimmung. « Je ne crois pas qu'il soit au courant », fit Joe à voix haute. « Ce n'est pas seulement le Livre des Kalendes, leur roman qui se camoufle en destin. Ce n'est pas non plus un problème d'engineering hydraulique. »

« L'âme », murmura Mali.

« Quoi ? » demanda-t-il, furieux.

« Je ne voulais pas dire ça », répondit-elle après une pause.

« Tu ferais drôlement bien. Parce que cette chose n'est pas vivante. » Malgré le message sur le vase, se dit-il, c'est la simple imitation de la vie. L'inertie qui permet à un objet de rester immobile jusqu'à ce qu'une force assez puissante le fasse bouger... Malgré lui. Sous nos pieds se trouve une cathédrale d'une masse infinie et nous nous casserons tous les reins à

essayer de la déplacer. Nous ne pourrions jamais récupérer – même pas Glimmung. Et...

Elle restera au fond, pensa-t-il. Comme elle est maintenant. Un monde sans limite, comme ils disent à l'église. Mais quelle étrange cathédrale, celle qui trace des messages sur des poteries incrustées de coraux. Il doit y avoir manière plus efficace de communiquer avec nous qui sommes là-haut, qui vivons sur la terre ferme. Et pourtant... La façon qu'a Glimmung de faire parvenir ses messages ; le papier qui flottait sur l'eau des cabinets... Voilà au moins aussi bizarre. Une coutume planétaire, pensa-t-il. La marque d'une ethnie développée au cours des siècles.

Mali lui dit : « Elle savait que tu trouverais le vase. »

« Comment ? »

« Dans le Livre des Kalendes. Enfin quelque part dans une note de bas de page, en petits caractères. »

« Mais cette fois-ci, ils se sont trompés, lorsqu'ils ont affirmé que je trouverai à Heldscalla la raison de tuer Glimmung. C'était une supposition, de toute évidence erronée. » Et pourtant, il s'est bien passé quelque chose ; j'ai trouvé la poterie.

En fait, la marée déferlante du réel m'emportera peut-être un jour près de Glimmung pour l'assassiner. Si l'on attend assez longtemps, si on a le temps d'attendre, tout arrive un jour. Et c'est le principe du Livre des Kalendes.

Un principe qui fonctionne – sans fonctionner.

Les probabilités... pensa-t-il. Une science en elle-même. Le théorème de Bernoulli, celui de Bayes-Laplace, la distribution de Poisson, la distribution, binomiale négative... Les pièces, les cartes, les anniversaires, et enfin les variables quantiques. Au-dessus de tout cela, plane le spectre désolé de Rudolf Carnap et Hans Reichenbach, le Cercle philosophique de Vienne et le début de la logique symbolique. Un borbier à l'échelle du monde dans lequel il n'osait pénétrer. En dépit du fait qu'il concernait directement le Livre des Kalendes. Encore plus borbier que le royaume aquatique qu'ils venaient juste de quitter, Mali et lui.

« Retournons à l'installation », fit Mali qui tremblait de froid. Elle se mit aussitôt à nager, le laissant sur place ; il vit loin devant les rampes de lumières que Willis avait allumées pour guider leur retour. Elles brûlaient encore ; le robot les attendait.

Amalita ne nous a pas eus, pensa Joe pendant qu'ils nageaient vers l'appontement illuminé. Il remercia Willis au fond de lui-même. Le voyage avait été exactement aussi effroyable que prévu. Son propre cadavre... Il le voyait encore, intensément présent dans son esprit, avec sa mâchoire inférieure à l'os apparent, bougeant, couleur de la mort dans les courants de l'univers sous-marin. Le monde d'Amalita, aux lois perverses. Rempli des détritiques pourrissants de la terre ferme.

Il atteignit l'embarcadere et ses trois dômes. Willis était là, prêt à grimper.

Le robot paraissait irritable, comme Mali et Joe retiraient leur combinaison. « Il n'est pas trop tôt, monsieur et madame », fit-il, tracassier, pendant qu'il rassemblait leur matériel. « Vous m'avez désobéi en restant trop longtemps. » Il se corrigea. « Je voulais dire que vous avez désobéi à Glimmung. »

« Quelle mouche te pique ? » lui demanda Joe.

« Oh, c'est à cause de cette saleté de station radio », répondit Willis qui traînait maintenant sans effort apparent les bouteilles à oxygène de Mali. « Considérez ma situation. » Il déshabilla Mali, plia sa combinaison et se dirigea les bras chargés vers le placard de rangement. « Je vous attendais en écoutant tranquillement la radio. Ils se mettent à jouer la neuvième de Beethoven qu'ils coupent d'une publicité pour une ceinture herniaire. Puis commence l'air du Vendredi-Saint tiré du *Parsifal*, de Wagner, suivie d'une réclame pour une pommade miracle destinée aux pieds d'athlète. Puis le choral d'une cantate de Bach, *Jesu Du Meine Seele*. Puis l'annonce d'un nouveau suppositoire rectal à utiliser dans le traitement des hémorroïdes. Puis le *Stabat mater*, de Pergolèse, entrecoupé d'une réclame de dentifrice pour dentier. Suivi du Sanctus tiré du *Requiem*, de Verdi. Suivi lui-même de quelques minutes sur un laxatif miracle. Puis le Gloria de la *Missa in tempore belli*, de

Haydn. Et la publicité d'un analgésique contre les règles douloureuses. Puis un choral de la *Passion selon saint Matthieu*, clôturé d'une annonce sur une litière pour chat. Puis... » Le robot s'arrêta brusquement de parler. Il pencha la tête, comme s'il écoutait.

À présent Joe entendait également. Et près de lui, Mali s'était figée ; elle se retourna brusquement et courut vers la porte du bâtiment. Dans la lumière rachitique, elle leva la tête vers le ciel.

Joe la suivit et Willis en fit de même.

Un oiseau immense planait dans le ciel nocturne, il portait deux cercles sur son poitrail, un de feu et un d'eau. À l'intérieur une adolescente les observait, à moitié recouverte par un châle. Glimmung, tel qu'il était apparu la première fois à Joe, mais élevé au rang d'oiseau gigantesque. Un aigle, pensa Joe, incertain. Hurlant son arrivée, labourant le ciel sombre de ses ergots acérés. Joe recula d'un pas pour retrouver la sécurité du porche. L'oiseau approchait toujours de son vol majestueux, les cercles tournoyant d'un mouvement intense.

« C'est le vieux père Glimmung », fit Willis qui ne semblait pas inquiet. « Je lui ai demandé de venir. Ou est-ce lui qui l'a fait ? J'ai oublié. De toute façon, nous avons discuté, mais le souvenir est légèrement vague dans mes circuits. Nous avons ce problème, mes collègues et moi. »

Mali les prévint : « Il se pose. »

L'oiseau s'arrêta en plein vol, le bec agité de mouvements spasmodiques ; les yeux jaunes hurlaient leur colère à Joe – tout spécialement à lui et à personne d'autre –, puis de l'énorme jabot frémissant explosèrent des mots, hurlés dans la nuit. Des mots sauvages et frénétiques, un grincement horrible et interrogatif.

« Toi ! » lui cria l'oiseau. « Je ne voulais pas que tu descendes dans l'océan ! Je ne voulais pas que tu déterres ce qui restait enfoui au plus profond ! Tu es là pour soigner les poteries ! Qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce que tu as fait ? » Les hurlements de l'oiseau révélaient une impatience terrible. Glimmung était venu parce qu'il ne pouvait plus supporter

d'attendre ; il devait savoir ce qui s'était passé au fond de l'eau.
« J'ai trouvé une poterie », répondit Joe.

« Elle a menti ! » s'époumona Glimmung. « Oublie ce qu'elle t'a dit ! Écoute-moi plutôt ! Comprends-tu ? »

Joe continua : « Le pot m'a seulement affirmé... »

« Il existe des milliers de poteries recouvertes de messages apocryphes là-dessous », l'interrompit Glimmung. « Chacun raconte sa propre baliverne dans l'espoir de tromper le voyageur. »

« Un grand poisson noir », s'obstina Joe. « Il a parlé d'un grand poisson noir. »

« Il n'y a pas de poisson. Rien n'est réel là-bas, sauf Heldscalla. Je peux la remonter quand je veux ; je peux le faire tout seul, sans l'aide d'un seul d'entre vous. Je peux remonter chaque vase moi-même ; je peux les libérer des coraux et si l'un d'eux se casse, je peux le réparer ou trouver quelqu'un qui sait le faire. Dois-je te renvoyer à ta cellule jouer à ton jeu idiot ? Te laisser te dégrader année après année ? T'enfoncer dans la décrépitude jusqu'à ce qu'il ne reste plus de toi que des débris pourris, sans pensée, ni projet ? C'est cela que tu veux ? »

« Non », répondit Joe. « Je ne veux pas cela. »

« Tu vas retourner immédiatement sur Terre », siffla Glimmung ; le bec s'ouvrit brusquement et se referma plusieurs fois, frappant l'air de coups sauvages.

« Je suis désolé, j'ai... », commença Joe, mais l'oiseau l'interrompit avec une furie implacable. Il semblait toujours aussi agité.

« Je vais te ramener dans ma cave, te remettre dans la caisse. Tu n'auras qu'à y attendre l'arrivée de la police. Ce qui ne tardera pas car je leur indiquerai ta cachette. Ils vont t'attraper et te réduire en lambeaux. Tu comprends ? N'avais-tu pas compris que si tu me désobéissais, je te jetterais dehors ? Je n'ai pas besoin de toi. Pour moi, tu n'existes plus. Je suis désolé d'être si agressif avec toi, mais lorsqu'on me pousse à bout j'explose. Il faudra m'excuser. »

Joe répondit avec difficulté : « Il me semble que vous vous laissez entraîner. Qu'ai-je fait de grave ? Je suis descendu sous l'eau ; j'y ai trouvé une poterie ; je... »

« Tu as trouvé le vase que je ne voulais pas que tu regardes. » Les yeux glacés de l'oiseau l'écrasaient ; le transformaient en pierre, sous le regard implacable. « Ne vois-tu pas ce que tu as fait ? *Tu m'as forcé la main.* Il faut que je réagisse tout de suite ; je ne peux plus attendre ! » Tout d'un coup l'oiseau monta dans le ciel, tournant sa tête vers la mer. Il s'élança à une vitesse prodigieuse, ses ailes massives frappaient rageusement l'atmosphère. Il oscillait maintenant au-dessus de l'eau, laissant exploser des giclées de cris perçants. « Le fantastique Cary Karns et ses six téléphones ne peuvent plus te sauver, maintenant ! » L'oiseau hurlait, immobile contre le ciel obscur, à moitié confondu au brouillard qui s'avavançait par vagues cotonneuses sur la surface de l'océan. « L'audience à la radio ne sait même pas que tu existes ! » L'oiseau tournoya, descendant lentement. Quelque chose s'éleva hors des flots.

XIII

« OH, mon Dieu », cria Mali qui s'agrippait à Joe. « C'est le Glimmung noir qui vient à ses devants. »

Jailli des eaux, le double de ténèbres rencontra son adversaire en plein air. Des plumes volaient dans toutes les directions, comme les deux créatures s'étreignaient horriblement avec leurs serres ; puis, tout d'un coup, la masse enchevêtrée tomba comme une lourde pierre dans la mer. Ils restèrent quelques instants tumultueux à la surface, pendant lesquels Joe eut le temps de croire voir le véritable Glimmung tenter de s'extraire de la bataille.

Puis, il ne resta plus rien à contempler ; les oiseaux disparus au fond de la *Mare Nostrum*, la surface de la mer avait repris son calme.

« Il l'a tiré sous l'eau », murmura Mali, traumatisée.

Joe demanda au robot : « Pouvons-nous faire quelque chose pour l'aider ? Pour le libérer ? » Il se noie, réalisa Joe. Il va mourir.

« Il remontera », répondit le robot.

« Tu ne peux pas en être sûr », fit Joe ; près de lui, Mali reprit ses mots en écho. « Est-il déjà arrivé quelque chose du même genre ? » questionna-t-il. Il lui apparut soudain qu'au lieu de relever Heldscalla, Glimmung s'était fait abattre... poussé au plus profond des eaux pour rejoindre son antithèse et la cathédrale noire à jamais. Comme *mon* cadavre ; une chose sans vie, assemblages de débris flottants qui essaient de se rassembler dans une boîte.

« Je peux essayer de lancer une tête chercheuse thermonucléaire », répondit le robot. « Mais un engin pareil le tuerait aussi. »

« Non », fit Mali, catégorique.

« C'est déjà arrivé une fois », reprit Willis en réfléchissant. « Ça se situait en durée terrienne... » Il calcula le chiffre exact. « Vers la fin de 1936. Au moment des Jeux Olympiques d'été, à Berlin. »

Mali demanda : « Et il est arrivé à remonter ? »

« Oui, madame », répondit Willis. « Le Glimmung noir est retourné une fois de plus dans les profondeurs où il est resté jusqu'à ce jour. En venant ici, Glimmung a pris un risque calculé ; il savait qu'il risquait de réveiller le sombre adversaire. C'est pour cela qu'il vous a dit : "Tu m'as forcé la main." Et c'est ce que vous avez fait. Maintenant il est là-dessous. »

En dirigeant sa lampe vers l'eau, Joe repéra quelque chose qui flottait. Un objet qui reflétait la lumière. « As tu un bateau à moteur ? » demanda-t-il à Willis.

« Oui, monsieur. Vous désirez aller voir ? Et s'ils ressortent tout d'un coup ? »

« Je veux voir ce qu'il y a, là-bas. » Il en avait déjà une bonne idée.

Willis partit en grognant chercher l'embarcation.

Quelques minutes plus tard, nos trois personnages avançaient sur la surface sombre et turbulente de la *Mare Nostrum*.

« Le voilà », fit Joe. « Quelques mètres sur la droite. » Il tenait l'objet fixé dans le rayon de sa torche pendant l'approche. Il se baissa sur l'étrave pour l'attraper ; ses doigts sentirent une poignée et il réussit à le ramener à bord.

Une grosse bouteille. Dans la bouteille, un message « Encore un envoi de Glimmung », fit Joe d'une voix ironique pendant qu'il dévissait le bouchon et faisait glisser le papier qui tomba en voletant au fond de la coque, où Joe le récupéra. Il le tint dans la lumière de la torche et lut :

Surveillez cet endroit, à chaque heure. Vous y trouverez des nouvelles brèves sur la situation en cours. Bien cordialement à vous, Glimmung. P.-S. Si je ne suis pas remonté au matin, prévenez tout le monde que le Projet a

été annulé. Retournez sur vos planètes comme vous le pourrez. Mon meilleur souvenir à tous. G.

« Pourquoi fait-il ça ? » demanda Joe au robot. « Pourquoi laisser des messages dans les bouteilles ; communiquer avec les gens par programme radio est... »

« C'est simplement une méthode idiosyncrasique de communication interpersonnelle », répondit Willis comme ils rentraient lentement vers le centre de plongée. « Depuis que je le connais, il n'a pas arrêté de produire des bouchées d'informations, opaques et elliptiques, par des voies indirectes. Quel genre de communication vous ferait plaisir ? Par satellite ? »

« Il ferait aussi bien », répondit Joe qui sentait descendre sur lui le nuage morbide et taciturne de la dépression. Il se retira en lui-même et attendit silencieux leur arrivée tout en frissonnant de froid.

« Il va mourir », fit Mali doucement.

« Glimmung ? » demanda Joe.

Elle hocha la tête. Dans la lumière spectrale, le visage de Mali avait pris l'apparence d'un squelette ; sur sa forme livide ondulaient des ombres vagues, comme les mouvements de la marée descendante.

« T'ai-je déjà parlé du Jeu ? » fit brusquement Joe.

« Écoute, je n'ai pas l'esprit à... »

« Voilà son principe. Tu prends un titre de bouquin, connu si possible, et tu le communicates oralement à un cerveau électronique japonais qui te le traduit dans sa langue. Puis tu... »

« Tu vas retrouver ça à ton retour ? » demanda Mali.

« Oui, exactement ça. »

« Je devrais te plaindre, mais je n'y arrive pas. C'est toi qui nous as apporté le malheur – tu as détruit Glimmung qui essayait de te sortir de tes passe-temps infantiles. Il voulait te faire retrouver le plaisir du travail bien fait au sein d'un projet

héroïque, d'une entreprise groupale qui aurait réuni des centaines d'entre nous, venus de tout l'univers. »

« Mais il a fallu que Monsieur descende », fit le robot.

« Exactement », approuva Mali.

« C'est le Livre des Kalendes qui m'a obligé », protesta Joe.

« Pas du tout », fit le robot. « Vous aviez ça dans votre tête bien avant que le Kalende ne vous fasse lire le passage du Livre. »

« Un homme se doit de faire prospérer son humanité », dit Joe.

« Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? » demanda Mali.

« Manière de parler », répondit lamentablement Joe. « La présence de la montagne suffit à justifier l'effort de l'alpiniste. » Et maintenant, pensa-t-il, j'ai tué Glimmung. Comme le Livre l'avait prédit. Le Kalende avait raison. Ils ont toujours raison. Glimmung est en train de mourir pendant que je reste là assis dans ce bateau ; je rentre à la maison comme si de rien n'était. Sans moi, sans mon acte irréfléchi, Glimmung serait toujours bien vivant. Ils ont raison. C'est de ma faute – Glimmung l'a dit lui-même avant le combat contre le monstre noir.

« Comment te sens-tu, Joe Fernwright ? » demanda Mali. « En sachant ce que tu as fait et ta responsabilité accablante ? »

« Ma foi », répondit Joe. « Je suggère d'attendre les messages suivants. » Même à ses oreilles, sa voix était presque inaudible ; un chuchotement, le dernier écho avant le silence. Ils continuèrent leur route sans mot-dire, jusqu'à ce qu'ils atteignent le dock de la base et que Willis amarre la barque.

« Les “messages suivants” », ironisa Mali comme ils grimpaient sur le quai. Les lumières aveuglantes de l'embarcadère baignaient Mali et Willis d'un éclat artificiel, sorte de simulacre en papier mâché de la vie, caricature macabre de l'existence. Comme si je les avais tués eux aussi, pensa-t-il, et que j'observais leur cadavre. Mais un robot ne peut avoir de cadavre. C'est la lumière, ajoutée à mon épuisement. Il n'avait jamais ressenti une fatigue pareille de sa vie ; il essayait de respirer plus profondément, mais ses poumons lui faisaient

mal. Comme s'il avait essayé avec ses seules forces de retirer Glimmung hors de l'eau pour le ramener à la sécurité de la terre ferme.

Glimmung mériterait bien cela.

Pour changer de sujet, il commença à raconter l'histoire de son premier contact avec Glimmung : « C'est une histoire étonnante. J'étais tout seul dans ma cellule sans rien faire, quand la lumière qui indique l'arrivée du courrier s'éclaira. J'ai appuyé sur un bouton et un colis... »

« Écoute ! » l'interrompit Mali doucement ; elle parlait à voix basse mais tendue à se rompre. Elle désigna l'eau du doigt, et Joe dirigea sa torche dans cette direction. « Elle bouillonne sous l'effet du combat qui se déroule là-dessous. Le Glimmung noir avale notre Glimmung ; la cathédrale noire engloutit l'original ; Amalita et Boril sont oubliés, Glimmung aussi. Rien ne survit ; rien ne sortira plus de l'eau. » Elle lui tourna le dos et continua à avancer vers la bâtisse.

« Un moment, s'il vous plaît », dit le robot. « Je crois que je reçois un appel officiel pour Monsieur. » Le robot se tut, puis reprit : « La secrétaire personnelle de Glimmung veut vous parler de nouveau. » La porte installée sur sa poitrine s'ouvrit brusquement et l'audio-téléphone réapparut. « Prenez le récepteur, s'il vous plaît. »

Joe obtempéra, mais c'était comme si de lourds poids avaient été suspendus à ses bras pour les faire retomber ; il dut se battre pour porter le combiné à son oreille.

« Monsieur Fernwright ? » demanda à nouveau la voix posée, professionnelle et féminine. « Ici, Hilda Reiss. Glimmung est-il avec vous ? »

« Dis-lui », ordonna Mali. « Dis-lui la vérité. »

« Il est au fond de la *Mare Nostrum*. »

« Vraiment, monsieur Fernwright ? Je vous ai bien compris ? »

« Il est descendu dans le monde sous-marin. Ça s'est passé brusquement, nous prenant tous par surprise. »

« J'ai des difficultés à vous comprendre », fit Mlle Reiss.
« Vous semblez dire... »

« Il se bat de toutes ses forces », l'interrompit Joe. « Je suis sûr qu'il remontera à un moment ou à un autre. Il doit nous envoyer des nouvelles à chaque heure. Je ne pense pas qu'il faille s'inquiéter outre mesure. »

« Monsieur Fernwright », répondit Mlle Reiss d'une voix brusque. « Glimmung n'envoie ce genre de message que lorsqu'il est en détresse. »

« Hummm », fit Joe.

« Me comprenez-vous ? » claqua comme un fouet la voix de Mlle Reiss.

« Oui. » Joe ne savait que dire de plus.

« Est-il descendu de sa propre volonté ou quelqu'un l'a-t-il forcé ? »

« Un peu les deux », répondit Joe avec prudence. « Il y a eu une confrontation... » Il gesticula, cherchant les mots justes qui se refusaient à sa bouche. « Entre les deux. Mais Glimmung semblait avoir la situation en main. Ou, devrais-je dire, en pseudopode ? »

« Laisse-moi lui parler », fit Mali ; elle s'empara du téléphone qu'elle lui arracha presque des mains. « Mademoiselle Yojez à l'appareil. » Un intervalle de silence. « Oui, mademoiselle Reiss ; je le sais. Oui, ça aussi. Eh bien, comme le dit M. Fernwright, il sera peut-être victorieux. Nous devons y croire, avoir la foi de la Bible. » Une nouvelle période prolongée d'écoute. Puis, elle leva les yeux vers Joe et lui dit, couvrant de sa main le combiné : « Elle veut que nous essayions de faire parvenir un message à Glimmung. »

« Quel message ? »

Mali répéta la question dans le téléphone.

« Les messages ne lui seront d'aucune aide », expliqua Joe à Willis. « Nous ne pouvons rien faire d'utile. » Il se sentait totalement impuissant, plus que jamais encore dans sa vie. L'impression d'être au seuil de la mort, qui avait occupé toute une partie de son existence déprimée, se dilata, emplissant son

cœur, son estomac, son système nerveux, propageant son implacable furie jusqu'aux frontières de son épiderme. La conscience intense de la culpabilité l'enrobait comme une cape de satin chamarrée. La honte d'une pureté archétypale. Celle qu'avait dû ressentir aux premiers âges Adam, avant de lever les yeux vers Dieu. Il se haïssait, il haïssait sa veulerie. Il avait trahi son bienfaiteur – la planète tout entière. Je suis un Judas³ se dit-il. Et les Kalendes ont raison ; je suis venu ici pour salir cette planète de ma présence. Et Glimmung devait le savoir... Et pourtant, il n'a pas hésité à m'appeler. Parce que j'en avais besoin, pour moi. C'est le Christ, pensa-t-il. Et je lui ai répondu, je l'ai remercié en lui offrant la mort.

Mali raccrocha le téléphone. Ses traits étaient tirés, ses joues profondément creusées ; elle regarda longtemps Joe sans ciller. Dans ses yeux brûlait un feu intense. Puis, épuisée, elle frissonna et courba la tête. « Joe », dit-elle d'une voix rauque, « Mlle Reiss nous demande d'abandonner et de revenir à l'hôtel prendre les bagages. Puis... » Elle s'arrêta, le visage torturé. « Elle veut que nous quittions la planète pour rentrer chez nous. »

« Pourquoi ? » s'étonna Joe.

« Parce qu'il n'y a plus d'espoir. Et une fois que Glimmung est... » Elle eut un geste convulsif. « Est mort, le fléau s'abattra sur tous. Il faut que nous soyons parti... *avant*. »

Joe rétorqua : « Mais le message dans la bouteille nous a dit d'attendre aux nouvelles. »

« Il n'y aura plus de message. »

« Et pourquoi ? »

Elle ne répondit pas. Glacé de peur, Joe demanda : « S'en va-t-elle, elle aussi ? »

« Oui, mais elle nous attendra pour nous amener à l'astroport. Un vaisseau doit commencer à charger en ce

³ Lapsus amusant, Dick avait écrit ici : *Jonas*, substituant à celui qui a vendu le Christ, le héros de la légende qui se fit avaler par une baleine. Il confondait ainsi le bourreau et sa victime, Glimmung et Joe Fernwright (N.D.T.).

moment, et elle espère que tout le monde aura embarqué dans une heure. » Elle s'adressa à Willis : « Appelez-moi un taxi. »

« Vous devez dire, “Willis, appelez-moi un taxi”, fit le robot.

« Willis, appelez-moi un taxi. »

« Tu t'en vas ? » demanda Joe. Il était surpris de la voir tellement pressée et son moral en baissait encore d'autant. Il savait que sa vie était au crépuscule.

« On nous en a donné l'ordre », répondit simplement Mali.

« Non, on nous a dit d'attendre les messages suivants. »

« Pauvre idiot », fit Mali.

« J'ai l'intention de rester ici », dit fermement Joe.

« Très bien, reste. » Elle demanda à Willis : « Avez-vous appelé le taxi ? »

« Vous devez dire... »

« Willis, avez-vous appelé le taxi ? »

« Ils sont tous pris », fit le robot. « Ils amènent les gens de tous les coins de ce vieux monde rouillé vers le spatioport. »

Joe lui dit : « Laisse-la prendre notre véhicule. »

« Vous ne désirez donc pas partir ? » demanda le robot.

« J'en suis certain. »

« Je crois pouvoir suivre ton raisonnement », fit Mali. « C'est toi qui as déclenché cette crise. Alors, tu trouves immoral de partir et sauver ta vie. »

« Non », dit-il. « Et c'est vrai. Je suis trop fatigué. Je ne peux pas faire face à mon retour sur Terre. Je vais prendre un risque calculé. Si Glimmung revient, nous pourrons continuer le renflouement d'Heldscalla. Sinon... » Il haussa les épaules.

« Fausse bravoure », fit Mali.

« Fausse rien du tout. Juste de l'épuisement. Va-t'en ; pars au spatioport. La fin peut arriver à chaque instant, tu le sais bien. »

« Eh bien, c'est du moins ce que Mlle Reiss m'a dit. » Mali semblait mal à l'aise. Elle s'attardait, visiblement incapable de décider quoi faire. « Si je reste... commença-t-elle, mais Joe l'arrêta.

« Tu ne restes pas. Tout le monde s'en va, sauf moi. »

« Puis-je m'introduire dans votre conversation ? » demanda Willis. Personne ne répondant, il continua : « Il n'a jamais été dans l'intention de Glimmung de pousser quiconque à mourir avec lui. Si Mlle Reiss vous a parlé ainsi, c'est qu'elle suivait ses instructions. Il a certainement laissé derrière lui des ordres précis pour vous faire évacuer en cas d'urgence. Avant que sa mort ne déclenche la catastrophe. Voyez-vous, Monsieur ? »

« Je vois. »

« Alors, vous partez avec Madame ? »

« Non. »

« Les Terriens sont bien connus pour leur stupidité », fit Mali d'une voix cinglante. « Willis, conduis-moi directement au spatioport ; je laisse mes affaires derrière moi. Allons-y. »

« Au revoir, Monsieur », dit Willis à Joe.

« Ronne Rance », fit Joe.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Mali.

« Rien. Une plaisanterie de carabin. » Il s'éloigna de quelques pas en direction du quai ; debout sur le bord, il observa la barque amarrée et la bouteille qui reposait encore. Ronne Rance pour moi aussi, pensa-t-il. « Ça n'a jamais été très drôle, de toute façon », fit-il tout haut. Bonne chance Glimmung, toi qui te noies là-bas, où je devrais être. Où nous devrions tous être à nous battre comme lui contre les noires entités qui n'ont jamais vécu. La mort mouvante ; la mort vivante. La mort affamée.

Il cria : « Maudit, je ploie sous une reine affamée ! »

Ils étaient partis. Il restait solitaire dans le bâtiment glacial. Il entendit bientôt le bruit des moteurs, le murmure sourd de l'énergie dont tout l'environnement tremblait ; ils avaient décollé.

« De la *Princess Ida* », fit-il au silence. « Tel qu'il est chanté par Cyril au cours de l'acte deux, dans les jardins du château Adamant. » Il s'arrêta de parler et écouta. Il n'entendit plus rien. Quelle saloperie, pensa-t-il. Une véritable saloperie de merde. Et c'est moi qui l'ai déclenchée. Le Livre m'a transformé en balle de ping-pong, en objet mis en mouvement, un des

atomes de la philosophie aristotélicienne. Une boule de billard en frappe une autre, qui à son tour heurte une troisième ; voilà l'essence de la vie.

Mali et Willis auraient-ils reconnu l'origine de ma citation ? Mali certainement pas... mais Willis connaissait Yeats. Il ne pouvait ignorer W.S. Gilbert Yeats. Un dialogue horriblement saugrenu lui vint à l'esprit.

Q. : Aimez-vous Yeats ?

R. : J'aime bien ses *Préludes*.

Son esprit resta vide un moment, puis apparut cette réplique délirante :

Q. : Aimez-vous Fauré ?

R. : Jamais essayé...

Angoisse et désespoir, cerveau déchiré. Je deviens fou. Mon corps est une pourriture ; je trouve mes intérêts dans les poubelles. Douleur. Pourquoi ? Que se passe-t-il en bas ?

Il s'assit sur le rebord, plongeant son regard dans l'eau. Douce et ferme, la surface cachait ses profondeurs ; elle restait muette, signe vide, mouvement indifférent. Alors...

À quelques centaines de mètres, l'eau commença à bouillonner violemment. Un objet énorme apparut dans l'obscurité, se démena quelques instants, puis s'arracha à quelque chose. Le vaste objet déploya des ailes qui bougeaient d'un mouvement erratique, incapables de le supporter. La créature paraissait épuisée. Doucement, doucement, la chose essaya de s'élever, mais malgré des battements désespérés, dut rester à quelques mètres de l'eau.

Glimmung ? Il essayait frénétiquement de mieux voir comme la bête approchait ; elle atteint laborieusement un des dômes de la station, mais ne se posa pas et continua au contraire vers une destination inconnue ; il entendit encore longtemps dans la nuit noire les échos de son vol difficile.

Au même moment, un signal d'alarme autonome, déclenché par la présence de l'être, se mit en marche, laissant entendre une voix de stentor dans tous les haut-parleurs de la base.

« Attention ! Un faux Glimmung est repéré dans les parages ! Déclenchez le processus d'urgence numéro trois ! Attention ! Un faux Glimmung... » Et encore, et encore.

L'objet blessé, torturé, venu des flots n'était pas Glimmung.

XIV

LE pire était arrivé. La défaite de Glimmung. Il l'avait compris dès les prémisses de l'alarme, dans le froissement des ailes de l'oiseau. La chose avait une mission. Elle se dirigeait vers un objectif prédéterminé. Où ? se demanda Joe. Guidé par un réflexe infantile de protection, il se recroquevilla sur lui-même. Sans même se poser, l'oiseau pesait d'un poids terrible sur la surface de la terre. Sur lui aussi. Il ne s'intéresse pas à moi, se répétait-il inlassablement, accroupi, les yeux fermés, le corps en position fœtale.

Il se mit à crier : « Glimmung ! »

Il n'y eut pas de réponse.

La chose va vers l'astroport, se dit-il. Ils ne quitteront jamais la planète. Joe sentait la détermination de l'oiseau épuisé. Glimmung l'avait endommagé, mais pas détruit. Alors qu'il se retrouvait au plus profond de la *Mare Nostrum*, probablement – presque certainement – mort.

Il faut que je descende, réalisa Joe. Je dois plonger à nouveau, pour voir si je peux faire quelque chose pour lui. Frénétiquement, il commença à rassembler son équipement, trouva des bouteilles d'oxygène, un masque, des palmes, sa torche, accrocha du lest à sa ceinture... Il travaillait dans la fièvre. Mais, pendant qu'il se faufilait dans la combinaison serrée, il comprit que cela n'avait pas d'importance. Il était trop tard.

Même si je le retrouve, je ne pourrai jamais le remonter ; je n'ai pas de treuil. Et qui serait capable de le soigner ? Pas moi. Personne.

Il renonça. Commença à enlever le harnachement qu'il venait juste de mettre. Ses doigts à moitié paralysés n'arrivaient plus à descendre la fermeture-Éclair. Ce simple geste était pratiquement au-dessus de ses forces.

Un désastre planétaire. Glimmung au fond de l'eau ; son double maléfique, son simulacre, maître des airs. Tout avait été renversé, et le danger était devenu catastrophe.

Mais au moins, pensa-t-il, il n'a pas essayé de m'attraper. Il est passé devant moi... chercher des proies plus appétissantes.

Il regarda tristement la mer, explorant de sa torche l'endroit où Glimmung et son antithèse s'étaient engloutis. Des plumes et des morceaux de peau semblaient flotter, pâles et gluants, dans la lumière de la lampe. Une tache sombre s'agrandissait lentement comme de l'essence à la surface des flots. Du sang, pensa-t-il. La chose est bien blessée. À moins que ce ne soit le sang de Glimmung.

Le corps rigide, les bras qui ne pouvaient s'empêcher de trembler, il réussit à descendre en rampant dans le canot, à mettre le moteur en marche et à se diriger vers la grande tache. Le sang luisait tout autour du bateau lorsqu'il l'atteignit et laissa l'embarcation dériver. Les débris qui flottaient ne lui apprirent rien de plus, mais il s'obstina à rester, écoutant le bruit des vagues frappant aveuglément la côte sombre, quelque part derrière lui. Il fit l'expérience de plonger sa main dans l'eau. Sous la lueur de la torche, l'humeur visqueuse paraissait noire. Mais c'était du sang. Du sang frais. En grande quantité. Perdu par quelque chose de profondément atteint. Sans espoir de guérison.

Celui qui a été ainsi atteint mourrait en quelques jours. Peut-être en quelques heures.

Des profondeurs océanes jaillit une bouteille. Il la repéra immédiatement avec sa torche, remit en marche le canot et s'approcha d'elle le plus rapidement possible. Il hissa bientôt la bouteille à bord.

Un message. Il dut casser la bouteille car ses doigts frénétiques n'arrivaient plus à l'ouvrir. Enfin il lut entre ses mains tremblantes :

Excellentes nouvelles ! J'ai mis l'adversaire en déroute et récupère en ce moment après mes efforts.

Il relut les mots sans y croire. Est-ce une plaisanterie ? se demanda-t-il. La dernière bravade d'un mourant ? Et si le message était un faux, comme les mots sur la poterie ? Une imitation produite par la cathédrale – pas la sombre contrepartie mais l'Heldscalla que Glimmung désirait tant renflouer. « J'ai mis l'adversaire en déroute », répéta-t-il en écho dans son esprit pendant qu'il relisait encore le message. Quelque chose ne va pas, là. L'ennemi avait semblé atteint, mais son vol ne portait pas la marque de la mort. C'était plutôt Glimmung, incapable de remonter à la surface, qui semblait le plus atteint en dépit des allégations du message.

Une seconde bouteille, plus petite que les deux précédentes, apparut sur l'océan. Il l'attrapa, en dévissa le bouchon et prit connaissance de la brève mise au point.

Le communiqué précédent n'est pas un faux. Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. G.

P. S. – Il n'est plus nécessaire à quiconque de quitter la planète. Dites-leur que tout va bien et qu'ils doivent regagner leurs quartiers jusqu'à nouvel ordre. G.

« Mais c'est trop tard », fit Joe à voix haute. Ils sont en train de partir. Glimmung, vous avez trop attendu. Je suis le dernier. Moi et les robots ; tout particulièrement Willis. Et nous ne sommes pas grand-chose. Rien en comparaison de l'immense équipage hétéroclite que vous avez rassemblé pour Heldscalla. Votre projet a touché sa fin.

D'ailleurs ce message même pouvait être un faux. Une tentative de la cathédrale pour retenir tout le monde, les empêcher de fuir la planète. Mais le style avait le cachet du véritable Glimmung. Si c'était des faux, ils se révélaient parfaits.

Prenant la dernière feuille de papier, Joe écrivit derrière une réponse en capitales.

SI TOUT VA BIEN, POURQUOI NE REMONTEZ-VOUS PAS ? SIGNÉ, UN EMPLOYÉ INQUIET.

Il fourra le message dans la bouteille, y accrocha un de ses lests, revissa soigneusement le bouchon, et jeta le tout à l'eau. Presque immédiatement remonta la réponse. Il s'en saisit et l'ouvrit :

Je m'occupe de détruire la cathédrale noire. Je reviendrai aussitôt après sur la terre ferme. Signé : un employeur confiant.

P. S. – Trouvez les autres, nous aurons besoin d'eux. G.

Obéissant sans grande conviction, Joe dirigea l'embarquement vers la base. Il localisa un vidéophone – il y en avait plusieurs – et demanda au central autonome de lui passer la tour de contrôle du seul spatioport de la planète.

« Pouvez-vous m'indiquer quand a décollé le dernier vaisseau ? » demanda-t-il à la tour.

« Hier. »

« Alors, vous avez une fusée intersystème sur l'aire d'envol en ce moment ? »

« C'est exact. »

Bonne nouvelle, et pourtant – en un certain sens – angoissante nouvelle aussi. Joe dit : « Glimmung demande de retarder son départ et d'en faire descendre les passagers. »

« Avez-vous qualité pour parler au nom de M. Glimmung ? »

« Oui », répondit Joe.

« Prouvez-le. »

« Si vous laissez partir le vaisseau », fit Joe, « Heldscalla ne sera jamais renflouée. Et Glimmung vous détruira. »

« Comment vérifier cela ? »

« Laissez-moi parler à Mlle Reiss », demanda Joe.

« Qui est Mlle Reiss ? »

« Elle est à bord. C'est la secrétaire personnelle de Glimmung. »

« Je ne prends pas d'ordre d'elle non plus. Je suis autonome. »

« Est-ce qu'un oiseau aux ailes gigantesques, entièrement noir, s'approche du terrain en ce moment ? »

« Non. »

« Eh bien, il ne va pas tarder à arriver. Dans quelques secondes peut-être. Vous aurez la responsabilité de la mort de tout l'équipage. »

« Les angoisses et les paniques névrotiques ne sauraient me détourner de mon devoir », fit la tour. Mais elle semblait maintenant mal à l'aise. Il y eut une pause ; Joe sentit qu'elle poussait ses circuits à leurs limites dans une tentative d'étendre son champ de perception. « Je... » Son ton était fébrile. « Je crois que je le vois. »

« Faites descendre les passagers avant qu'il ne soit trop tard. »

« Mais ils sont plantés dans leur fauteuil comme des pichets. »

« Des piquets », corrigea Joe.

« Le sens de ma métaphore est clair, même si la lettre défaille », répondit la tour d'un ton hautain. Elle parut pourtant ébranlée. « Peut-être pourrais-je vous mettre en contact avec quelqu'un sur le vaisseau. »

« Pressez-vous ! »

L'écran s'emplit d'une quantité de couleurs bizarres, puis se condensa le visage familier, charpenté et solide, de Harper Baldwin. « Oui, monsieur Fernwright ? » Comme la tour, il paraissait terriblement nerveux. « Nous partons immédiatement. Il paraît qu'un faux Glimmung se dirige vers nous. Si nous ne décollons pas... »

« Les ordres ont changé », le coupa Joe. « Glimmung se porte bien et veut vous voir tous à la station de plongée le plus vite possible. »

Un visage froid et compétent apparut sur l'écran. Une forme à moitié féminine seulement. « Hilda Reiss à l'appareil. Dans notre situation désespérée, la seule solution viable est d'évacuer

la planète du Laboureur ; je croyais que vous le compreniez. J'ai dit à Mlle Yojez... »

« Mais Glimmung veut que vous restiez », plaida Joe. La routine, la putain de routine. Il plaqua un message de Glimmung contre l'écran. « Vous reconnaissez son écriture ? Vous devriez, vous êtes sa secrétaire personnelle. »

Le front plissé, elle observa la feuille. « “Il n'est pas nécessaire à quiconque de quitter la planète” » lut-elle tout haut. « “Dites-leur que tout va bien et de...” »

Joe tint déplié devant l'écran le message suivant.

« “Trouvez les autres” », continua Mlle Reiss. « Je vois, c'est très clair. » Elle dévisagea Joe. « Très bien, monsieur Fernwright. Nous allons louer les services de conducteurs Werj et des véhicules. Nous serons à la base le plus rapidement possible. Attendez-nous dans dix ou quinze minutes. Pour diverses raisons, j'espère que le faux Glimmung échappé ne nous détruira pas en chemin. Au revoir. » Elle raccrocha. L'écran s'assombrit. Le récepteur silencieux. Dix minutes, pensa Joe. Avec cette chose noire au-dessus de leur tête. Ils auront de la chance, s'ils trouvent un Werj pour les conduire. Même la tour autonome, un ensemble synthétique, avait paru inquiète.

L'espoir de les voir arriver semblait faible.

Une demi-heure passa sans le moindre signe d'aéroglisser, sans la plus petite manifestation du groupe. Il les a eus, se dit Joe Fernwright. Ils sont morts. Et pendant ce temps, Glimmung combat la cathédrale noire au fond de la *Mare Nostrum*. Notre sort se joue en cet instant.

Pourquoi ne viennent-ils pas ? se demanda-t-il avec rage. Les a-t-il interceptés ? Ne sont-ils plus que des cadavres flottant dans l'eau ou vont-ils se dessécher peu à peu dans le désert, leur chair laissant progressivement place à des squelettes blanchis aux dents luisantes ? Et Glimmung ? Que lui est-il arrivé ? Même s'ils arrivent, tout dépend de la victoire de Glimmung sur la cathédrale maléfique. S'il meurt, nous sommes venus pour rien. Et nous devons repartir, je devrai repartir, vers la Terre surpeuplée, vers l'argent de pochette surprise, vers la pension

d'ancien combattant, vers la cellule vide où rien n'arrive jamais. Et le Jeu, la connerie de Jeu. Pour le reste de ma vie.

Je ne partirai pas, se promit-il lui-même. Même si Glimmung meurt. Mais... que serait ce monde sans Glimmung ? Régé par le Livre des Kalendes... Un univers mécanique complété chaque jour par le Livre, un lieu sans liberté. Le Livre nous apprendra chaque matin que faire, et nous obéirons. Un jour, il nous apprendra notre mort et nous nous laisserons...

Mourir. Il réfléchit. Le Livre s'est trompé ; il a écrit que je trouverai sous la surface de l'océan la raison d'assassiner Glimmung. *Et cela ne s'est pas produit.*

Mais Glimmung peut encore mourir ; la prophétie être vérifiée. Il reste deux batailles : celle contre la cathédrale noire et celle, terrible, qui nous verra remonter Heldscalla au-dessus des flots. Glimmung risque de mourir dans l'une comme dans l'autre. Peut-être agonise-t-il en ce moment. Et tous mes espoirs avec lui.

Il alluma la radio, en quête de nouvelles.

« Impuissant ? » lui demanda la radio. « Incapable d'atteindre l'orgasme ? Durovax transformera la déception en plaisir. » Une autre voix, celle d'un homme malheureux : « Écoute, Sally, je ne sais pas vraiment ce qui m'arrive. Tu l'as remarqué ; je suis complètement flasque en ce moment. Merde ! Tout le monde l'a remarqué. » Une voix de femme. « Henri, tout ce dont tu as besoin, c'est d'une simple pilule qui se nomme Durovax et en quelques jours tu seras un *vrai homme* à nouveau. » « Durovax », fit la première voix en écho. « Après tout, je ferais peut-être bien d'essayer. » À nouveau la voix de l'annonceur. « Dans toutes les bonnes pharmacies, ou écrivez directement... » Sur ces mots, Joe arrêta la radio. Maintenant, je comprends ce que voulait dire Willis.

Un grand aéroglisseur se posa sur le terrain d'atterrissage miniature de la base. Il l'entendit arriver ; sentit grandir les vibrations dans le bâtiment. Ils y sont parvenus, pensa-t-il. Et il courut au-dehors pour les accueillir. Ses jambes ne le

soutenaient plus ; elles paraissaient s'être transformées en thermoplastique surchauffé.

Harper Baldwin, grand et sévère, émergea le premier. « Vous voilà, monsieur Fernwright. » Il serra cordialement la main à Joe, son calme de toute évidence revenu. « Quelle bataille ! »

« Qu'est-il arrivé ? » questionna Joe pendant que la femme au long visage pointu descendait de l'appareil. Putain de Dieu, pensa-t-il. Ne restez pas là comme des piquets, dites-moi. « Comment vous êtes-vous échappés ? » demanda-t-il à l'homme au visage rougeaud qui venait d'apparaître, puis à la grosse dondon, puis au petit personnage timide.

« Du calme, Joe. Ne sois pas si agité », lança Mali en sortant à son tour suivie petit à petit de toutes les formes de vie non humanoïdes qui envahirent bientôt le petit terrain. Le gastropode aux extrémités multiples, l'immense libellule, le cube de glace poilu, la gelée rouge et son cadre de métal, le lent céphalopode, le gentil bivalve Nurb K'ohl Dáq, le quasi-arachnide à la coque chitineuse étincelante dans les projecteurs, ses longues pattes tambourinant sur le sol... Enfin le gros Werj à la queue noueuse. La foule hétéroclite sautillait, gigotait, marchait, se traînait difficilement vers la protection des trois dômes bien calfeutrés de la base de plongée, fuyant la nuit glaciale. Seule Mali resta près de Joe... et aussi le conducteur Werj qui se promenait non loin de là en fumant une cigarette faite d'une étrange herbe autochtone. Il avait l'air content de lui.

« C'était tellement dur ? » demanda Joe à Mali.

Encore livide et tendue, mais commençant comme Harper Baldwin à se laisser aller, Mali répondit :

« C'était horrible, Joe. »

« Et personne ne désire en parler », comprit Joe.

« Je vais te raconter. Mais donne-moi un moment. » Elle désigna de la main le Werj en répétant : « Donne-moi un moment. » Tout son corps tremblait. Elle sortit une cigarette, la fuma à petits coups rapides, puis la passa à Joe. « Quand Ralf et moi vivions ici, nous nous calmions comme cela. C'est très efficace. » Joe secoua la tête négativement et Mali commença :

« Voyons. » Elle semblait ruminer des pensées déplaisantes. « Après ton appel, nous sommes sortis de la fusée. Nous n'avions pas plus tôt terminé que le Glimmung noir est arrivé et a commencé à décrire des cercles autour de l'appareil. Nous avons hélé ce Werj et... »

« J'ai décollé », compléta le Werj d'une voix fière.

« Oui, il a décollé », continua Mali. « Nous lui avons expliqué la situation. Sans rien laisser de côté, au cas où il ne veuille pas nous prendre. Et il est parti en rase-mottes ; il ne devait pas voler à plus de trois mètres des immeubles, puis plus tard de la campagne. Plus important encore, c'était un chemin qu'il connaissait bien. » Elle s'adressa au Werj. « J'ai oublié pourquoi vous avez adopté cette étrange anabase. Expliquez-moi encore. »

Le Werj retira la cigarette de ses lèvres grises et répondit : « À cause des fraudeurs sur l'impôt. »

« C'est vrai », reprit Mali. « La planète du Laboureur a un système fiscal très lourd qui reprend en moyenne soixante-dix pour cent du revenu brut... Cela varie bien sûr suivant la tranche où l'on se trouve. Alors, tu vois, les Werjs ont l'habitude de faire le chemin inverse ; c'est-à-dire qu'ils partent d'une zone résidentielle écartée et filent en zigzagant vers l'astroport, évitant ainsi la police du coin et les agents du fisc. Leurs passagers sont déposés au pied d'une fusée avant d'être pris. Une fois à bord, le contrevenant est en sécurité parce que l'espace du vaisseau est reconnu extraterritorial, comme une ambassade. »

« Je ne me suis jamais fait prendre », intervint le Werj d'une voix mielleuse. « Même équipés de radar, les appareils de la police n'arrivent pas à me repérer pendant que je fonce vers l'astroport. En dix ans, je n'ai été arrêté qu'une fois et à ce moment-là, j'étais vide. » Il eut un sourire narquois et tira sur sa cigarette.

Joe intervint : « Vous voulez dire que le Glimmung noir vous a poursuivis ? »

« Non », répondit Mali. « Il s'est écrasé sur le vaisseau spatial, quelques minutes après notre départ. La radio a annoncé qu'il ne restait rien de l'appareil et que notre ennemi était blessé. »

« Quel était l'intérêt de tout ce trafic, si vous n'étiez pas poursuivis ? » s'étonna Joe.

« Cela semblait une bonne idée sur le moment », répondit Mali. « Hilda Reiss nous a dit que Glimmung attaque la cathédrale noire en ce moment. As-tu reçu quelque chose depuis le message montré à Mlle Reiss ? »

« Non », fit Joe. « Je ne m'en suis pas occupé ; je vous attendais tous. »

« Si nous avions attendu une minute de plus pour descendre du navire, un moment supplémentaire dans nos fauteuils à attendre le départ, nous serions morts. Le destin est passé trop près, Joe ; je ne pourrais pas supporter de revivre ça. Il était tellement gros qu'il a dû croire l'astronef vivant. Nous étions trop petits ; il n'a même pas dû voir l'aéroglisser. »

« Il se passe de drôles de choses sur cette planète », fit le Werj. Il se curait maintenant les dents d'un ongle démesuré. Tout d'un coup, il tendit la main.

« Que désirez-vous ? » demanda Joe. « Une poignée de main ? »

« Non », répondit le Werj. « Je veux 0,85 crumble. Ils m'ont dit que vous régleriez la note de la course et le supplément itinéraire de fuite ultra-rapide. »

« Présentez la note à Glimmung », répondit Joe.

« Vous n'avez pas cet argent ? »

« Non. »

« Et vous ? » demanda le Werj à Mali.

« Personne ici n'a été payé. Nous vous réglerons quand nous aurons touché notre salaire. »

« Je pourrais appeler la police », menaça le Werj, mais il ne semblait pas en colère. Fondamentalement, pensa Joe, c'est une créature humble. Il nous permettra d'attendre.

Mali lui prit le bras et l'emmena à l'intérieur ; le Werj resta dehors à grommeler dans le vide, mais ne tenta pas de les arrêter. « Je pense », dit Mali, « que nous avons gagné une grande bataille sur le Glimmung noir. Nous avons réussi à fuir et lui s'est blessé. Si je ne me trompe pas, il est toujours à l'astroport et les autorités ne savent qu'en faire. Ils vont attendre jusqu'à ce que Glimmung prenne la situation en main. C'est toujours la même chose depuis des décennies ; en fait, depuis l'arrivée de Glimmung. Ralf vitupérait tout le temps sur le sujet ; il étudiait la manière qu'a notre employeur de diriger la planète ; il disait... »

« Et si Glimmung meurt ? » demanda Joe.

« Eh bien, nous ne pourrions pas payer le Werj. »

« Je ne pensais pas à ça », répondit Joe qui n'avait pas perçu l'ironie. « Je me demandais si la mort de Glimmung obligerait les gens à remettre sur pied son double maléfique pour lui donner le pouvoir. Si on le considérerait comme le meilleur substitut possible ? »

« Dieu seul le sait », répondit Mali. Elle se joignit au groupe ; au milieu des êtres de toutes les formes, les bras croisés, elle écouta la conversation qu'entretenait Harper Baldwin avec le bivalve.

« Faust ne peut que mourir », disait Baldwin.

Nurb K'ohl Dáq répondit : « Seulement dans la pièce de Marlowe et les légendes dont il s'est inspiré. »

« Tout le monde sait que Faust meurt. » Harper Baldwin prit à témoin la foule colorée rassemblée autour d'eux. « N'est-ce pas ? »

Joe intervint : « Rien n'est écrit à l'avance. »

« Si ! » lança Harper Baldwin, avec emphase. « Et très exactement dans le Livre des Kalendes. Écoutez ! Nous ne l'avons pas cru ; nous aurions dû partir quand nous le pouvions encore, quand le vaisseau était prêt à allumer ses fusées. »

« Et nous serions morts », ironisa l'espèce d'araignée, une forêt de bras s'agitant dans tous les sens. « Le Glimmung obscur nous aurait tous écrasés sous le vaisseau. »

« Il a raison », fit Mali.

« Il en est ainsi », dit Nurb K'ohl Dáq de sa voix douce. « Nous ne sommes ici que parce que M. Fernwright a réussi à joindre Mlle Hilda Reiss et à la prévenir. Nous avons pu ainsi évacuer le bord au dernier moment et... »

« Connerie », jeta Harper Baldwin, furieux.

Joe prit sa torche et se dirigea vers le quai. Il alluma la batterie à hélium et explora la surface de l'eau noire, cherchant... quelque chose. N'importe quoi. Le moindre signe sur l'état de Glimmung. Il examina sa montre. Près d'une heure s'était écoulée depuis le début de la bataille mortelle et la disparition de Glimmung au fond de la *Mare Nostrum*. Est-il encore vivant ? Son corps remonterait-il à la surface, ou resterait-il comme le mien dans le royaume de la dégradation, ordure pourrissante, tas d'immondices caché dans une caisse, masse non vivante et pourtant pas complètement inerte. Une sorte d'état semi-sensible qui pourrait durer des siècles. Et la cathédrale des ténèbres serait libre de remonter à la surface, d'envahir le monde des vivants. Lorsque Glimmung sera mort, rien ne l'arrêtera plus.

Il surveilla désespérément la mer, cherchant le signe d'un nouveau message, le reflet d'une bouteille emportée par le courant. Il explora ainsi de sa lampe une zone énorme.

Pas de bouteille. Rien.

Mali vint le rejoindre : « Quelque chose ? »

« Non », fit-il sèchement.

« Sais-tu ce que je pense ? » reprit Mali. « Je crois, et j'ai toujours cru, qu'il était voué à l'échec. Le Livre a raison et Harper Baldwin aussi. Faust tombe toujours et Glimmung est l'incarnation de Faust. L'effort constant, la volonté toujours tendue, l'intensité du désir... Tout est là ; la légende est accomplie ; elle touche à son terme au moment même où nous parlons. »

« Peut-être », répondit Joe qui continuait à battre l'eau de ses fouets de lumière.

Mali se serra dans ses bras. « Il n'y a plus de danger maintenant. Nous pourrions partir. Le monstre noir ne nous poursuit plus. »

« Je reste ici. » Joe s'éloigna d'elle en continuant à explorer l'eau. Son esprit était vide ; une surface opaque sans contenu. Il était une oreille à l'écoute, un œil aux aguets et c'est tout. Il attendait. Un signal, un indice. *N'importe quel* signe des événements des profondeurs.

Tout d'un coup la surface de l'eau fut parcourue d'un immense frémissement. Joe dirigea le faisceau de sa lampe de ce côté, tenta de repérer quelque chose.

Une masse énorme essayait d'émerger. Qu'est-ce que c'est ? Heldscalla ? Glimmung ? Ou... la cathédrale noire ? Il attendit en tremblant. L'énorme objet faisait bouillonner l'eau qui s'évaporait dans des sifflements stridents ; des nuages tourbillonnants de vapeurs montaient dans la pénombre, la nuit éclatait dans un grondement formidable, une activité furieuse et forcenée. La présence proche d'un titan.

Mali murmura : « Glimmung est là. Et il est gravement touché. »

XV

LE cercle de feu s'était éteint. Celui d'eau tournait encore faiblement dans une plainte grinçante... Une machine est en train de mourir, pensa Joe, pas un être vivant.

Le reste du groupe commençait à arriver sur le quai. « Il a échoué », fit la gelée rouge. « Regardez, il est en train de mourir. »

« Oui », fit Joe tout haut. Il sursauta au son de sa propre voix, dur et déplaisant au milieu des gémissements de Glimmung. Il entendit l'écho de ses mots se répéter dans la foule ; c'était comme s'il avait prononcé une excommunication, comme si la décision de vie ou de mort lui revenait.

« Mais nous ne pourrons en être sûrs qu'en allant le rejoindre. » Il posa sa torche et descendit l'échelle de bois vers l'embarcation. « J'y vais », fit-il en reprenant sa lampe, puis, tremblant de froid dans le vent nocturne, il lança le moteur.

« N'y va pas ! » cria Mali.

D'une voix rauque, Joe répondit : « Je te verrai dans un moment. » Il guida le bateau au milieu des vagues gigantesques produites par les terribles soubresauts de Glimmung.

Une énorme blessure, pensa-t-il pendant que l'embarcation était ballotée en tous sens. Une blessure d'une gravité impossible à imaginer. Saleté de vie ! Pourquoi cela doit-il finir comme ça ? Pourquoi est-ce toujours, pareil ? Il se sentait engourdi, comme si la présence de la mort l'avait envahi, lui aussi. Comme si lui et Glimmung...

La forme titanesque roulait dans le courant, perdant des rivières de sang : comme le Christ sur la croix, il saignait éternellement d'une blessure inextinguible. Ça ne va plus jamais s'arrêter, pensa Joe ; je resterai là dans le bateau à essayer d'approcher, et lui continuera à mourir sans fin. Mon Dieu, c'est

horrible, vraiment horrible. Pourtant, il fallait continuer, plus près, toujours plus près.

Des profondeurs, de son corps, Glimmung parla : « J'ai besoin de vous... de vous tous. »

« Que pouvons-nous faire ? » Joe se trouvait maintenant à la périphérie de la masse convulsée. Quelques centimètres encore et la proue le toucherait. L'eau et le sang remplissaient la coque qui commençait à s'enfoncer. Cramponné aux bords, Joe essaya de redresser le centre de gravité, mais le liquide sanguinolent continuait à submerger l'embarcation. Je vais couler dans les prochaines secondes, pensa-t-il.

À regret, il commença à s'éloigner de Glimmung. Le danger était écarté, mais il n'était pas soulagé pour cela. Sa peur et son agonie restaient inchangées ; il continuait à s'identifier complètement avec son employeur mourant.

Glimmung bredouilla : « Je... Je... » Il s'était mis à baver un liquide rose et tressautait, incapable de contrôler les mouvements de son corps endommagé.

« Quoi que ce soit, nous le ferons », jura Joe.

Désespéré, il fit faire demi-tour au bateau et commença à rentrer vers le quai, toute la misère du monde affalée sur ses épaules. On ne pouvait plus rien faire.

Plusieurs personnes l'aidèrent à amarrer. « Merci », leur lança-t-il avant de grimper maladroitement l'échelle de bois. « Il est mort. Ou ne vaut guère mieux. Virtuellement décédé. » Il laissa Mlle Reiss et Mali l'entourer d'une couverture, protection tiède que son corps recouvert d'eau et de sang accepta avec gratitude. Non, réalisa-t-il, je suis trempé jusqu'aux os. Il ne s'en était même pas rendu compte, tellement ce qu'il voyait accaparait son attention au détriment des autres sens. Son regard se reporta maintenant de Glimmung à lui-même, et il se vit... trempé, glacé, épuisé, malheureux.

« Prends une cigarette du pays », fit Mali ; elle la lui plaça entre les lèvres tremblantes. « Rentre à l'intérieur ; ne regarde plus. Tu ne peux rien faire. Tu as essayé. »

Joe répondit, ému : « Il a demandé notre aide. »

« Je sais. Nous avons entendu. » Les autres approuvèrent en silence, le visage creusé de douleur.

« Je ne comprends pas ce qu'il veut de nous », reprit Joe. « Quelle aide nous pouvons lui porter. Il essayait de le dire. S'il avait réussi, peut-être aurions-nous pu faire quelque chose. Le sauver. Ses derniers mots ont été pour me remercier. » Il laissa Mali le conduire sous le dôme, dans la bonne chaleur irradiée de la base de plongée.

« Nous quitterons cette planète dès ce soir », fit Mali comme ils se tenaient debout côte à côte.

« D'accord », répondit-il. Il hocha la tête.

« Viens avec moi sur ma planète. Ne retourne pas sur Terre ; tu serais trop malheureux là-bas. »

« Oui », approuva-t-il mollement. Et c'était vrai. Sans le moindre doute possible, la plus petite parcelle de doute. W.S. Gilbert l'aurait probablement exprimé comme cela, « Où est Willis ? » demanda-t-il en cherchant des yeux autour de lui. « Je voudrais échanger des citations avec lui. »

« Des citations », corrigea Mali.

Il approuva de la tête. « Oui, c'est ce que je voulais dire. »

« Tu es complètement épuisé. »

« Au diable la fatigue. Je n'ai pas le droit de me sentir mal ; tout ce que j'ai fait, c'est d'aller bavarder avec Glimmung en canot ! »

« C'est la responsabilité », répondit Mali.

« Quelle responsabilité ? Je n'ai même pas compris ce qu'il a dit. »

« Et la promesse que tu lui as faite en notre nom ? »

« De toute manière, j'ai échoué. »

« *Il* a échoué. Ce n'est pas ta faute. Tu écoutais... et nous aussi. Il n'a pas réussi à le dire. »

« Flotte-t-il encore à la surface ? » demanda Joe ; il se retourna vers l'eau noire qui léchait le quai, essayant de voir.

« Il surnage et les courants le poussent vers nous. »

Joe écrasa sa cigarette avec le pied, et partit vers l'embarcadère.

« Reste ici », lui dit Mali en essayant de le retenir. « L'endroit est calfeutré contre le froid. Tu es encore mouillé ; tu en mourrais. »

« Sais-tu comment est mort W.S. Gilbert ? » lui demanda Joe. « William Schwenk Gilbert ? Il a eu une crise cardiaque en essayant de sauver une fille qui se noyait. » Il la repoussa et franchit la barrière thermique, retournant une fois de plus vers le quai. « Je n'en crèverai pas », ajouta-t-il comme Mali le suivait. « Et en un sens, c'est bien dommage. » Ce serait peut-être plus utile de mourir avec Glimmung. Comme cela, nous lui montrerions au moins ce que nous ressentons. Mais qui s'en soucierait ? Qui resterait-il pour remarquer notre disparition ? Les Répandeurs et les Werjs, pensa-t-il. Et les robots. Il continua à avancer, se frayant un passage dans le groupe rassemblé, jusqu'à ce qu'il atteigne l'extrémité du quai.

Quatre rayons de lumière illuminaient la carcasse agonisante qui avait été un jour Glimmung ; sous leurs feux, Joe resta là à observer en silence, comme tout le monde. Il ne lui venait aucun commentaire et aucun n'était d'ailleurs nécessaire. Regarde-la, se dit-il. C'est toi qui as fait ça. Le Livre des Kalendes avait après tout raison ; en descendant sous l'eau, je l'ai fait mourir.

« C'est votre faute », lui jeta Harper Baldwin.

« Exact », répondit Joe, stoïque.

« Quelles étaient vos raisons ? » susurra le gastéropode à la forêt de pattes.

« Aucune, sauf si vous comptez la stupidité. »

« Moi je la compte », cracha Harper Baldwin.

« D'accord », fit Joe. « Ça ne me dérange pas. » Il observait, il observait, il se crevait les yeux à observer ; Glimmung approchait peu à peu, de plus en plus près. Et alors, comme son corps allait toucher le quai, il se redressa, les surplombant de sa masse.

« Attention ! » hurla Mali de quelque part derrière Joe ; le groupe éclata en ses unités qui s'efforçaient de regagner en courant la sécurité du dôme hermétique.

Trop tard ! L'immense forme descendait déjà sur l'embarcadère dont le bois vola en mille morceaux et qui commença à couler. Les yeux exorbités, Joe vit arriver une muraille de chair, puis, presque aussitôt, la perspective fut renversée et il se retrouva à l'intérieur du corps *en train d'observer la base*.

Glimmung les avait absorbés tous. Personne n'avait pu s'échapper, pas même Willis le robot, pourtant le plus éloigné. Englués, englobés, avalés. Inclus dans la matière même de Glimmung.

Il entendit celui-ci parler non pas à ses oreilles, mais à son cerveau. Sous la Voix, il percevait les autres bavarder, comme le crépitement incessant des parasites derrière l'émission de radio lointaine : « Aidez-moi ! Où suis-je ? Sortez-moi d'ici ! » Leurs voix piaillaient les unes sur les autres, comme une armée de fourmis affolées. Et la voix de Glimmung tonnait sur le paysage auditif, intense mais pas vraiment écrasante pour les petits insectes angoissés. « Je vous ai demandé de venir aujourd'hui », commença Glimmung. « Car j'ai besoin de votre aide. Et vous êtes les seuls à pouvoir me la donner. »

Nous faisons partie de lui, réalisa Joe. Être une portion d'un corps plus vaste ! Il essayait de voir quelque chose, mais ses yeux n'enregistraient qu'une image gélatineuse agitée de soubresauts, un film qui oblitérerait la réalité alentour au lieu de la révéler. Je ne suis pas sur les bords, pensa-t-il ; je suis vers le centre. C'est pourquoi je ne vois rien. Ceux qui se trouvent plus à l'extérieur arrivent à voir, mais...

« S'il vous plaît, écoutez-moi », l'interrompit Glimmung en fragmentant les réflexions de Joe. « Concentrez-vous. Si vous ne le faites pas, vous serez absorbés, et votre disparition ne me servira ni à moi ni à personne d'autre. J'ai besoin que vous viviez en tant qu'entités séparées, combinées dans ma présence somatique. »

« Sortirons-nous un jour ? » bafouilla Harper Baldwin. « Allons-nous rester là-dedans à jamais ? »

« Je veux sortir ! » hurla Mlle Reiss, terrorisée. « Lâchez-moi ! »

« S'il vous plaît », implorait la grande libellule. « Je veux voler et chanter ; je suis collée ici, poussée, compressée et je ne peux plus être seule. Rends-moi mes ailes, Glimmung ! »

« Libérez-nous », pleurait Nurb K'ohl Dáq. « Ce n'est pas juste ! »

« Vous nous détruisez ! »

« Vous nous sacrifiez à vos projets ! »

« Comment pouvons-nous vous aider, si vous nous supprimez ? »

Glimmung répondit : « Vous n'êtes pas détruits, vous êtes englobés. »

« C'est la même chose », remarqua Joe.

« Non, pas du tout ». Glimmung commença à s'éloigner des restes du quai, les morceaux de bois éparpillés qu'il n'avait pas absorbés, et regagna la haute mer. *Descendre*, pensait Glimmung et cet ordre imprégnait le cerveau de Joe. Comme celui de tous les autres. Descendre au plus profond. Le moment est venu de relever Heldscalla.

Maintenant. Que ce qui a été englouti il y a des siècles retrouve enfin la surface ! Amalita et Boril, réfléchissait Glimmung. Vous serez libres, libres de fouler la terre. Comme aux premiers temps, mondes sans fin.

Profondeur. L'eau devenait trouble. Des formes toujours renouvelées passaient comme des flèches ou rampaient doucement près d'eux. Il y en avait une multitude. Toutes dissemblables. Les flocons de neige de la mer, pensa-t-il. Un hiver de vie végétative qui s'accroche et se recroqueville. Partez.

Devant lui se dressait Heldscalla. Ses pâles tourelles, ses arches gothiques, ses piliers élancés, ses vitraux écarlates cerclés d'or pur – il les vit de douze points de vue, à travers le regard de douze races. Elle semblait intacte si l'on exceptait les premiers tracés des ingénieurs, témoins d'un autre temps où il avait prévu un renflouement externe. Mais maintenant, pensa-t-il, je vais te pénétrer ; faire corps avec toi ; puis te remonterai.

Nous nous élèverons ensemble pour mourir sur la plage. Toi, tu seras sauvée.

Il aperçut les ruines déchiquetées de la cathédrale noire. Réduite en miettes, pensa-t-il. Là où je t'ai laissée, tas de débris inutiles qui pourrissent dans leur coin et ne peuvent plus m'empêcher de réaliser mon destin, aussi faible que je sois. Il envoya un remerciement silencieux ; grâce à vous tous, je peux à nouveau fonctionner. « M'entendez-vous ? » Il parlait très distinctement. « Répondez si vous le pouvez. »

« Oui, nous vous écoutons. »

« Oui. »

« Oui. » Les réponses s'accumulèrent ; il les compta il n'en manquait pas une. Ils étaient tous vivants, fonctionnant comme formes subalternes de sa personnalité. « C'est bien. » Le triomphe éclatait en lui comme une jouissance, pendant qu'il plongeait directement sur Heldscalla.

« Survivrons-nous à cette épreuve ? » demanda Joe Fernwright plein de terreur.

Vous serez sain et sauf, pensa Glimmung. Mais pas moi. Il étira son périmètre pour que le bord antérieur occupe le plus vaste espace possible. Maintenant tu es moi, et je suis toi, Heldscalla. En dépit du Livre, l'Heure est arrivée.

Il contenait la cathédrale engloutie dans sa chair.

Maintenant, pensa-t-il. Il écouta ; tout mouvement avait cessé. M. Baldwin ? Et Mlle Yojez, M. Dáq, Mlle Fleg, Mlle Reiss... Pouvez-vous m'entendre ?

« Oui. » Des réponses réticentes mais réelles ; il sentait leur présence, leur agitation comme ils résistaient à sa traction. Regroupez-vous, leur dit-il. Nous devons nous élever pour survivre, et pour remonter il faut *agir*. Il n'y a pas d'alternative. Il n'y en a jamais eu.

« Comment faire ? » demandèrent les voix.

Combinez-vous à moi, les pressa Glimmung. Additionnez vos talents, vos capacités, vos forces... Faites-en don à mon esprit. M. Baldwin, vous qui pouvez mouvoir la matière à distance. Aidez-moi ! Aidez-moi, Mlle Yojez ; vous maîtrisez l'art de

dégager les reliques de leur gangue de corail. Faites-le ; délivrez-les. M. Fernwright, il faut que vous mainteniez les céramiques de la cathédrale en état... Elles sont l'argile et vous êtes le potier. M. Dáq ; vous êtes un ingénieur spécialiste des travaux sous-marins. Non, répondit Dáq ; je suis archéologue. Je m'occupe des objets retrouvés. Je les identifie ; je les classe ; j'en dresse un catalogue, j'estime leur valeur culturelle. Oui, pensa Glimmung ; M. Lunc est l'ingénieur hydraulicien ; je l'avais oublié ; vos noms sont très semblables. Nous allons maintenant faire notre premier essai ! prévint Glimmung en s'adressant aux parties de lui-même qui possédaient une identité séparée. Nous retomberons probablement au fond de l'océan. Mais nous essaierons à nouveau. Tant qu'il nous reste de la vie ? demanda Mali Yojez. Oui, pensa-t-il tant que nous sommes encore en vie. Jusqu'à ce que le dernier d'entre vous soit mort. Ce n'est pas juste, pensa Harper Baldwin. Glimmung répondit silencieusement : Vous m'avez offert tout ce que vous avez ; vous désiriez m'aider lorsque j'étais près de mourir. Vous êtes exaucés, maintenant ; soyez heureux ; réjouissez-vous. Il agrippa l'immense plaque – plancher de la cathédrale avec une multitude d'extensions somatiques. Lorsque mon double obscur et la cathédrale noire habitaient ici, pensa-t-il, je n'ai jamais osé tenter de soulever Heldscalla par mes seules forces. C'est possible aujourd'hui.

La tentative échoua. La cathédrale resta enracinée dans le corail. Bien maintenue par sa masse, son poids et les liens qui l'unissaient aux fonds marins. Glimmung poussa un râle, épuisé par l'effort. Son être n'était que douleur ; les voix internes hurlaient leur panique et leur désespoir. Et leur souffrance.

Elle ne souhaite pas remonter, pensa Joe.

Croyez-vous ? demanda Glimmung. Comment le savez-vous ?

Je l'ai découvert lorsque je suis descendu la dernière fois. Je l'ai lu inscrit sur une poterie, vous rappelez-vous ?

Oui, pensa Glimmung, je me souviens. Dans son épuisement, il laissa grandir la terreur, l'irrésistible passivité qui prenait

chaque invité de ces grands fonds. Même lui. Une fois de plus, pensa-t-il. Puis : Faust échoue toujours. Mais je ne suis pas Faust. Si ! le contredirent une foule de voix, brouhaha désespéré de la défaite et du refus.

Remontons vers la surface, fit Glimmung. C'est parti. Il sentit les fondations de la cathédrale résister. Peut-être as-tu raison, pensa-t-il. J'en suis sûr, rugit la voix. Ce jour est déjà advenu ; il se renouvellera demain ; il se répétera toujours. Mais je peux relever Heldscalla, se lança Glimmung à lui-même et à sa multitude. Nous pouvons, ensemble.

Il diffusa la force de ses avatars dans ce qui lui tenait lieu de bras et souleva ; il comprima le corps de la cathédrale contre lui et le força à se relever contre son gré. La sentant tenir bon, il frémit d'amertume et de consternation. *Je ne savais pas cela*, pensa-t-il. Et ce savoir décide peut-être de ma mort ; le Livre avait peut-être prévu cela. Il vaudrait alors mieux que je la laisse à la place où elle préfère rester.

Elle ne se soulèvera pas.

Il essaya encore. Non ; c'est impossible. C'est ainsi à jamais et pour quiconque. Quelle que soit l'énergie dépensée.

Elle remontera, fit Joe Fernwright, lorsque vous serez guéri, lorsque les blessures portées par la cathédrale noire seront effacées.

« Quoi ? » fit-il à l'écoute. D'autres voix vinrent se joindre à celle de Joe. *Quand vous serez plus fort. Attendez jusque-là.*

Je dois refaire mes forces, pensa-t-il. Quelque temps passera ; des instants véritables sur lesquels je n'ai aucun contrôle. Comment font-ils pour le savoir, alors que je l'ignore ? Il écouta, mais les voix étaient retournées au silence avec la fin de la tentative. Qu'il en soit ainsi, décida-t-il. Je remonterai seul à la surface, et un jour proche, *j'essaierai encore*.

Ce jour-là, je viendrai absorber votre groupe tout entier. Vous retrouverez les places que vous occupez aujourd'hui. Vous serez moi à nouveau. C'est d'accord, glapirent les voix. Mais laissez-nous aller ; prouvez que vous pouvez nous libérer. Je

vais le faire, leur répondit-il. Et il se laissa flotter vers l'atmosphère.

L'air du soir le surprit de sa morsure glacée et il se retrouva sous la lumière distante des étoiles.

Sur une rive sauvage, hantée par les cris d'oiseaux nocturnes filant dans le ciel, il déposa les voix stridentes ; les dégorgea d'un seul coup comme ils les avaient incorporés, puis replongea dans la mer, monde aquatique désormais sûr. Il savait pouvoir y vivre les restes de son existence ; nulle force hostile ne le mettrait en danger. Il eut une pensée reconnaissante : « Merci, Joe Fernwright », mais seul le silence lui répondit car son monde interne était de nouveau vide. Il prononça les mots tout haut, triste et solitaire. La vie l'avait habité quelques instants. Mais... la sensation reviendrait, le bavardage, la chaude plénitude intérieure.

Il examina ses blessures, trouva une position confortable à moitié immergée, et attendit.

Tremblant de froid et de fatigue, les pieds bien plantés dans le sable mouillé pour ne pas tomber, Joe Fernwright entendit la voix lointaine de Glimmung. « Merci, Joe Fernwright. » Il prêta l'oreille, mais n'obtint rien de plus.

Il pouvait observer Glimmung dont la masse s'étalait à quelques centaines de mètres vers le large. Il nous aurait tués, pensa Joe, et lui avec, dans son effort dément pour renflouer la cathédrale. Merci mon Dieu, qu'il m'ait écouté.

« C'était trop juste », fit-il aux créatures qui l'entouraient, dispersées ici et là sur la plage sablonneuse. Et tout spécialement à Mali Yojez, serrée tout contre lui en quête de chaleur. « Bien trop juste », reprit-il à moitié pour lui-même. Il ferma les yeux. Enfin, il nous a laissé sortir et c'est le principal. Nous n'avons plus qu'à marcher jusqu'à trouver une maison ou une route. Sauf s'il essaie de nous rattraper.

L'hypothèse semblait très improbable... Au moins pour quelque temps.

« Comptes-tu quitter la planète du Laboureur ? » lui demanda Mali. « Tu sais ce que cela signifierait. Il absorbera de nouveau tous ceux qui attendront trop longtemps. »

« Je reste », répondit Joe.

« Pourquoi ? »

« Je veux voir le Livre se tromper. »

« Nous savons déjà qu'il s'est trompé. »

« Je veux dire une fois pour toutes. Admirer le spectacle de sa défaite finale. » Car même maintenant, pensa-t-il, il pourrait encore avoir raison... Nous ne savons pas ce qu'est demain, ni le jour suivant. Il m'est encore possible de tuer Glimmung d'une façon indirecte.

Mais cela n'arriverait jamais, il le savait. C'était trop tard. Pour cela comme pour bien d'autres choses, le mouvement ne pouvait plus s'arrêter. Les Kalendes approchaient de leur fin, leur pouvoir dissous.

« Mais le Livre a failli avoir raison », reprit-il. De toute évidence, les Kalendes fondaient leurs prévisions sur les probabilités. Mais quelquefois, comme ici, ils se trompaient. Et c'était une erreur capitale, celle qui mettait en jeu la vie d'un être aussi puissant que Glimmung et le renflouement d'Heldscalla.

Comparés à cela, d'autres événements ultimes n'avaient pas beaucoup d'importance, comme de voir la planète retomber dans sa matrice solaire. Ils restaient trop lointains. En dernière analyse, les Kalendes auraient peut-être raison ; leurs prophéties suivaient les tendances universelles comme la loi de la thermodynamique ou l'entropie finale. Et, bien sûr, Glimmung mourrait un jour, sort auquel n'échapperait pas Joe Fernwright. Et ils auraient en cela la compagnie de tous les vivants. Mais, ici et maintenant, Heldscalla attendait que Glimmung la remonte au grand jour. Et ce serait fait. Bientôt la cathédrale émergerait de l'eau, selon les plans de Glimmung.

« Nous formions une entité polyencéphalique », remarqua soudain Mali.

« Pardon ? »

« Oui ; cela m'a fait comprendre combien nous sommes normalement isolés les uns des autres ; coupés, séparés de notre environnement... En particulier de la vie. Et cette malédiction tomba avec Glimmung. Nous n'étions plus un agrégat de ratés. »

« Oui. Et nous revoici chacun pareils à nous-mêmes », approuva Joe.

Mali lui dit : « Si tu restes ici, moi aussi. »

« Pourquoi ? »

« J'aime cette impression d'avoir un esprit groupal, une volonté collective. Comme on dit sur tout le monde, être sur les lieux de l'action. »

« On ne parle plus comme cela sur Terre depuis une bonne centaine d'années. »

« Nos manuels datent beaucoup », s'excusa Mali.

Joe cria aux membres du groupe qui continuaient à déambuler sans but : « Bien ! rentrons à l'hôtel *Olympia*. Je pense que vous avez besoin d'un bain chaud et de nourritures substantielles. »

« Et ensuite de dormir », fit Mali.

Il l'enveloppa de son bras et lui glissa à l'oreille : « Ou de toute autre occupation habituelle d'un humanoïde. »

XVI

HUIT jours de vingt-six heures plus tard, Glimmung appela le groupe à se rassembler sous le dôme hermétique de l'appontement, perpétuellement chauffé et illuminé. Willis le robot cocha au fur et à mesure le nom de chaque arrivant sur une liste et prévint Glimmung lorsque celle-ci fut complète. Le futur être collectif attendit.

De tous, Joe Fernwright avait été le premier. Il s'installa confortablement dans un des fauteuils robustes et alluma une cigarette locale. Pendant cette excellente semaine, il avait beaucoup vu Mali et s'était lié d'amitié avec Nur K'ohl Dáq, le bivalve au cœur tendre.

« Voici une histoire qu'on colporte sur Deneb IV », fit le bivalve. « Un freb que nous appellerons A essaye de vendre un glank pour cinquante mille burfles. »

« Qu'est-ce qu'un freb ? »

« Une sorte de... » Le bivalve ondula des extrémités. « Une sorte d'idiot. »

« Et un burfle ? »

« Une unité monétaire, comme le crumble ou le rouble. Alors quelqu'un dit au freb : "Tu espères vraiment tirer cinquante mille burfles pour ton glank ?" »

« Qu'est-ce qu'un glank ? »

Le bivalve gesticula de nouveau, rouge d'effort. « Un animal familier. Une forme de vie humble et sans valeur monétaire. Alors, le freb s'écrie : "J'en ai eu le prix demandé." » « Comment est-ce possible ? » l'interroge l'interrogeur. « Vraiment ? » ; « Oui » répond le freb. « Je l'ai échangé contre deux pinids de vingt-cinq mille burfles. »

« Que peut bien être un pinid ? »

Le bivalve abandonna le combat, refermant brusquement sa coquille et se retirant en lui-même.

Nous sommes tous nerveux, pensa Joe. Même le brave Nurb K'ohl Dáq. L'attente nous ronge.

Il se leva alors car Mali venait d'entrer. « Je suis là », fit-il en lui installant un fauteuil.

« Merci », murmura Mali en prenant place. Elle était très pâle et ses mains tremblaient en allumant une cigarette. « Tu aurais pu me l'allumer », lui dit-elle en ne plaisantant qu'à moitié. « Je vois que je suis la dernière. » Elle inspecta la pièce.

« Tu as pris ton temps pour choisir ta toilette ? »

« Oui. » Elle hocha la tête. « Je voulais être présentable pour notre entreprise. »

Joe demanda : « Comment s'habille-t-on pour une fusion polyencéphalique ? »

« Comme ça. » Elle se leva pour bien lui montrer son ensemble vert. « Je l'avais gardé pour un grand jour comme aujourd'hui. » Elle se rassit en croisant ses longues jambes élégantes, et fuma à petites bouffées nerveuses. Profondément plongée dans ses pensées, elle ne semblait même pas remarquer Joe.

Glimmung fit son entrée dans la salle.

Il avait adopté une apparence inusitée. Joe étudia l'entité en forme de sac finement contourné et se demanda pourquoi elle avait choisi d'imiter cette forme de vie particulière. Quelle peut bien être son origine ?

« Mes chers amis », tonna Glimmung dont la voix n'avait pas changé. « Je veux tout d'abord que vous sachiez que j'ai totalement retrouvé mes moyens physiques, bien qu'un traumatisme psychologique demeure, perturbant ma mémoire. Deuxièmement, j'ai procédé à des tests sur vous-mêmes, sans vous prévenir ni vous incommoder, et je possède maintenant toutes les données qui me confirment que comme moi vous allez tous très bien. Monsieur Fernwright, je veux vous remercier tout spécialement pour m'avoir arrêté dans mes efforts prématurés pour relever la cathédrale. »

Joe hocha la tête.

Après une pause, l'objet en forme de sac rouvrit sa bouche fendue et continua : « Vous semblez tous bien silencieux. »

Joe se leva et alla se mettre devant Glimmung. « Quelles sont nos chances de survie ? »

« Elles sont bonnes », fit simplement Glimmung.

« Mais pas excellentes », le poussa Joe.

« Je vais faire un pacte avec vous », reprit Glimmung. « Si je sens à n'importe quel moment mes forces faiblir... si je me rends compte que je vais échouer... je remonterai directement à la surface vous dégorger. »

« Et après ? » demanda Mali.

« Ensuite, je redescendrai essayer encore une fois. Je recommencerai jusqu'à la victoire. » Trois yeux moroses s'ouvrirent au milieu du sac. « La réponse vous convient-elle ? »

« Oui », intervint la gelée rougeâtre au cadre de métal.

« C'est tout ce qui vous importe ? » demanda Glimmung. « Votre seule sauvegarde personnelle ? »

« C'est vrai », avoua Joe Fernwright. Les mots avaient une saveur étrange dans sa bouche. Ils avaient détruit l'atmosphère de coopération instaurée par Glimmung ; la protection des vies individuelles avait remplacé ainsi l'effort collectif. Pourtant, il était de son devoir de parler, car c'était le consensus du groupe – et sa propre préoccupation.

« Il ne vous arrivera rien de mal », insista Glimmung.

« À supposer que vous ayez le temps de remonter et de nous laisser sur la terre ferme », fit Joe.

Les trois yeux centraux de son employeur regardaient Joe avec acuité : « Je l'ai déjà fait », répondit-il après un moment.

Joe regarda sa montre et proposa : « Commençons tout de suite. »

« Vous essayez de chronométrer l'univers pour voir s'il est en retard ? » demanda Glimmung. « Assignez-vous un rythme aux étoiles ? »

« Je vous chronomètre vous », répondit Joe sans masquer la vérité. « Nous avons échangé nos opinions sur la question et avons décidé de vous laisser deux heures. »

« Deux heures ? » Les trois yeux en étaient complètement exorbités de surprise. « Pour renflouer Heldscalla ? »

« C'est ça », dit Harper Baldwin.

Glimmung réfléchit un moment puis reprit la parole : « Vous savez certainement que je peux vous obliger à la fusion polyencéphalique, vous tous sans exception et à n'importe quel moment. Je peux aussi refuser de vous laisser partir. »

« Vous n'arriverez pas à cette extrémité », siffla le gastéropode aux membres multiples. « Parce que, même fusionnés, nous pouvons vous refuser notre aide. Et si cela arrive vous ne pourrez rien faire pour nous forcer ou pour votre entreprise. »

L'entité en forme de sac se gonfla d'une rage terrible. Vision luciférienne : l'indignation d'une créature de quatre-vingts mille tonnes camouflée dans ce frêle contenant. Mais graduellement Glimmung retomba dans un calme comparable à celui du tison qui rougeoit encore.

« Il est maintenant seize heures trente », fit Joe à Glimmung. « Vous avez jusqu'à dix-huit heures trente pour renflouer Heldscalla et nous ramener sur la terre ferme. »

La créature-sac sortit de sa poche principale un exemplaire du Livre des Kalendes ; d'un pseudopode expert, elle ouvrit le volume dont elle étudia le texte soigneusement. Puis, préoccupée, referma l'ouvrage et le remit en place.

« Que dit-il ? » demanda la femme d'un âge moyen, au visage anguleux.

« Il est écrit que je ne peux pas y arriver. »

« Deux heures », rappela Joe. « Moins maintenant. »

« Je n'ai pas besoin de deux heures », répondit Glimmung en se drapant dans sa dignité. « Si dans une heure je n'y suis pas arrivé, j'abandonnerai et vous déposerai près d'ici. » Se retournant, il sortit d'une démarche digne vers l'embarcadère nouvellement réparé.

« Où devons-nous nous mettre ? » lui demanda Joe, en le suivant à l'extérieur dans l'air froid de la fin d'après-midi.

« Juste au bord de l'eau. » La voix de Glimmung était un curieux mélange de ressentiment et de mépris ; les conditions sévères du groupe semblaient l'avoir déterminé plus encore.

Joe lança : « Bonne chance ! »

Les autres volèrent, rampèrent, marchèrent comme ils purent vers le quai ; suivant les instructions de Glimmung, ils s'alignèrent. Glimmung surveilla un moment les opérations, puis se laissa glisser dans l'eau. Il disparut aussitôt sous la surface, sa présence signalée seulement par quelques bulles d'air et des cercles de vaguelettes. Peut-être est-il parti pour toujours, pensa Joe. Lui – et nous par l'occasion – ne remonterons jamais.

Tout près de Joe, Mali avoua : « Je suis terrorisée. »

« Il n'y a plus longtemps à attendre », fit la grosse femme aux cheveux bouclés de bébé.

« Quelle est votre spécialité ? » lui demanda Joe.

« Tailleuse de pierre. »

Sur ces mots, ils attendirent en silence.

La fusion le frappa de plein fouet ; un choc monumental dont l'intensité fut partagée par tous ; le piaillage effrayé de leurs voix composites le submergea – l'étrange mélange de leurs voix sans son, la présence écrasante de Glimmung, ses pensées, ses désirs – ses peurs aussi, réalisa Joe. Sous la colère et le mépris se cachait un noyau très profond d'angoisse, passé inaperçu avant la fusion. Mais maintenant ils savaient tous... Et Glimmung s'en rendait parfaitement compte. Ses pensées se modifièrent comme il essayait adroitement d'éviter leur curiosité.

« Glimmung a peur », fit la voix de la femme bien en chair.

« Oui, très peur », glissa le garçon timide.

« Plus encore que nous », intervint l'arachnide.

« Plus que *certain*s d'entre nous », rectifia l'immense libellule.

« Où sommes-nous ? » demanda l'homme dont le visage était rougeaud quelques minutes auparavant. « Je suis déjà désorienté. » La panique emplissait sa voix.

Joe appela : « Mali ? »

« Je suis là. » Elle paraissait très près de lui, proche à toucher. Mais il n'avait pas d'extrémité manuelle : tel un ver dans un cadavre, il se retrouvait comme la dernière fois, rigide dans le soma géant appelé Glimmung. Ils n'existaient que comme entités mentales... Sensation étrange et désagréable.

Sensation encore profondément développée et même multipliée par la présence de tous les autres, en particulier de Glimmung. Il était sans défense, mais en même temps un organisme supranormal aux potentialités incalculables. Glimmung aussi avait radicalement repoussé ses limites ; le bruit de son activité cérébrale révélait une activité nouvelle... L'acuité et la puissance.

Ils tombèrent dans les profondeurs de l'océan.

« Où sommes-nous ? » demanda Harper Baldwin nerveusement. « Je n'arrive pas à bien voir ; je suis situé trop près vers l'intérieur. Pouvez-vous observer quelque chose, monsieur Fernwright ? »

Par les yeux de Glimmung, Joe vit grossir les contours d'Heldscalla. L'être multiple filait rapidement, vers sa destination. Il ne perdait pas une seconde, prenant de toute évidence le délai de deux heures au sérieux. Glimmung étendit son corps pour entourer la cathédrale ; en une fraction de seconde, il déchargea toute son énergie accumulée en une tentative pour enlever Heldscalla d'une étreinte irrésistible.

Soudain, Glimmung s'arrêta. Quelque chose s'élevait d'Heldscalla pour monter à sa rencontre et le confronter. Une vague silhouette dont la vue déclencha en Glimmung un raz de marée de souvenirs qui emportèrent Joe dans leur poussée furieuse. Et dans le courant, Joe reconnut la forme floue. Un Être-Brouillard encore vivant, sorti tout droit de la préhistoire, et qui fermait le chemin d'Heldscalla de sa masse immense et vaporeuse.

« Questobar », fit Glimmung. « Tu es mort. »

L'Être-Brouillard répondit : « Mais comme tous les autres cadavres de la planète, je vis ici maintenant, dans la *Mare Nostrum*. Rien en ce monde ne meurt tout à fait. » L'Être-Brouillard leva ce qui lui tenait lieu de bras et le tendit vers Glimmung. « Si tu relèves Heldscalla, si tu la sors de ces profondeurs pour la hisser à terre, tu restaureras le culte d'Amalita, mais aussi indirectement, celui de Boril. Es-tu préparé à cela ? »

« Oui. »

« Et tu nous permettras de revenir, de reprendre notre place dominante ? »

« Oui. »

« Ton espèce perdra ainsi sa suprématie sur la planète. »

« Oui. Je le sais. » Des pensées rapides parcouraient Glimmung ; pensées excitées, pensées tendues, mais non pensées angoissées.

« Et tu désires encore relever la cathédrale ? Sachant cela ? »

« Elle doit retrouver la terre ferme », fit Glimmung. « Retourner où est sa place. Quitter l'eau et ce monde de désagrégation. »

L'Être-Brouillard s'écarta alors et dit : « Je ne t'arrêterai pas. »

La joie envahit Glimmung ; il se précipita en avant pour saisir Heldscalla, entraînant ses multiples invités. Tous ensemble, ils tendirent les bras. Tous agrippèrent la cathédrale. C'est à ce moment-là que Glimmung commença à changer. Il involuait, régressant rapidement dans le temps, retrouvant un état d'existence depuis longtemps passé. Il devint puissant, sauvage, mais sage. Puis, comme il soulevait la cathédrale, il changea à nouveau.

Glimmung devint une énorme créature femelle.

Enfin, l'involution atteignit la cathédrale qui se mit elle aussi à se transformer. Entre les bras de Glimmung elle fut bientôt un fœtus, une petite créature semblable à un bébé, endormie, bien chaudement serrée dans le cocon enveloppant. Sans effort,

Glimmung la remonta à la surface ; toutes les voix hurlèrent leur joie en même temps quand, dans une seconde éblouissante, la cathédrale émergea au soleil froid d'une fin d'après midi.

« Pourquoi ce changement ? » s'étonna Joe.

« Parce que, répondit Glimmung, il fut un temps où nous étions bisexuels. C'est une partie de moi-même qui a été jusqu'à ce jour refoulée. Jusqu'à ce que je la recouvre, je ne pouvais faire de la cathédrale mon enfant. Comme elle doit l'être. »

Sous le poids de la créature nouveau-né, le sol s'affaissait de plus en plus ; Joe le sentait s'écrouler sous la masse majestueuse. Mais Glimmung ne semblait pas s'en soucier ; doucement, elle relâcha la cathédrale à contrecœur, désespérée de briser à nouveau un lien si longtemps perdu. Je suis elle, et elle fait partie de moi, pensait Glimmung.

Un craquement de tonnerre et la pluie se mit à tomber. Par vagues serrées, elle s'affaira à tremper toute chose, pénétrant la cathédrale pour ressortir en torrents qui traçaient un chemin tortueux vers la mer originelle. Peu à peu, Heldscalla retrouva sa forme habituelle. La créature-enfant fit place au béton, à la roche et au basalte, aux piliers élancés et aux arches gothiques. Une fois de plus, les vitraux, teintés de rouge à base d'or, brillaient dans la lumière erratique d'un coucher de soleil pluvieux.

C'est fait, pensa Glimmung. Je peux maintenant me reposer. Le grand pêcheur de la nuit a reçu sa victoire. Tout est rentré dans l'ordre.

Laissez-nous aller, pensa Joe. Cette tâche-là n'est pas accomplie. « Oui ! » crépitèrent les autres voix. « Libérez-nous ! »

Glimmung hésita ; Joe perçut un flot de pensées conflictuelles jaillir puis refluer. Non, pensa-t-elle. Grâce à vous, je possède une puissance extrême ; si je vous libère, ce sera pour retomber dans la médiocrité.

Vous le devez, insista Joe. C'était notre contrat.

C'est vrai, pensa Glimmung. Mais vous avez tellement à gagner en tant que portion de mon être. Nous pouvons exister mille ans de plus, et *sans être une seconde seul*.

« Votons », fit Mali.

Oui, émit Glimmung. Votez pour savoir qui désire rester en moi et qui choisit de se séparer pour retourner à l'individualité.

Je reste, pensa Nurb K'ohl Dáq.

Moi aussi, ajouta le quasi-arachnide.

Le vote continua ; Joe les écoutait parler, certains décidant de rester, d'autres de s'en aller. Je veux être libéré, fit-il à son tour. En percevant cette réponse, Glimmung frissonna de consternation. Joe Fernwright, pensa-t-il, restez, vous êtes le meilleur de tous. S'il vous plaît !

Non, répondit simplement Joe.

Il marchait sur une plage d'ombres, assemblée de formes sombres prêtes à s'abattre, marécage dense et permanent quelque part dans les contrées sauvages de la planète du Laboureur. Depuis combien de temps était-il là ? Il n'en savait rien. À un moment, il était dans Glimmung, puis s'était retrouvé là ; maintenant il se frayait un chemin difficile, et ses pieds lui lançaient des messages acérés de douleur.

Suis-je seul ? se demandait-il. Il s'arrêta de marcher et essaya de distinguer quelque chose dans la lumière rare du crépuscule, le signe d'une vie proche.

Le gastéropode se tortilla dans sa direction.

« Je suis parti avec vous », fit-il.

« Personne d'autre ? »

Le gastéropode répondit : « Nous deux seulement pour le dernier vote. Tous les autres ont choisi de rester. C'est incroyable, mais c'est la vérité. »

« Même Mali Yojez ? » demanda Joe, d'une voix rauque.

« Oui. »

Le verdict est rendu. Joe sentait peser sur ses épaules le poids des siècles écoulés ; après l'immense effort pour soulever Heldscalla, la perte de Mali, c'était trop pour lui. « Savez-vous

où nous sommes ? » demanda-t-il au gastéropode. « Je ne pourrai plus marcher bien longtemps. »

« Moi non plus », répondit celui-ci. « Mais il y a une lumière vers le nord ; j'ai tracé une parallaxe à partir d'elle et nous allons dans sa direction. Nous devrions l'atteindre dans une heure, si j'ai calculé notre vitesse avec exactitude. »

« Je ne vois rien », fit Joe.

« Ma vision est supérieure à la vôtre. Vous commencerez à la percevoir dans une vingtaine de minutes. Elle est très faible et semble prête à s'éteindre à chaque instant. C'est probablement une colonie de Répandeurs. »

« Des Répandeurs », fit Joe. « Allons-nous passer le reste de notre vie avec des Répandeurs ? Finir comme cela après avoir renoncé à Glimmung et à tous les autres ? »

Le gastéropode remarqua : « De là-bas nous pourrions prendre un aéroglisseur pour l'hôtel et y récupérer nos bagages. Il nous sera possible alors de rentrer chez nous, sur nos propres planètes. Nous avons fait du bon travail ; nous avons mené à bien notre tâche première. Nous devrions nous réjouir. »

« Oui », fit Joe d'une voix sombre. « Nous devrions nous réjouir. »

« J'ai participé à un grand exploit », insista le gastéropode. « Nous avons établi que non seulement les légendes sur la destinée funeste de Faust se trompent dans leur relation au réel ; mais encore... »

« Nous en parlerons à l'hôtel, si cela ne vous fait rien », l'interrompit Joe. Il continua sa route pénible et, après un moment d'hésitation, la créature aux pattes multiples le suivit.

« Est-ce tellement terrible sur votre planète ? » demanda-t-il. « Sur ce que vous appelez la Terre ? »

« Sur la Terre, comme aux cieux. »

« Alors cela va très mal. »

« Oui », répondit Joe.

Le gastéropode proposa : « Pourquoi ne pas venir avec moi ? Je peux vous avoir un travail... Vous êtes réparateur de poteries, n'est-ce pas ? »

« C'est mon métier. »

« Nous avons des monceaux de céramiques sur Bételgeuse II. On rechercherait de partout vos services. »

« Mali », fit Joe à moitié pour lui-même.

« Je comprends », répondit doucement la créature. « Mais elle est restée dans Glimmung. Elle ne viendra plus, parce que, comme les autres, elle a peur de connaître à nouveau l'échec. »

« Je crois que je vais aller sur sa planète », décida Joe. « Parce qu'elle en dit... » Il cessa de parler, et poursuivit sa route. « De toute façon », reprit-il un peu plus tard, « ce sera toujours mieux que la Terre ». Et, pensa-t-il, je serai au moins dans un milieu humanoïde. Peut-être rencontrerai-je là-bas quelqu'un comme Mali. C'est toujours possible. En silence, les deux compagnons avancèrent vers les Répandeurs, leurs pas se faisant de plus en plus courts, de plus en plus épuisés.

« Je crois percevoir votre problème », fit le gastéropode. « Vous devriez créer une poterie nouvelle, plutôt que de rafistoler les vieilles. »

« Mais mon père soignait les poteries avant moi s'étonna Joe.

« Voyez le succès des aspirations de Glimmung. Soyez son émule, faites comme lui, qui, dans son entreprise, a combattu puis défait le Livre des Kalendes et donc renversé la terrible tyrannie du destin. Soyez créatif. Refusez l'entropie. Essayez. »

Joe répéta : « Essayer. » Il n'avait jamais pensé à cela, à produire un vase original, dépôt de sa créativité. Il possédait toutes les connaissances techniques nécessaires ; il comprenait exactement comment naissait une pièce de céramique.

« Dans l'atelier installé par Glimmung », fit le gastéropode, « vous avez tout l'équipement et les matériaux pour réussir l'entreprise. Aidé de votre savoir et votre talent, vous ferez sûrement un très beau vase. »

« D'accord », lança Joe d'une voix dure. « D'accord, je vais m'y mettre. Je vais essayer. »

Il se tenait debout au milieu de l'atelier resplendissant, sous les plafonniers qui l'inondaient de lumière. Il observait l'établi principal, les trois waldoes, les loupes auto-convergentes, les dix aiguilles à fusion de toutes les tailles et surtout les multiples émaux, la série immense de teintes, coloris, nuances. L'aire antigravité reçut elle aussi son attention. Le four. Les jarres d'argile humide. Et la roue de potier au moteur électrique.

L'espoir gonfla son cœur. Il n'avait besoin de rien d'autre. Roue, argile, émaux, four.

Ouvrant une des jarres, il en tira une poignée d'argile grise dégoulinante, l'amena vers la roue qu'il mit en marche avant de placer le matériau gluant en plein milieu. Allons-y pour la première tentative, se dit-il plein d'entrain. De ses pouces solides il commença à fouiller la masse pendant que ses autres doigts pressaient pour redresser la matière en une colonne effilée virtuellement symétrique. Le monticule s'éleva de plus en plus haut et les pouces s'enfoncèrent toujours plus profond, pour évacuer le centre. Enfin la poterie fut terminée.

Il sécha l'argile dans un petit four à infrarouge et commença à appliquer les émaux. D'abord une couleur franche. Une autre ? Il sélectionna une seconde nuance et ce fut tout. Le moment était arrivé d'utiliser le four principal qu'il avait déjà allumé pour le réchauffer.

Il plaça avec soin sa création, reboulonna la porte et s'assit devant l'établi pour attendre. Il avait le temps. Toute une vie, si nécessaire.

La sonnerie résonna une heure plus tard. Le four s'était éteint de lui-même ; le pot était prêt.

Avec un gant en amiante, il sortit en tremblant le grand vase bleu et blanc. Sa première création. Il le transporta sur l'établi pour profiter de la lumière directe, et l'observa un long moment. D'un œil professionnel, il détermina la valeur artistique du pot,

portant un jugement sur son travail, mais aussi sur ses possibilités futures.

Il voyait déjà les prochains vases. Ceux qui occuperaient le reste de sa vie. Ceux qui étaient sa justification. Pour qui il avait quitté Glimmung et tous les autres. Mais surtout Mali. Mali son amour.

La poterie était ignoble.

FIN